

Pour que mon histoire ne meure pas...
Hikâyem yok olmasın...



Pour que mon histoire ne meure pas...

Hikâyem yok olmasın...



Une réalisation du SIMA asbl, association d'éducation permanente et de cohésion sociale, active depuis 1983 dans l'accueil et l'insertion de la population issue de l'immigration en Belgique.

Dans le cadre du 50ème anniversaire de l'immigration turque en Belgique.

(convention bilatérale entre la Belgique et la Turquie - 16 juillet 1964)

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles et le Fonds d'Impulsion à la Politique des Immigrés.



PREFACE

SIMA asbl est heureux de vous présenter le recueil de témoignages « **Pour que mon histoire ne meure pas... Hikâyem yok olmasın...** » réalisé dans le cadre du 50ème anniversaire de l'immigration turque en Belgique avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles et le Fonds d'Impulsion à la Politique des Immigrés.

Celui-ci retrace 50 témoignages pour 50 ans d'immigration turque en Belgique.

Les témoignages sont répartis suivant 5 types de parcours : la venue par les accords- le regroupement familial-les demandeurs d'asile et quelques parcours atypiques.

A travers leur histoire, les personnes nous parlent du contexte du départ, de l'accueil, de l'installation mais aussi des difficultés rencontrées dans le processus d'adaptation en Belgique.

Certains enfants ou petits-enfants ont tenu à prendre la parole pour nous parler de leur famille, de leur ressenti, eux qui sont nés ici en Belgique. Certains nous parlerons aussi de la transmission et de la perpétuation des us et coutumes.

« Pour que mon histoire ne meure pas... Hikâyem yok olmasın... » ouvre un espace de dialogue en donnant la parole à ces personnes afin qu'ils puissent laisser une trace de leur histoire dans l'Histoire.

Le travail réalisé a pour objectif de lutter contre les préjugés ou idées préconçues liées à la méconnaissance des cultures ainsi que de favoriser la rencontre et de sensibiliser nos citoyens et citoyennes autour des thèmes tels que :

- Le contexte de départ, l'accueil et l'installation en Belgique.
- Les difficultés rencontrées dans le processus d'adaptation.
- La transmission et perpétuation des us et coutumes.

En ce qui concerne le contenu des textes, nous respectons ce qui a été décrit lors de la rencontre que nous avons eue avec les auteurs. Nous les remercions chaleureusement de nous avoir ouvert une porte, en partie, sur leur vie et leur intimité.

En tant qu'association de cohésion sociale et d'éducation permanente, nous avons choisi, dans notre démarche, de rencontrer 25 hommes et 25 femmes pour des questions de parité. Pour ces mêmes raisons, nous avons choisi nos participants en tenant compte de la mixité interculturelle, intergénérationnelle et sociale.

Table des matières

Alperen Pala	6	Bir lisan bir insandır	78
Belma Tek-Korkut.....	9	Un mélange de deux cultures	80
Cemile Tetik.....	11	Fadime Karahisarlı	82
Emre Sumlu	15	L'amour de son pays et la reconnaissance du pays d'accueil.....	84
Une femme sans nom	19	Mustafa Alperen Ozdemir.....	85
Zeybek Han	21	Kenan Görgün	88
Ramazan Ates	23	Ismail Tanriverdi	92
Mère courage	25	Fadime Bingöl	96
Yağmur Akdoğan	27	Le révolté.....	99
Une vie meilleure . . .	29	Ozlem Kiliçlar.....	104
Tulay Nalbant	31	Ali Köse.....	107
Suzan	35	Abdurrahim Koç.....	110
Sumeya Kökten	39	Sultan Pala.....	113
Sarah Lamarti	41	Şeyma Gelen.....	115
Nihat Kemal Ateş	43	Naciye Dumanoğlu.....	119
Neslihan Delice.....	45	Gencehan Kiliçlar.....	123
Ishak Bekleviç	49	Erdem Resne.....	126
Hasan Armut.....	52	Moi, franchement, je suis Belge!.....	129
Hakan Kaya	58	Intégration.....	134
Fatma Ustun	60	Ne pas oublier son origine.....	137
Beser Armut	62	Alexandre.....	139
Retour aux sources	65	L'histoire de toute une vie.....	141
Huseyin Çelik	67	Meytap Pala.....	143
Nurettin Sahbaz	71	Renoncer à ses rêves.....	146
Ümmühan Türköz	73		
Semiha Erdemir	75		



Mon père, issu de la première génération, était en avance et bien plus ouvert sur beaucoup de choses par rapport à d'autres personnes de sa génération.

Alperen Pala

Je m'appelle Alperen Pala, fils de migrant, deuxième génération sur le territoire belge et je vais vous raconter mon histoire. J'ai fait mes études en français et la grande chance que j'ai eue par rapport à d'autres, c'était une absence totale de la télévision turque à la maison, ce qui m'a permis d'apprendre le français plus rapidement par rapport à d'autres personnes turcophones de mon quartier.

A la maison, la communication avec mes parents se faisait en turc, ce qui m'a permis de pratiquer aussi ma langue d'origine. Mon père, issu de la première génération, était en avance et bien plus ouvert sur beaucoup de choses par rapport à d'autres personnes de sa génération.

Je ne le remercierai jamais assez de sa façon d'être et l'ouverture avec laquelle il m'a élevé.

J'ai fréquenté l'école primaire du quartier et, dans ma classe, sur vingt-cinq élèves présents, vingt-trois étaient turcophones. En termes de diversité culturelle, ce n'était vraiment pas ça... Jusqu'à la fin de mes études primaires, vers mes 11-12 ans, je n'ai quasi pas été en contact avec d'autres cultures hormis la culture turque.

Je me souviens avoir découvert les autres cultures à la télévision. Mon rapport avec une personne belge s'est passé aussi par la télévision et je pensais d'ailleurs que tous les belges étaient comme ceux que je voyais à la télévision. Par exemple, je ne savais pas ce qu'était un « baraki » ou encore le Borinage : tout ça m'était tout à fait inconnu. Quand je suis rentré en secondaire, il n'y avait plus qu'une dizaine de turcs sur six cent élèves inscrits à l'athénée, ça été un choc pour moi, franchement un grand choc !

Je me suis très vite rendu compte qu'en dehors de mon quartier, il y a une autre vie avec des « Julien », des « Frédéric » mais aussi des « Marouane » ou encore des « Rachid ».

J'étais conscient de leur existence, notamment pour les maghrébins : je les voyais en passant en voiture dans les quartiers dits « issus de l'immigration maghrébine » mais sans vraiment les côtoyer, sans avoir d'échanges. C'est ainsi que tel un escargot qui sort de sa coquille pour aller explorer le monde, j'ai commencé à avoir des amis d'autres horizons. J'ai appris à les connaître, les apprécier.

Et malgré la peur, la méconnaissance de l'autre, nous avons beaucoup plus de similitudes en commun qu'on aurait pu le penser.

Au niveau de mon parcours scolaire, des contacts avec les autres cultures : je ne regrette rien. Il est vrai qu'en primaire si on m'avait posé la question de savoir si j'avais des amis d'autres cultures, j'aurais répondu probablement « non » car je ne connaissais pas vraiment l'autre.

Pour moi, j'étais turc et je le resterais probablement jusqu'à la fin de ma vie et ce dans ma manière de vivre, dans ma manière de penser... et je le croyais dur comme fer !

Ce n'est qu'au fil des années et de ma scolarité que j'ai changé ma façon de voir les choses...

En effet, lorsque je partais en vacances en Turquie, cela se limitait uniquement au contact avec la famille. Je m'aperçus très vite que mon pays d'origine était étranger pour moi... Qu'est-ce que je connaissais de la Turquie sinon ce que mon père et mon frère aîné me racontaient ? Le petit enfant insouciant que j'étais laisse tout doucement la place à un homme avide de voler de ses propres ailes et avide de découvertes.

J'ai commencé à penser différemment, à réfléchir par moi-même, et je me suis rendu compte que je n'étais pas vraiment turc. De par ma manière de penser, j'étais plutôt belge, je raisonnais comme un Belge, je réagissais comme un Belge...

Mais, malgré tout, je persiste à dire que, culturellement, je suis turc.

Chez moi, ma décoration est turque même si j'y ai apporté une touche de modernité. Même si ça ne me dérange pas de goûter d'autres saveurs culinaires, ma préférence reste la cuisine turque. Cette culture fait partie de moi comme un héritage transmis par mes parents. Il est vrai que je m'exprime plus facilement en français. Pour moi, le français reste ma langue préférée puisque c'est celle que j'ai apprise tout au long de ma scolarité. C'est ma langue de cœur. M'exprimer en turc reste un peu difficile mais, quand je vais en Turquie et que j'y reste plus d'un mois, je sens que mon vocabulaire s'enrichit et que mon expression s'améliore à force de pratiquer. Je trouve que c'est un atout important de pouvoir parler plusieurs langues et j'aime étudier et apprendre des nouveaux mots comme en français.

Cependant, la langue turque reste pour moi une langue chaleureuse. Il existe de part et d'autres des expressions qui même avec une bonne traduction n'ont pas la même profondeur dans le sens des mots. Si je dis par exemple : « halacigim » ou « teyzecigim », l'expression est plus affective que quand mon père me dit « mon fils » en français.

C'est sur cette dualité que se passe mon existence, et je me vois plus comme une transition entre deux générations. Je sais que mon père reste, dans sa tête, persuadé qu'il finira ses jours en Turquie car il était venu en Belgique que provisoirement même si ce provisoire dure depuis plus de quarante ans.

Je pense qu'il se voile la face et je pense qu'il fait partie de cette nouvelle Belgique qui est différente aujourd'hui avec cette multiculturalité. Comme dans beaucoup de pays occidentaux, il s'agit de voir cette diversité comme une richesse plutôt que comme une différence. Moi, je suis conscient que je terminerai mes jours ici car je me sens de plus en plus Belge, et je m'exprime en français même si parfois je cherche mes mots.

Puis-je dire que je suis riche de deux cultures ? Je ne suis pas encore prêt pour dire oui... je n'arrive pas à m'affirmer tout à fait Turc ou tout à fait Belge. Car quand je me retrouve dans un milieu turc ou belge, certaines habitudes et comportements me sont étrangers. Mais j'aimerais que mes enfants et petits-enfants, eux, puissent jongler entre les deux cultures.

Cependant, je sais que de par la force des choses et la politique d'immigration, on ira de plus en plus vers une assimilation et la culture belge prendra doucement le dessus pour les générations à venir.

Belma Tek-Korkut

L'immigration de mes parents a commencé en 1962 avec l'arrivée de mon papa. Il a travaillé en tant qu'électricien (qui était son métier) dans la mine. En 1964, ma maman l'a rejoint, avec mon frère et ma sœur. Ils ont habité dans plusieurs villes et chaque fois ont eu un enfant, nous sommes 7 frères et sœurs mais quasiment tous nés dans des villes différentes.

Parmi les villes où il a travaillé, c'est à Mons que nous sommes restés le plus longtemps; nous habitons à deux pas de la mine et nos voisins étaient aussi des mineurs, d'origine turque pour la plupart, mais aussi un ou deux voisins grecs et italiens. Je me souviens que nous vivions en parfaite harmonie avec tous nos voisins : il y avait un respect total envers l'autre. Le ramadan était un mois de partage, c'est sûr, mais même en dehors de ce mois, le partage entre voisins continuait. Au fond, nous étions une grande famille et la provenance ou la nationalité n'avaient aucune importance.

Après la fermeture de la mine, mon papa avait été mis à la retraite, « nos maisons, insalubres, ont été démolies et nous avons dû déménager à Charleroi ». Il n'y avait quasiment pas de turcs, nos voisins étaient belges mais nous avions une entente parfaite. Pendant mon enfance, nous n'avions pas d'épicerie turque, ni de parabole.

Comme la plupart de ses amis, mon papa avait aussi décidé de retourner en Turquie définitivement, et donc, fin 1982, nous sommes partis vivre à Istanbul, mes parents et 4 de mes frères et sœurs. Pour nous, les enfants, à l'époque, c'était une émigration et cette décision, nous l'avons très mal vécue car elle n'avait pas du tout été préparée.



La Turquie était un pays étranger. Pour nous qui sommes nés et qui avons fréquenté les écoles en Belgique, je me rappelle, c'était dur de quitter tout cela, mais le choix des parents ne peut même pas être discuté par les enfants. Même si la destination choisie est le pays des parents, cela restait un pays étranger. Pour nous les enfants qui ne parlions quasiment pas le turc. Dur d'aller à l'école, de ne pas connaître la langue. Même si vos parents parlent le turc, cette langue qu'on appelle « la langue maternelle », si vous ne la pratiquez pas vous ne la connaissez pas.

Les seules choses que je connaissais, c'étaient Atatürk et l'Hymne national que nous avons appris par cœur sans comprendre les paroles.

Je suis allée à l'école secondaire, puis au lycée et bien sûr j'ai appris à bien parler et à écrire le turc ; je n'aurais jamais imaginé que l'intégration dans son propre pays serait si difficile...

Sachant parler le français, j'ai très vite commencé à travailler après mes études secondaires, d'abord dans le tourisme et après pour la Chambre de Commerce Belgo-Luxembourgeoise en Turquie. Et oui, j'ai toujours gardé une attache avec la Belgique que je considérais comme étant mon pays puisque j'y suis née et mon enfance s'y est passée...

J'ai toujours eu envie, un jour, de retourner en Belgique, tout comme nos parents ont toujours eu envie de retourner en Turquie. Et en 2001, suite à un contrat pour une société privée à Bruxelles, j'ai décidé de revenir vivre en Belgique.

Aujourd'hui, j'ai deux pays, je n'oserais pas dire deux cultures car, pour ma part, il n'y a pas eu de grands changements : ma vie n'était pas différente du tout que quand je vivais à Istanbul, donc difficile de dire deux cultures, personnellement. Mais si vous regardez l'ensemble des deux pays, là vous constatez qu'il y a une différence entre les cultures de ces deux pays.

Avec mon mari et mes enfants, nous nous sentons dans notre pays, mais ce sentiment nous l'avons aussi en Turquie, n'est-ce pas cela notre richesse ?



Cemile Tetik

Avant tout, je remercie infiniment l'asbl SIMA de m'avoir accordé cette précieuse place au sein de leur projet. Il ne m'a pas été évident d'écrire ma petite histoire. Des dizaines de questions me sont passées à l'esprit : qui suis-je vraiment ? Qu'est-ce que je fais dans la vie ? Suis-je plutôt Belge, Turque, les deux ou aucune des deux ?

En bref, je m'appelle Cemile TETIK. J'ai 27 ans. Psychologue de formation, cela fait quelques années que je travaille en tant que psychothérapeute. Je suis mariée, et j'ai un petit bout de deux ans. Je suis la fille unique et la cadette d'une fratrie de 4 enfants. J'avoue que j'étais (et suis toujours) la petite chouchoute de mon papa; un père dévoué, travailleur et protecteur. C'est dans les années septante qu'il arrive d'abord en Allemagne, puis s'installe définitivement en Belgique avec ma mère qui vient par la suite grâce au regroupement familial. Mon père avait 17 ans lorsqu'il a décidé de quitter sa famille et, plus particulièrement, le despotisme de son père pour retrouver sa liberté et son indépendance dans d'autres horizons. C'est avec ce premier coup de tête que la Belgique deviendra notre nouvelle nation, et Bruxelles, notre ville natale pour mes frères et moi.

La Turquie a toujours été un pays de vacances pour moi. On y allait chaque année pour visiter la famille et, surtout, pour profiter du soleil qui nous manquait tant ici. C'est étrangement en Belgique que je me sentais plus « Turque », notamment à travers nos conversations turques en famille, à travers nos plats turcs, nos habitudes vestimentaires, nos fêtes et coutumes, etc. Inversement, le regard et le comportement des gens à mon égard, faisaient que je me sentais toujours plus « Européenne » en Turquie.

Dans tous les cas, je peux dire en toute fierté, mais parfois avec peine que je suis une Bruxelloise. Cette ville que j'aime, j'y suis née, j'y ai passé toute mon enfance et j'y vis encore. Mes amitiés, mes bonheurs, mes tristesses, mes souvenirs, tous ont vu le jour à Bruxelles. Néanmoins, il m'arrive parfois de la supporter de moins en moins. Son stress, son manque d'espace, ses gens et surtout, sa pollution me rendent parfois malade. Le ciel gris et l'odeur des poubelles et des voitures que je rencontre tous les matins en sortant de chez moi, l'impatience des gens aspirent toute mon énergie... Oui, de temps en temps, Bruxelles me lasse. Ensuite, quoi qu'il arrive, je me dis que ma place est ici. Même si je m'en plains parfois, je continue à aimer cette ville qui m'a accueillie à bras ouverts depuis le premier jour de ma vie...

Quant à mes parents, je ne me sens pas comparable à eux. En effet, la première génération arrivée en Belgique avait des rêves totalement différents des nôtres qui constituent la deuxième, troisième, voire quatrième génération. Les primo-arrivants ne se souciaient pas d'une certaine intégration. Ils ne pensaient qu'à « gagner leur pain » à court terme puis retourner dans leur pays natal. Entre-temps, nous avons grandi, nos rêves également. En ce qui me concerne, je ne me suis jamais posé la question de savoir si j'étais suffisamment intégrée. Comment pourrais-je penser à m'intégrer dans un pays dans lequel j'ai ouvert les yeux, dans lequel j'ai fait mes études, où j'ai appris à aimer avec les poèmes d'Emile Verhaeren et les chansons de Jacques Brel, à m'amuser avec les histoires d'Hergé et de Geluck, ou à me régaler avec les chocolats belges et les gaufres de Liège ?



Entre-temps, nous avons grandi, nos rêves également.

Lorsque j'ai enfin obtenu mon diplôme de Psychologue pour me lancer dans la vie professionnelle, il n'y avait aucun doute. Bien que j'ai eu la possibilité de changer d'horizon, j'allais continuer à vivre à Bruxelles, et à mettre toutes mes connaissances et mes compétences au service de mes concitoyens. Dorénavant, j'allais non seulement m'intégrer activement dans la société, j'allais également y contribuer... Durant le chemin, les valeurs et mœurs des anciens allaient m'accompagner pour porter un regard différent et riche sur le monde.

Hélas, ce que vous ressentez n'est parfois pas suffisant pour affirmer votre intégration. Parfois, des regards hostiles, des questions « bizarres » vous font tout de suite sentir que vous n'êtes pas « chez vous », et mettent un frein à votre épanouissement. Je dois avouer qu'il ne m'a pas été facile de décrocher un emploi après tant d'années à l'Université. La raison ? Mon manque d'expérience, mon manque de formations supplémentaires, mais aussi mon nom qui ne sonne pas très « belge », puis aussi mon look qui n'a pas l'air très « européen ».

Un ami belge (Belgo-Belge) m'a un jour posé une question très intéressante. Une question à laquelle j'ai été confrontée plusieurs fois auparavant, de façon directe ou indirecte :

- Ce n'est pas trop dur pour toi d'exercer ce métier en tant que turque musulmane ?

- Dur dans quel sens ?

- Eh bien, est-ce que tu ne te trouves pas parfois morcelée entre ta culture et ta rationalité de psy ?

Voici ma réponse à toutes les personnes qui se poseraient la même question :

Dire de moi que je suis une « psychologue turque musulmane » serait très simpliste et réducteur. Je serais injuste envers moi-même, avant tout. Je suis psychologue de profession, belge et européenne d'éducation, musulmane de confession, turque de culture, en passant par mes racines turkmènes et l'influence des racines caucasiennes de mon époux... Et puis, je suis également une Femme, maman d'un petit amour, épouse d'un homme de caractère ingénieur/politicien, fille de son papa chéri... Bref, je suis un monde à part entière, comme tout être humain d'ailleurs.

Quant à ma pratique de psychologue, elle est évidemment imprégnée de toutes ces appartenances en mettant au centre « le patient » ! Je vais même aller jusqu'à dire que cette richesse, que j'ai, pourra me rendre beaucoup plus efficace comparé à un psychologue qui préfère garder une position strictement « occidentalocentrique » ou « ethnocentrique » de façon générale.

Pour moi, il n'y pas de soin « psychologique » (sous-entendu à l'occidentale), de « soin à l'orientale », « à l'asiatique » ou autre. Pour moi, il y a tout simplement le « Soin ». Celui auquel le patient adhère. Autrement dit, je m'intéresse avant tout aux croyances du patient, c'est-à-dire à sa volonté de changer, à ses ressources pour changer et aller mieux. Je reste en position de non-savoir face au patient plutôt que d'avoir l'attitude arrogante d'un « détenteur du savoir ».

L'Homme est un être si complexe, voire si énigmatique qu'il est indispensable de puiser dans toutes les Sciences (dites exactes, humaines, « profanes » . . .) pour le soigner. C'est pour cela qu'il faut absolument créer un vrai Réseau très diversifié en santé mentale pour travailler avec une vision pluridisciplinaire et multiculturelle !

Toutes les expériences de vie, les croyances, les convictions, les appartenances et les racines qui me façonnent et qui font que j'existe, que je suis, ne peuvent que contribuer à exceller dans ma pratique . . . Et je remercie du fond du cœur la Belgique et Bruxelles qui m'a offert cette richesse . . .

Cemile TETIK, Psychologue/Thérapeute.

Emre Sumlu

Le voyage...

Istanbul, un dimanche matin, il est six heures. Je n'ai pas réussi à m'endormir. Il a fait chaud, très chaud. Impossible de fermer les yeux. Peut-être n'est-ce pas la chaleur qui m'a empêché de dormir, mais l'excitation : dans moins de quatre heures, une nouvelle aventure va enfin commencer pour moi. Beaucoup de première fois dans cette aventure : quitter son pays et sa ville, partir sans sa famille et ses amis et surtout abandonner cette chaleur.

Le choix du pays était facile. A l'âge de onze ans, maman m'avait inscrit dans un lycée jésuite francophone privé, car elle a toujours aimé les chansons françaises. Elle voulait que son fils apprenne une langue distinguée et différente de celles des enfants de ses amis.

La nuit s'est passée avec l'emballage des cadeaux destinés aux familles d'accueil dans lesquelles j'allais loger. Maman s'est appliquée, ces derniers six mois, à chercher des objets improbables et représentatifs de Turquie (à ses yeux) aux quatre coins d'Istanbul. Quand nous avons terminé de les emballer et de les placer dans les cinq valises, sans compter le sac à dos, mon père a tout pesé pour savoir s'il allait payer beaucoup d'excédent de bagages. Nonante-quatre kilos. Oui, j'étais chargé de moins de cent kilos, c'était une victoire.

Il est huit heures, je suis enfin dans l'aéroport. Je ne suis pas seul. Je suis entouré de ma grand-mère, mon grand-père, mes parents, mon frère, mes cinq valises, mon sac à dos et ma veste. Cette dernière est faite sur mesure, de la peau de mouton tournée qui pèse trois kilos cinq. Pour maman, ce fardeau est indispensable pour aller dans le Nord.

Après avoir enregistré les bagages, nous nous dirigeons vers le contrôle des passeports.

J'ai en main ce petit cahier qui cache un trésor : mon visa pour la Belgique. Je l'ai obtenu après un long moment d'attente. J'ai même dû passer des examens médicaux à l'hôpital allemand d'Istanbul. L'ambassade belge n'avait pas confiance, peut-être, en la médecine turque.

Le moment des « au revoir ». Tout le monde pleure. Je me retiens. Je ne veux pas montrer que je suis triste de partir. Ce voyage est ma décision. De toute façon, c'est trop tard. Je ne peux plus faire marche arrière. J'ai dix-sept ans et je dois montrer à la famille que je suis fort.

Je passe le contrôle des passeports. Un grand policier turc me pose plein de questions. Il commence à m'agacer mais, comme papa m'avait dit de garder le sourire, je garde le sourire. Enfin, je passe cette porte, et d'un coup mes larmes commencent à couler à flot. Je fais un signe furtif de la main à toute la famille qui me regarde.

Découverte...

Je suis dans cet immense aéroport de Zaventem. Je suis seul avec mes presque cent kilos de bagages, veste incluse. Je ne sais pas quoi penser. Je suis déjà nostalgique de ma famille. C'est le mois d'août mais il fait seulement dix-sept degrés. Je ne comprends pas. C'est encore l'été et il fait gris dehors. Cette grisaille accentue encore ma tristesse.

Je me dirige vers un nouveau point de contrôle des passeports. Je me demande comment répondre aux différentes questions des policiers. Je réfléchis déjà à quoi faire s'ils refusent que j'entre dans ce pays. J'arrive enfin devant le policier. Je sors mon passeport et mon immense sourire. J'essaie d'attirer leur sympathie. Pas un seul sourire, pas un seul mot. J'entends le bruit d'un cachet et on me rend mon passeport. Je suis soulagé mais je pensais avoir quand même un meilleur accueil. Qu'importe.

Je récupère mes valises. J'ai encore froid. Je mets ma grosse veste. Maman avait raison. Je me demande déjà si cette veste va suffire pour l'hiver. Je ne sais pas où aller maintenant. Je regarde où tout le monde va et je les suis. C'est la toute première fois que je voyage en avion. Il y a un point de contrôle pour les bagages. Si les policiers demandent à les ouvrir, j'aurais honte de montrer de ce qu'il y a dedans. Mais personne ne me regarde. Je passe sans problème.

Je suis officiellement en Belgique. Ma famille d'accueil m'attend. Ils m'avaient déjà envoyé leur photo. Je suis rassuré qu'ils m'attendent. Ils me disent bonjour en m'embrassant trois fois. Je ne comprends pas. Ils me disent que c'est la tradition en Belgique. Je ne comprends toujours pas pourquoi autant de bises, deux comme en Turquie, c'est assez.

Nous mettons mes valises dans le coffre. C'est une grande voiture. Ils sont un peu étonnés que j'ai autant d'affaires avec moi. Je leur réponds que ce sont des cadeaux. Ils me regardent avec un air surpris.

Le trajet est silencieux. Je n'entends que le moteur de la voiture. Je ne sais pas quoi leur dire. Eux non plus à mon avis. Je regarde à l'extérieur pour observer mon pays d'accueil. Nous allons vers une ville qui s'appelle Charleroi. Je n'avais jamais entendu ce nom auparavant. En passant sous un pont, je lis une phrase inscrite sur le pilier : « ISLAM DEHORS ». Je suis étonné. Les musulmans ne sont-ils pas bienvenus dans ce pays ? Est-ce que je dois cacher que je viens de Turquie ? Comme le paysage, les questions défilent dans ma tête.

Nous nous arrêtons chez les grands-parents pour prendre le thé à Marchienne-au-Pont. Ils m'accueillent dans une langue que je ne connais pas, le wallon. Je m'efforce de sourire. Encore une fois, on m'explique qu'en Belgique, il faut donner trois bisous pas deux ni quatre. Des futilités. Les grands parents commencent enfin à s'exprimer en français. Ils me disent être étonnés de voir un turc qui ressemble à un européen. Je suis étonné à mon tour. Ils me disent qu'il me manque la moustache et un tapis sous le bras pour aller prier. Tout le monde dans la pièce éclate de rire. J'essaie d'expliquer qu'à Istanbul, tout le monde ne porte pas des moustaches ni des tapis. Ensuite, les plaisanteries tournent autour de la viande de porc. Pourquoi les musulmans ne la mangent-ils pas ? Est-ce que j'en ai déjà goûté ? Autant de questions sur l'Islam. Je me demande si ma culture se résume uniquement à la religion. Pourtant, toute mon enfance, mes professeurs m'ont appris que la Turquie était un pays laïc. Je présume que mon pays communique mal. Mais pourquoi ?



Nous reprenons la voiture pour rejoindre mon nouveau domicile. Sur le chemin, à Marchienne, je suis surpris. Je n'ai jamais vu autant de femmes voilées. Je me dis que la vision que les grands parents avaient d'un pays musulman, s'arrêterait probablement à Charleroi.

Après 18 ans...

Les années ont passé. Je trouvais important de livrer le témoignage d'un adolescent de dix-sept ans. Cette journée du 26 août 1996 m'a tant marqué, qu'aujourd'hui, avec le recul, je comprends comment j'ai évolué, en faisant certains choix.

Quand on parle d'immigration turque, on évoque généralement la fin des années soixante et le début des années septante. On nous parle des difficultés que ces femmes, hommes et enfants ont rencontrées en arrivant en Belgique. Les raisons pour lesquelles j'ai fait le choix de partir étaient différentes des leurs. En revanche, je suis convaincu que les difficultés que nous avons rencontrées, étaient sur certains points similaires. On peut se poser cette question : est-ce que les différentes politiques d'intégration, mises en place par la Belgique depuis de nombreuses années, ont abouti à un résultat positif ?

Qu'importe les raisons à l'origine de ce voyage, ma vie d'immigré est un combat de tous les jours. Un combat pour se faire accepter, pour montrer que je ne suis pas différent des autres, pour affirmer que nos différentes cultures sont complémentaires et non sectaires. Je suis toujours surpris que certaines personnes résumant un pays à une religion. Pourtant la Turquie est vaste, plusieurs cultures cohabitent du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest.

Au cours de ces dix-huit dernières années, j'ai poursuivi mes études jusqu'au supérieur, et je suis fier d'avoir toujours travaillé en parallèle pour les financer depuis l'âge de vingt ans. Durant mon parcours, j'ai eu bien des occasions de rencontrer des gens, d'expliquer d'où je viens, et qui je suis. Je me suis rendu compte que, souvent, leurs préjugés se substituaient à leur ignorance, et que la parole et l'échange pouvaient abattre l'infâme inscription du pilier évoqué plus haut.

Il y a quelques années, j'ai décidé de m'engager de manière militante chez Ecolo. Je suis convaincu que nous avons besoin d'un projet politique à long terme, en incluant toutes les composantes de notre société. Notre avenir dépend des décisions que nous prenons maintenant, et sur plusieurs générations. Je voudrais également montrer que dans notre communauté turque, existe des personnes qui adhèrent à cette politique alternative.

Qu'importe les raisons à l'origine de ce voyage, ma vie d'immigré est un combat de tous les jours.

Une femme sans nom

Je suis une femme de 52 ans, je viens d'une région de la Turquie où la femme n'a pas beaucoup de choses à dire, elle n'existe pas et elle est juste bonne à marier avec un prétendant que son père, son frère ou même les autres membres masculins de sa famille auront choisi pour elle sans qu'elle n'ose dire qu'elle ne veut pas se marier.

Moi, je ne voulais pas me marier mais je n'avais que 17 ans, l'âge pour marier une fille. J'avais juste fait 3 ans d'études primaires et je savais à peine lire mais, pour mon père, c'était suffisant. Je devais aider ma mère car elle avait eu des garçons avant moi et moi j'étais la première fille donc, à 10 ans, j'étais suffisamment grande pour m'occuper de la famille.

Avant que tout se concrétise, j'ai fait la connaissance de femmes qui venaient de je ne sais pas très bien où mais elles étaient différentes. Elles n'étaient pas mariées, elles osaient parler avec des hommes et elles n'avaient pas peur. J'ai été fort impressionnée par ces femmes, j'ai sympathisé avec l'une d'entre elles lors d'une conférence qu'elle menait. Je lui ai expliqué discrètement que mon père voulait me marier mais que moi je préférerais faire comme elles. Elle a souri et m'a demandé si je savais lire ! J'ai répondu que oui.

Elle m'a ensuite demandé si j'étais certaine que je ne voulais pas de ce mariage et, par la suite, elle m'a dit de ne pas m'inquiéter et qu'elles allaient me recontacter. J'avais entendu parler de ces femmes révolutionnaires mais je ne les avais jamais croisées, quelle honneur pour moi !

Par la suite, un jeune homme de notre village m'a donné des livres, il m'interpellait en me disant « camarade », et j'avais l'impression qu'il me respectait. Mais, je me souviens qu'à l'époque, il n'y avait pas beaucoup de personnes qui l'aimaient, le craignaient plus mais je ne savais pas vraiment pourquoi.

Un jour, la fille de la troupe m'a demandé avec un message papier si je refusais toujours de me marier... Moi j'étais de plus en plus décidée, je ne voulais pas ! Malheureusement les préparatifs du mariage se faisaient et j'avais de plus en plus peur.

Mais je n'ai jamais perdu espoir, je comptais sur ces femmes et hommes « camarades ».

Et ce fameux jour arriva... Le 1^{er} des 3 jours de fête... Mon camarade du village s'est infiltré dans notre jardin devant la maison où l'excitation du mariage régnait, il m'a dit de venir car les camarades m'attendaient plus loin et sans réfléchir je l'ai suivi. J'étais sauvée, délivrée.

Après quelques années passées avec mes camarades auprès de qui j'ai appris énormément, nous avons dû nous séparer, j'ai quitté la Turquie avec de faux documents car notre situation devenait de plus en plus difficile ; le gouvernement turc ne nous aimait pas. D'abord, je suis arrivée en Grèce (où j'ai vécu quelques années), puis en Belgique.

Je suis restée bien évidemment toujours en contact avec les miens c'est-à-dire d'autres camarades d'Europe.

J'ai demandé l'asile politique ici, et après quelques auditions et plus ou moins 2 ans d'attente, j'ai reçu mes papiers. Des amis démocrates m'ont aidée afin que je puisse trouver du travail, j'ai suivi des cours de langues. J'ai alors rencontré un homme bien et je l'ai choisi. Nous vivons ensemble depuis plusieurs années, nous avons eu un fils et deux filles. Nos enfants eux ont fait des études ici et parlent très bien le néerlandais. En fait, je me rends compte qu'il n'y a pas de paradis terrestre car tant que les systèmes politiques ne changent pas et que l'intérêt n'est pas l'Humain; Hé bien, on sera toujours mal où qu'on aille.

Je ne veux pas être ingrate vis-à-vis de la Belgique qui m'a permis de vivre sans certaines craintes mais j'ai eu d'autres formes d'injustice. Je me suis rendue compte que l'Europe a eu une politique très hypocrite par rapport aux réfugiés politiques.

Il n'y a pas de perfection mais je reste très idéaliste. J'espère qu'un jour, les choses changeront et que l'Humanisme sera au centre des préoccupations.



Nos enfants, eux, ont fait des études ici et parlent très bien le néerlandais. En fait, je me rends compte qu'il n'y a pas de paradis terrestre car tant que les systèmes politiques ne changent pas et que l'intérêt n'est pas l'Humain et bien on sera toujours mal où qu'on aille.

Zeybek Han

Le voyage

Je suis dans le ciel. Je vole, je vole. Je vole comme un oiseau, au-dessus des plaines et des montagnes. Je vole au-dessus des arbres, des marécages et des nids d'oiseaux. Je vole au-dessus d'un pays plat.

C'est la nuit. Au loin j'aperçois une lueur qui se déplace à toute vitesse. Je me dirige vers cette lumière. C'est un train qui roule à toute allure. Quand j'arrive au-dessus de ce train, je descends verticalement, je m'approche d'une fenêtre pour voir l'intérieur du wagon. A ma grande surprise, les passagers sont des animaux.

Soudain, je me retrouve à l'intérieur, assis sur un siège, parmi ces animaux. Le train roule toujours de plus en plus vite. Je crie au conducteur : « Arrêtez ce train ! Arrêtez ce train ! Je veux descendre. » Le train continuait à se déplacer toujours très vite.

Je me sentais épuisé, las de tout ce voyage. J'ai penché ma tête sur le côté, vers ma veste suspendue à un crochet juste à côté de la fenêtre. Je voulais me laisser aller quelques secondes dans cette irrésistible envie de dormir. Ma tête heurte une boîte qui se trouvait dans une des poches de ma veste. Je me souviens alors que ma femme m'avait préparé des tartines de confiture. Elle les avait glissées dans ma poche, juste avant que je ne quitte la maison. Elle m'avait dit : « J'ai mis deux tartines dans ta boîte, si ton voyage dure trop longtemps, tu risques d'avoir faim. Tu les mangeras. »

En effet, le voyage ne finissait pas et j'avais déjà faim. Je décide de les manger. Je tends ma main vers la poche de ma veste. Je sors la boîte. Je l'ouvre. A ma grande surprise, il n'y avait plus de tartines dedans, mais bien un petit papier plié en quatre. Je prends le papier. Je le déplie. Je vois quelques phrases très pâles et assez floues, presque illisibles. Avec beaucoup d'effort, je parviens à lire quelque chose comme :

« Mon Amour. Tu pars si loin. Tu quittes ton pays, tes amis, ta famille. Ne nous oublie pas. Tes enfants et moi nous t'attendrons jour et nuit, tout en espérant que tu nous reviennes au plus vite. Mon amour, je prendrai soin de nos enfants. Les jours, les semaines passeront dans l'espoir de te revoir le plus vite possible. Reviens vite . . . »

- Non !

Je ne veux plus continuer à lire cette lettre. J'arrête ma lecture. Une pensée de révolte m'envahit.

Pourquoi dois-je quitter mon pays, mes amis, ma famille ? Pourquoi laisser derrière moi mon village, mon soleil, mes rivières ? Ma femme, mes enfants, que vont-ils devenir sans moi ?

« Non, non, non. Je ne veux plus partir. Arrêtez ce train ! »

Je suis interrompu dans ma lecture et dans mes pensées de révolte par les aboiements d'un chien. Je lève la tête. Je vois en face de moi un très petit chien, tout blanc, assis sur les genoux d'une femme. Une jolie femme. Elle me regardait avec une telle tendresse, une telle affection que je ne pouvais résister à la douceur et au charme de son regard. J'ai voulu aller près d'elle. Je me suis senti lourd, si lourd que je me sentais collé à mon siège. J'essayais de me libérer, vainement. Le train commence à ralentir et finit par s'arrêter. Elle se lève. Elle se dirige vers la porte de sortie. Elle s'arrête un instant devant la porte juste avant de descendre. Elle tourne lentement la tête vers moi, elle me regarde une dernière fois, comme si elle voulait me dire quelque chose. Non, elle ne dit rien. Elle me sourit seulement une dernière fois. Elle descend. Alors, la tristesse m'a pris et j'ai eu le cœur serré. Je me retrouvais encore seul pour faire ce voyage.

Soudain, je vois débarquer un groupe de contrôleurs de tickets. Ils se dirigent vers moi et me disent : « Toi là-bas, montre-moi ton ticket ! »

Je cherche mon ticket partout, je ne le trouve pas. Un des contrôleurs s'approche tout près de moi et me dit avec colère : « Ton ticket ! »

Alors, j'essaie de m'enfuir. Je cours vers la sortie. Je me jette sur le quai. Je cours, je cours. Je sens qu'ils me poursuivent. Je prends vite l'escalator à ma droite. Je cours, je cours de plus en plus vite mais je n'avance presque pas. Je suis à bout de souffle. Je les entends courir derrière moi. Ils crient sans arrêt : « Arrêtez-le ! Arrêtez-le ! Il n'a pas de ticket. »

Essoufflé, avec beaucoup de peine, j'arrive en haut de l'escalator. A ma grande surprise, il y avait une armée de contrôleurs qui m'attendait. Ils avaient des mitrailleuses et des chiens méchants prêts à sauter sur moi. Ils se mettent en rond autour de moi. Ils m'encerclent. Ils m'attrapent. Ils commencent à me frapper. Je tombe sur le sol. Je crie. Je me débats.

Brusquement, je me réveille. Je venais de tomber du banc où je m'étais endormi la veille, la nuit, enroulé dans une couverture.

A une dizaine de pas de moi, un balayeur de rue me regarde et me dit : « Je vois que Monsieur a encore bien dormi cette nuit ». Je lui souris, je ne dis rien.

Comme d'habitude, comme tous les matins, il faisait froid. Ma nuit était très agitée. Je regarde le ciel. Il était triste. Mon cœur aussi.

Je laisse ma couverture sur ce banc dans l'espoir de la retrouver le soir, je prends ma guitare et me dirige vers la bouche du métro.



Ramazan Ates

Toutes les vies ont une histoire et je vous propose de découvrir la mienne ! Je m'appelle Ramazan Ates et je suis ouvrier.

Je suis né en 1961, à Duzce un village de la région d'Emirdag Afyon dans lequel j'ai vécu jusqu'à l'âge de 24 ans, réussi mes études secondaires supérieures et accompli mon service militaire.

En 1985, je suis venu en Belgique dans le cadre d'un regroupement familial suite à un mariage. Durant deux longues années, je n'ai pas eu la possibilité de travailler et cela m'a fortement attristé.

Je me rappelle que l'adaptation au pays d'accueil fût difficile.

Par la suite, j'ai trouvé du travail dans un grand hôtel international, ce qui m'a permis, petit à petit, de m'adapter aux conditions bruxelloises.

C'était un hôtel où travaillaient des personnes de tous horizons, cela m'a fortement enrichi au niveau de la multiculturalité : j'y ai appris à connaître les gens et appris un métier.

Au fil du temps, nous avons eu deux enfants à qui nous avons permis de faire des études. Ma fille a terminé des hautes études en comptabilité ; elle est une comptable importante, je suis très fier de son parcours.

Quant à mon fils, il a fait des études d'électricien mais il n'aime pas son métier et a préféré se lancer en tant que cuisinier, et nous sommes heureux pour lui. Il respecte les règles de vie, et ça c'est important ! Nous étions heureux dans cette nouvelle vie, dans ce nouveau pays jusqu'au jour où il y a eu un chamboulement : j'ai tout perdu sauf la tête.

C'est grâce aux lois et droits sociaux que j'ai pu la garder, ma tête, et rester heureux. Merci Belgique, tu m'as permis de ne dépendre de personne ! Tu nous as permis de nous cultiver, d'apprendre, d'être dans une certaine aisance, d'acquérir des connaissances et d'évoluer spirituellement.

Comme tout le monde, je peux dire qu'il m'est arrivé d'avoir des moments de malaise, de ne pas arriver à choisir mon entourage ou encore d'avoir des soucis même avec mes amis belges.

Au début, si je suis venu en Belgique, comme la plupart des migrants, c'était bien évidemment pour y travailler... Mais à cause de la méconnaissance de la langue, mes collègues me dénigraient. Alors, il s'est très vite imposé à moi d'apprendre la langue française et, grâce à cela, j'ai pu communiquer avec eux et leur demander si leurs enfants faisaient des études par exemple ; et moi, j'étais tout fier de leur dire que les miens allaient à l'université.

C'est vrai que je ne parle pas suffisamment le français mais cela ne m'empêche pas d'avoir mes idées et d'être actif dans la vie politique en Belgique : je suis même membre d'un parti politique et je participe aux réunions.

Quant aux différences culturelles et ce que j'ai appris ici, j'aimerais vous expliquer que, moi, je n'avais pas eu l'habitude de me regarder dans un miroir, je connaissais l'objet, oui certes, mais je n'étais pas coquet du tout.

Sur mon lieu de travail, il y avait des miroirs partout même dans les toilettes et c'est là que j'ai compris ce que cela voulait dire « s'observer dans un miroir », se regarder, prendre soin, soigner son apparence... Moi, je n'accordais de l'importance qu'à mon hygiène mais quand on y réfléchit, c'est très chouette en fait de se regarder dans un miroir et prendre conscience de l'importance de l'image qu'on reflète aux autres.

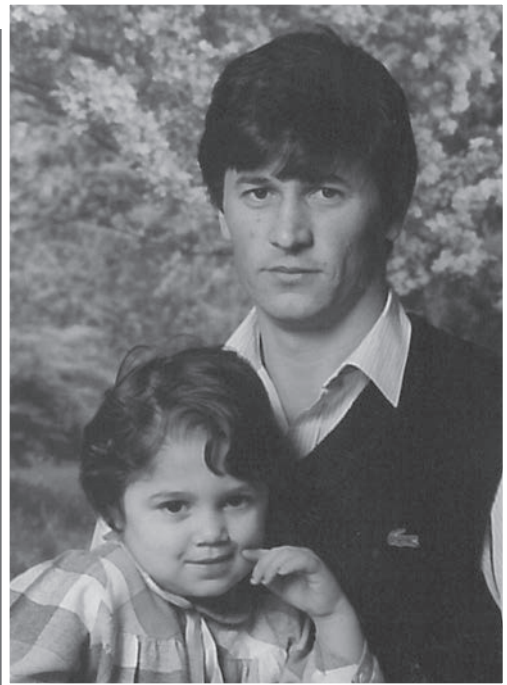
J'aimerais aussi partager avec vous une anecdote. Je me souviens avoir appris à nager lors de mon service militaire que j'ai réalisé dans une ville de Turquie où il y avait une rivière. Là-bas, même les vaches savaient nager mais moi pas, cela m'avait fortement touché et c'est à ce moment là que j'ai pris conscience qu'une personne doit évoluer avec le milieu où elle se trouve et qu'elle doit s'adapter à lui. Moi, étant plus jeune, je voulais que mes parents changent : ils étaient illettrés, ne connaissaient pas assez de choses de la vie, d'après moi.

Ce qui est marquant c'est que mes enfants grandissant dans une autre culture que moi désirent la même chose, ils veulent que je change et soit comme ils le souhaiteraient : ma fille exige que je maîtrise la langue française aussi bien qu'elle par exemple.

Il est vrai que j'ai laissé grandir mes enfants en les éduquant mais absolument pas en leur imposant quoi que ce soit car j'ai remarqué de ma propre expérience qu'il ne faut rien imposer; et, de toute façon, les enfants prennent et évoluent dans la société dans laquelle ils grandissent.

Pour moi, le plus important dans la vie c'est de pouvoir garder la tête froide et de toujours privilégier la raison, quel que soit l'endroit où l'on se trouve dans le monde.

Quant aux différences culturelles et ce que j'ai appris ici, j'aimerais vous expliquer que, moi, je n'avais pas eu l'habitude de me regarder dans un miroir, je connaissais l'objet, oui certes, mais je n'étais pas coquet du tout.



Mère courage

Histoire de Yasemin vue par sa fille

Je n'ai pas de parcours en tant qu'immigrante mais j'ai un exemple extraordinaire à vous raconter, celui de ma mère.

J'ai 23 ans, je suis issue d'un mariage consanguin arrangé par mes grands-parents. A la suite de la décision de mon grand-père, mon père, qui était né en France, est arrivé à l'âge de 3 ans en Belgique. Quant à ma mère, elle est née en Turquie à Emirdag. D'un accident avec une arme à feu, ma mère s'est retrouvée orpheline de sa maman à l'âge d'un an. Mon grand-père maternel, s'est remarié quelques temps après laissant ma mère et mon oncle à leur grand-mère paternelle dans un petit village d'Emirdag. Cette situation n'a pas été facile à vivre car le manque de ma grand-mère était toujours très présent. Dès son plus jeune âge, c'est-à-dire 7-8 ans, ma maman a dû travailler durement car selon sa grand-mère : une fille doit apprendre à s'occuper de son mari plus tard. Mon arrière-grand-mère, n'était pas une femme facile (paix à son âme). Encore aujourd'hui, ma mère en garde de graves séquelles. À cet âge-là, au village, une école primaire a été créée, ma mère qui adorait apprendre et qui était très douée, a été scolarisée. Lorsque le cycle s'est terminé, elle a voulu continuer mais pour cela elle devait se rendre à Emirdag. Lorsqu'elle a partagé cette volonté avec sa grand-mère, elle a eu un refus catégorique ! Il était hors de question qu'une fille aille étudier, les filles ne peuvent pas étudier et certainement pas dans une autre ville mais les garçons oui, selon les dires de mon arrière-grand-mère. Par contre mon oncle qui n'avait pas réellement envie d'étudier, a pu réaliser des études et ceci jusqu'à l'université.

Lorsqu'elle a eu ses dix-sept ans, entre « grandes personnes », ils ont décidé que ce serait une bonne action de marier ma mère et mon père qui étaient des cousins/cousines. Ma grand-mère maternelle, si elle était encore en vie, n'aurait jamais autorisé ce mariage arrangé. Mes parents n'ont pas été consultés et après que l'âge de ma mère fut changé, elle a dû dire « oui » à un homme qu'elle ne connaissait pas du tout.

En 1989, elle a fait le voyage en voiture afin d'arriver en Belgique. Directement, elle a commencé à travailler sans apprendre la langue française et le fait de travailler dans un milieu turcophone ne lui a pas été d'une grande aide. En 1991, elle était enceinte d'une fille et s'est retrouvée à la salle d'accouchement sans connaître un mot de français. En 1993, elle a eu un deuxième enfant, un garçon cette fois-ci. Le schéma précédent a été répété mais avec un meilleur niveau en français.

Au fil des années, elle avait remarqué que ce mariage arrangé n'allait pas durer longtemps car mon père n'était pas un homme qui assumait ses responsabilités en tant que mari et père. En voyant ce que le manque d'un parent avait eu pour effet sur un enfant, elle n'a pas voulu que nous ressentions la même chose. Malgré les efforts de ma mère, ce mariage s'est conclu par un divorce. À cette période, moi j'avais commencé mes secondaires et mon frère était en primaire. Même si ma mère n'avait fini ses études, elle a tout fait pour que nous réussissions les nôtres. Elle cherchait des écoles de devoirs, des professeurs privés...

C'est une maman qui a misé tout ce qu'elle avait sur notre éducation et elle a très bien réussi ! Aujourd'hui, avec mon frère, nous avons entamé des études supérieures. Selon moi, obtenir mon diplôme est un moyen de remercier ma mère pour le combat qu'elle a dû donner seule afin d'élever ses deux enfants. Et c'est aussi une fierté pour elle car malgré sa volonté d'étudier, elle n'a pas pu le faire.

Ma mère, selon moi, est un très bon exemple du mot « courage » car tout au long de sa vie elle a fait preuve de force et de courage. Après l'échec de son mariage, elle a dû s'occuper de deux enfants, répondre à leurs besoins et travailler. Malgré cela, sans l'aide de personne, elle a réussi à nous éduquer, gérer une maison et elle a fait en sorte que nous ne manquions de rien.

Malgré qu'elle a grandi en Turquie, elle a choisi une éducation plutôt mixte pour ses enfants. Nous avons grandi à Bruxelles avec nos valeurs et étions baignés dans la culture turque mais aussi dans l'éducation occidentale.

Ma relation avec ma mère est très amicale : celle de deux meilleures amies plutôt qu'une mère et une fille. Pour chaque chose dont j'ai envie de parler, je sais que je peux lui en parler librement sans la craindre.

Actuellement, elle a 44 ans, ses deux enfants font des études supérieures et malgré qu'elle n'a jamais été au cours pour apprendre le français, elle s'en sort très bien. Moi, personnellement, si j'ai réussi, c'est grâce à ma mère. J'ai pu prendre exemple sur une maman qui a tout fait pour que ses enfants réussissent et pour montrer aux autres que malgré les obstacles de la vie, toutes personnes qui décident de réussir atteignent leurs objectifs.



Selon moi, obtenir mon diplôme est un moyen de remercier ma mère pour le combat qu'elle a dû donner seule afin d'élever ses deux enfants. Et c'est aussi une fierté pour elle car, malgré sa volonté d'étudier, elle n'a pas pu le faire.

Yağmur Akdoğan

Je suis née en Belgique de l'union d'un papa kurde et d'une maman turque. Je m'appelle Yagmur et j'ai 25 ans. Mon père est arrivé ici, en 1985. Il a quitté la Turquie à cause de la situation politique et des coups d'Etat.

Ma grand-mère n'avait assez d'argent pour financer son voyage et en arrivant, il a très vite trouvé du travail auprès de ma tante qui était indépendante. Il n'a pas dû introduire de demande d'asile politique. Ma maman était arrivée ici avant, en 1975. Sa mère s'était remariée avec le frère de son défunt mari. Coutume assez répandue chez les Azéris. L'un des oncles de ma mère, qui était venu en Belgique travailler dans les mines, a pu économiser et a pu aider son demi-frère afin de venir ici. Il l'a aidé en changeant son nom, en lui donnant le sien. Ma mère change, donc, de nom et arrive, ici en 74/75. Elle a travaillé ici dans une usine alors qu'en Turquie, elle avait fait des études d'infirmière. Elle a habité une dizaine d'année à Hasselt, et en 1985, elle rencontre mon père puis l'épouse en 1986.

Mes parents s'installent à Bruxelles mais suite à des problèmes de santé, ma mère arrête de travailler.

Mon père travaille toujours, depuis 30 ans, comme ouvrier. Quant à moi, j'ai terminé mes études secondaires et entrepris des études supérieures. J'étais un peu perdue mais je savais que je voulais évoluer dans le domaine humanitaire. Et finalement, je suis devenue assistante sociale en septembre 2013. Dans un premier temps, j'ai voulu travailler au sein d'une ONG à l'étranger, mais je n'avais pas encore assez d'expérience. Ce sont souvent des coordinateurs qui partent pour des projets humanitaires. Je me suis décidée à postuler, ici, et me voilà engagée, depuis six mois au CPAS d'Évere à la cellule d'aide sociale. Le travail me plait même s'il est un peu trop administratif à mon goût. Mon contrat devrait se prolonger. Je pense reprendre des études afin de travailler en médiation scolaire et familiale. Pour, peut-être, travailler dans une école. J'aimerais aider les gens socialement et non financièrement.

A quoi je rêve ? Je rêve de retourner vivre en Turquie, depuis toujours.

Même si je suis née ici, je ne me sens pas belge, je reste étrangère culturellement et philosophiquement.

En Turquie, je suis aussi considérée comme un peu étrangère car mes origines sont kurdes.

Même si je suis née ici, je ne me sens pas belge, je reste étrangère culturellement et philosophiquement. En Turquie, je suis aussi considérée comme un peu étrangère car mes origines sont kurdes. Alors, ici ou là-bas, je me dis, autant affronter ces problèmes là-bas. Je n'ai pas l'impression que la démocratie belge permette de vivre sa culture ou sa confession librement.

Je sens que ma terre, c'est la Turquie et je ne me sens pas étrangère.

Cependant, mes amis sont de diverses origines, nous nous entendons bien mais nos valeurs sont différentes. Parfois, je me sens beaucoup plus impliquée que mes amis, mes collègues dans les problèmes, les conflits qui existent dans le monde. Je ne comprends pas que certaines personnes ne réagissent pas quand une bombe éclate quelque part ! C'est cette indifférence qui me fait sentir différente, étrangère.

Culturellement, je ressens une perte de transmission. A la maison nous parlons le turc mais pas le kurde, c'est dommage. Par contre, au niveau culinaire, nous mangeons kurdo-turc ! Et petite, j'ai suivi des cours de danses folkloriques, belle transmission.

Quant à la religion, mes parents étant assez ouverts, nous pouvons choisir les habitudes, les valeurs religieuses qui nous conviennent. Comme jeûner ou pas. Pas de fanatisme et je pense que pour vivre ici, c'est plus simple. Le fanatisme choque et dérange l'Autre. Mais, dans notre famille, nous avons encore gardé la peur de l'Autre. Si j'annonce à ma mère que je vais épouser un homme d'origine belge, elle sera choquée. Personnellement, j'aime la mixité culturelle mais je ne pourrais pas me marier avec un homme non-musulman. C'est mon choix, pas celui de mes parents.

Peut-être que cette peur de l'Autre vient de notre histoire familiale de migration, de la crainte de perdre son identité culturelle en vivant dans un nouveau pays. Peut-être qu'en restant en Turquie, nous aurions eu moins peur de l'autre. Pourquoi se sentir étranger dans un pays où on grandit, où on travaille, où on paye des impôts ? Le problème n'est pas le pays mais le système.



Une vie meilleure ...

Je suis arrivé en Belgique en 1965, quelques temps après que la convention bilatérale fût signée entre la Belgique et la Turquie. A cette période, j'étais marié et j'avais déjà un enfant. Décidé de venir en Belgique, j'ai laissé ma femme et mon enfant en Turquie pour venir vivre dans un pays que je ne connaissais pas. Je ne savais même pas où se situait la Belgique sur la carte du Monde. Avec un peu d'argent en poche et pleins de rêves en tête, j'ai pris le chemin de l'Europe tout en promettant à ma femme et mon enfant ainsi qu'à mes proches qu'après avoir travaillé quelques années et économisé suffisamment d'argent, je reviendrai.

Arrivé à Bruxelles, à Schaerbeek plus précisément, j'ai pu retrouver quelques amis turcs déjà installés auparavant. Nous vivions tous dans une petite maison et nous étions plusieurs à dormir dans la même chambre.

Comme moi, la plupart de mes colocataires avaient tout laissé : leur femme, leurs enfants ou leurs parents pour les mêmes raisons. Et nous avions une seule idée en tête qui était de travailler quelques années pour retourner dans notre pays natal. Nous avons travaillé dans la construction sans connaître un mot de la langue française mais avec la communication gestuelle, nous avons essayé de nous faire comprendre. De temps à autre, nous envoyions des lettres ou un peu d'argent à nos familles pour expliquer que tout allait bien.

Au fur et à mesure, l'idée de retourner en Turquie avait changé. Entre amis, nous nous disions que ce serait mieux que nos familles viennent plutôt en Belgique car les conditions de travail étaient meilleures ici qu'en Turquie.

Après quelques temps, plusieurs personnes, dont moi, avons réalisé des regroupements familiaux. A la suite de cette décision, j'ai pu revoir ma femme et mon enfant.

Avant qu'ils arrivent, j'ai trouvé un lieu de logement, où nous pourrions vivre en famille. Au début, ma femme avait très peur, elle se demandait et se questionnait à propos de la manière de vivre dans ce pays étranger où la culture et les coutumes étaient différentes. Il y avait des différences, certes, mais il y avait aussi énormément de respect. Par exemple, lorsque je travaillais pendant le mois du Ramadan, à l'heure de table je ne pouvais pas manger car je jeûnais ainsi que d'autres collègues turcs et marocains. Notre chef d'équipe connaissait cette situation et l'heure à laquelle nous pouvions manger, une fois l'heure arrivée, nous pouvions prendre notre pause et manger. Il n'y avait pas d'injustice...

Entre temps, la famille s'est agrandie, nous avons eu deux autres enfants. Pour cette deuxième génération, il n'était pas toujours évident de réaliser des études supérieures. Mes enfants ont été scolarisés jusqu'en secondaire puis ils ont commencé à travailler. Ensemble, nous avons construit notre chez nous et leurs futurs. Nous avons réussi à avoir une place en Belgique.

Des fois je me demande, si je n'avais pas fait ce voyage est-ce que j'aurais eu toutes les chances que j'ai actuellement. Et si j'avais décidé de rentrer après quelques années, l'aurais-je regretté ? Seul Dieu le sait.

Aujourd'hui, je suis pensionné et ma vie est partagée entre la Belgique et la Turquie. Je passe six mois dans mon pays natal et six mois dans ce pays qui m'a accueilli ainsi que ma famille. Ma femme qui avait tellement eu peur de ce voyage et de la découverte d'un nouveau pays a finalement réussi à créer sa propre maison et son cercle d'amies comme celles qu'elle a en Turquie. Nous avons des petits-enfants et voir ce que mes enfants peuvent leur fournir pour construire leurs futurs nous fait très plaisir. C'est ensemble que nous avons construit cet avenir pour nos générations suivantes et nous ne pouvons qu'en être fiers. Je suis arrivé seul en Belgique et pour finir je laisse deux générations derrière moi.



C'est ensemble que nous avons construit cet avenir pour nos générations suivantes et nous ne pouvons qu'en être fiers.

Tulay Nalbant

Turque d'origine macédonienne, j'avais neuf ans quand je suis arrivée, ici, en Belgique. A cette époque-là, mon papa avait déjà vécu en Belgique car mon oncle y était déjà installé avec sa famille. Mon père faisait des aller-retours, Belgique-Turquie, Turquie-Belgique. Nous sommes dans les années soixante.

C'est mon oncle qui a voulu nous faire venir ici car il voulait avoir son frère auprès de lui.

Arraché au milieu de la nuit et sans préparation psychologique, nous sommes partis, maman enceinte, papa, mes deux petits frères et moi. Nous avons fait ce voyage en voiture, trois jours de route ! Mon troisième petit frère, lui, naîtra en Belgique quelques temps plus tard.

Avant ce voyage, c'était ma grand-mère qui m'élevait. Ma maman s'occupait des invités et mon papa était chauffeur de taxi. Je ne le voyais presque jamais.

En arrivant ici, c'était comme si je voyais mon papa et ma maman pour la première fois, c'était comme cela, là-bas, tout le monde ne grandissait pas toujours avec ses parents.

Ma maman a toute suite commencé à travailler, secteur nettoyage et mon papa sur des chantiers, en 1974-75.

Mon papa fait partie de cette première génération de Turcs d'Istanbul, de Turcs albanais ou Turcs d'Emirdag à venir s'installer, ici. Vous savez, il est très connu ici, parmi ces divers groupes ethniques.

Très connu car il avait fondé un club de foot, « Istanbul 76 », il a été entraîneur et coach de ce club.

C'était important pour lui d'intégrer les jeunes et les enfants par le sport.

Pour lui, via le sport, les jeunes allaient pouvoir penser à un métier, avoir une famille, acheter une maison.

L'intégration, pour lui, c'est important.

L'intégration, pour lui, c'est avoir le droit d'accéder à des activités sportives et d'avoir des personnes de référence pour pouvoir aimer la vie !

Et moi dans cette histoire...

Moi, à neuf ans, j'étais déjà une petite maman, la mienne travaillait en soirée et moi, je faisais à manger pour mes petits frères, je m'occupais d'eux et de leur scolarité. Je les ai élevés.

En Turquie, avant notre voyage, j'allais passer en cinquième primaire. En Turquie, les écoles sont colorées, pleine de chaleur avec des professeurs très sérieux mais que nous aimions.

Quand je suis arrivée à l'école, ici, j'ai eu l'impression de rentrer dans un lieu sans chaleur. Le grand hall m'a fait penser à une église et les églises me faisaient peur, par leur froideur.

Quel contraste ! Plus de couleur ! Et surtout, je ne parlais pas le français ! Je n'avais pas d'amis comme au pays. Cette migration m'avait arrachée à mes amis et mes voisins, ma vie sociale existait avant cela.

Mes institutrices ont été magnifiques.

Ma première activité a été une dictée. Je ne devais pas la faire mais j'ai eu envie, j'écrivais phonétiquement, elles m'ont laissé faire. Six mois après, je parlais en français. Et parfaitement !

Parfois mon instit me présentait aux élèves du secondaire car, pour eux, j'étais une primo-arrivante plutôt avancée. Vous savez, en Turquie, les enfants, généralement, aiment l'école, aiment étudier. Les jeunes même s'ils meurent de faim, iront à l'université. C'est ce qui manque en Europe. Je sens chez les jeunes, ici, une sorte de « je m'en foutisme » par rapport aux études.

Vers quinze ans, une étape importante de ma vie s'est dessinée. Je deviens membre fondatrice du mouvement hip-hop en Belgique. Je dansais et je suis devenue chorégraphe et prof d'improvisation.

Je ne me sentais pas étrangère, pas dans un sens péjoratif mais, c'était un plus pour moi. Je me sentais plus que Belge. Je me sentais citoyenne du monde.

Je me sentais même comme une Américaine, j'avais le modèle américain dans ma vie.

En Turquie, ma famille était déjà moderne. Mon grand-père a été chanteur, ses chansons passaient à la radio. J'avais un bagage artistique avec moi.

Avec mon esprit d'initiative, visionnaire et ma volonté, des gens se sont intéressés à moi. Ici ou en Turquie, ma vie allait de toute façon progresser.

Grâce à la danse, j'ai attiré l'attention. Le mouvement hip-hop était déjà installé aux Etats-Unis mais pas encore vraiment ici. Mes frères, aussi, ont dansé, ils venaient avec moi.

Ce qui manquait, ici, c'était une structure, une personne de référence. Alors, je suis allée voir le bourgmestre de Saint-Josse pour lui demander d'utiliser la salle de sport pour nos entraînements de break-dance. Comme il n'y avait pas beaucoup de filles dans ce mouvement et grâce à cette initiative, j'ai été très vite respectée par la gent masculine. Pendant les entraînements, la femme de l'échevin des sports m'avait remarquée, il faut dire que je me faisais un peu remarquer avec ma chevelure de lionne et mon esprit d'initiative, de structure. Elle s'occupait d'une bibliothèque « Le kiosque » et, ensemble, nous en avons fait une maison de jeunes à travers laquelle, j'ai pu organiser des « Battle » dans diverses salles des dix-neuf communes de Bruxelles.

Il est vrai que maintenant, avec du recul, je peux le dire, je n'aime pas les maisons de jeunes ni les associations mais leur travail est important. Ce que je veux dire par là, c'est que les politiques devraient travailler avec le monde associatif mais malheureusement le financement ne suit pas toujours et c'est cela que je n'aime pas.

La structuration de ce monde n'existe pas toujours, je peux le dire car j'ai travaillé dans le monde associatif. J'ai donné des cours d'alphabétisation, j'ai travaillé en éducation permanente mais je devais y mettre de ma poche.

A mes dix-neuf ans, je n'ai pas pu continuer mes études après le secondaire. Je devais m'occuper de ma famille et ramener des sous à la maison. J'ai quand même étudié, pendant un an, l'anglais.

J'avais deux rêves à l'époque : devenir avocate internationale ou psychiatre.

J'ai commencé à travailler avec des juristes pendant six ans. J'organisais les réunions.

A la suite d'une restructuration du personnel, étant la seule étrangère et la plus jeune, j'ai dû quitter cet emploi. Je ne m'y connaissais pas en informatique, et en plus, je trouve que l'informatique coupe les liens entre les gens. Mais, je voulais quand même apprendre les bases. Et cette envie m'a menée jusqu'à l'échevin des sports que je connaissais. Il m'a pris sous son aile et, petit à petit, il a eu besoin de mes compétences.

Un beau jour, un autre emploi se propose à moi : éducatrice dans mon ancienne école primaire. Etant d'origine turque, la médiation m'avait aussi été confiée, avec des visites à domicile qui ont permis de conseiller les parents, parents immigrés de diverses générations. Conseils sur la scolarité, sur la vie conjugale.

Ce n'était pas toujours évident pour ces familles de résoudre certaines situations, situation de violence conjugale, par exemple, car les mariages dans certaines familles turques étaient intrafamiliaux. Mon rôle a été déclencheur de prise de conscience sur les confrontations intergénérationnelles et culturelles.

J'ai également organisé des activités pour regrouper les parents, les élèves et les différents acteurs du quartier. A travers ces diverses activités et surtout à travers les activités artistiques comme le théâtre et la danse, les enfants ont découvert d'autres quartiers, d'autres cultures. Ces activités étaient une clef pour ouvrir l'esprit. Et l'ouverture d'esprit permet de réussir sa vie.

J'ai pu montrer à ces enfants autre chose, une avancée sur ma culture, sur leur culture, une avancée sur la tradition. Peut-être que mes idées d'avancer ont dérangé certains. Je sais que certains étrangers aiment garder leur coutume intacte. Même si je suis persuadée que, naturellement, une adaptation à une culture d'accueil est possible, est motivante, est nécessaire, elle peut se réaliser sans perdre sa culture d'origine.

Malheureusement, je suis tombée malade et ma carrière a été ralentie.

Pour terminer, je dirais qu'il y a des gens bien, partout, peu importe leur origine et même si le racisme est encore présent et blessant, il faut continuer à avancer avec ses propres idées.



Je dirais qu'il y a des gens bien, partout, peu importe leur origine et même si le racisme est encore présent et blessant, il faut continuer à avancer avec ses propres idées.

Suzan

Mon émigration vers la Belgique

Je m'appelle Suzan et je suis originaire du Nord-Est de la Turquie. Je suis venue en 1967 rejoindre mon père qui travaillait, à l'époque, comme mineur dans la région de Charleroi.

Mon père est arrivé en Belgique trois ans avant nous. Il avait laissé ma mère et ses cinq enfants. Pendant son absence, nous avons rencontré beaucoup de difficultés pour vivre.

Par la suite, mon père est venu chercher ma mère. Un an après, nous les avons rejoints.

Lorsque nous sommes arrivés à l'aéroport, nous avons été accueillis comme des ministres. J'avais 10 ans et mon grand-frère en avait 12. Il y avait beaucoup de gens et même le patron de mon père était présent avec sa petite famille. Tout le monde était là pour nous. Ils étaient venus nous accueillir avec beaucoup de fleurs. Puis, le patron nous a déposés en voiture à la maison et il nous a donné des sacs remplis de provisions.

Nous habitons dans un quartier pour les familles de mineurs. Quand j'ai vu notre maison pour la première fois, pour moi, c'était comme un palais. Dans le quartier, il y avait une dizaine de familles turques mais aussi des Italiens, des Grecs et des Belges. Tous les voisins étaient gentils avec nous.

Ma scolarité

A l'école, j'ai rencontré des difficultés. On m'avait inscrite en quatrième année primaire alors que je n'avais jamais été scolarisée auparavant. Je ne savais rien du tout, ni lire ni écrire et je ne comprenais pas le français. Quand on me disait quelque chose, je faisais tout le temps des mouvements de la tête de gauche à droite ou de bas en haut. Il y avait aussi des enfants qui nous disaient sales Turcs. Ils se moquaient de nous mais nous ne comprenions pas ce qu'ils nous disaient.

Malgré mon inscription à l'école, je n'ai jamais été assidue car ma mère voulait que je reste à la maison pour l'aider dans les tâches ménagères et pour m'occuper de mes petits frères. Je n'ai donc rien appris. J'ai juste appris à parler. Mais à présent, à mon âge, j'apprends à lire et à écrire dans une association du quartier avec des femmes de toutes les cultures.

Je regrette de ne pas avoir pu aller à l'école car c'est difficile de vivre sans pouvoir comprendre un document écrit. Une fois, j'ai été à l'hôpital et on m'avait demandé de remplir un formulaire. J'ai dit à la dame que je ne savais ni lire ni écrire et tout le monde m'a regardée. Ça me faisait honte. Si j'avais su écrire, je n'aurais pas vécu ce genre de situation embarrassante.

Mon parcours professionnel

J'ai commencé à travailler à l'âge de 14 ans dans une usine de filature. Mon père et moi étions les seuls à travailler pour pouvoir nourrir 9 bouches. Par la suite, mon père a ouvert un commerce et ma sœur travaillait dedans mais moi j'ai continué à travailler à l'usine. A l'âge de 18 ans, on m'a mariée avec un cousin. A ce moment-là, on n'avait pas le choix... Mon mari est donc venu en Belgique par les liens du mariage.

A 19 ans, j'ai eu mon fils. Quatre ans après, j'ai eu ma fille. Avec mon mari, nous avons ouvert un commerce d'alimentation. Mon mari parle mieux le français que moi parce qu'il a été à l'école à l'Alliance française. Pendant 30 ans, nous avons beaucoup travaillé, comme des fous, du lundi au dimanche sauf le mercredi car c'était le seul jour de fermeture du magasin.

Malheureusement, avec ce rythme de travail, je n'ai jamais eu le temps de m'occuper de mes enfants. Maintenant, cela me fait très mal parce qu'une mère doit prendre le temps d'amener ses enfants à l'école par exemple mais moi, je ne l'ai jamais fait. Je regrette de ne pas avoir vu mes enfants grandir. Mais d'un autre côté, si je n'avais pas travaillé, je n'aurais pas pu leur offrir une bonne situation matérielle.

Mes contacts avec les autres

Quand j'étais enfant, ça se passait bien avec les enfants du patron. Les samedis, le patron de mon père venait avec sa famille boire un café chez nous ou bien nous, nous allions chez eux pour regarder leur télévision. Je me rappelle que nous la regardions avec fascination car nous n'avions jamais vu de télévision auparavant. D'ailleurs, le patron disait toujours à mon père que nous étions des enfants bien élevés, tellement nous étions calmes et sages devant la tv.

Dans le quartier, nous avons des amis turcs. Tous les dimanches, un prêtre venait chercher les enfants turcs du quartier pour nous apprendre le français. Il nous amenait à la forêt ou au parc pour nous expliquer de nouveaux mots.

A l'école, ça se passait moins bien car les enfants se moquaient de nous.

Quand j'étais commerçante, ça se passait bien aussi. On avait des clients de toutes les origines : des Marocains, des Belges, des Albanais, des Congolais, etc. On parlait, on rigolait avec eux.

Les conditions de vie

En Turquie, nous avons vécu dans la pauvreté, nous n'avions rien là-bas. Matériellement, j'ai mieux vécu ici. Quand nous vivions au village, nous avions une vache qui permettait de nourrir toute la famille grâce à son lait. Nous vivions dans deux pièces et notre vache dormait dans notre maison car nous n'avions pas d'autre endroit où l'abriter et personne dans le village ne voulait garder notre vache dans leur étable.

Pendant l'absence de mon père, aucune famille n'est venue nous aider. Quand elle passait devant notre maison, elle ne nous regardait même pas. Mais une fois que nous avons été en Belgique et que nous avons eu un peu d'argent, elles ont commencé à nous traiter autrement. Je trouve que ce n'est pas bien ce que ces familles ont fait. Il faut m'accepter comme je suis et pas pour mon argent. En Belgique, nous n'avions pas beaucoup de moyens et nous étions nombreux à la maison. Je dormais avec mes deux petits frères.

Les coutumes

Par rapport aux coutumes, je trouve que c'est important. Malheureusement, je n'ai pas beaucoup appris à mes enfants car on travaillait beaucoup. Je n'avais pas beaucoup de contact avec eux : quand mes enfants étaient à l'école, on était au travail ; quand on rentrait du travail, eux dormaient. Mes enfants ont grandi un peu à leur façon mais « hamdulillah », ils ont grandi et suivent le bon chemin. Par ailleurs, je n'ai pas appris à mes enfants à parler en turc.

Ma fille, par exemple, a des difficultés à parler notre langue d'origine et c'est de notre faute parce qu'on parlait tout le temps en français.

Par rapport à mon père, c'était quelqu'un qui préférait rester éloigné de la communauté turque. Il était aussi quelqu'un de moderne : il nous laissait nous habiller comme nous le voulions. La seule chose qu'il nous interdisait était le port du vernis car il ne supportait pas ça.

En tant qu'aînée de la fratrie, j'ai dû assumer des responsabilités que les autres n'ont pas eues (tâches ménagères, travail). Je pense que c'est en quelque sorte une transmission de tradition culturelle.

En conclusion

Je trouve que la Turquie, notre ville et notre village ont beaucoup changé. Je n'ai pas de regret d'être venue en Belgique peut-être parce que je suis venue enfant, que j'ai grandi ici et que je suis sortie de la pauvreté. Mes belles-sœurs, par contre, préfèrent la Turquie et elles y retournent régulièrement. Pour moi, la Turquie, c'est un beau pays mais c'est tout. Ça ne me dit rien de retourner en Turquie parce que je n'ai pas de famille là-bas et que j'ai longtemps vécu ici. Quand je suis dans mon pays, je me sens plus étrangère là-bas qu'ici.



Je trouve que la Turquie, notre ville et notre village ont beaucoup changé. Je n'ai pas de regret d'être venue en Belgique peut-être parce que je suis venue enfant, que j'ai grandi ici et que je suis sortie de la pauvreté.

Sumeya Kökten

Ma réussite...

Belge d'origine turque, je suis la dernière, la cinquième enfant d'une famille.

J'ai eu une enfance pleinement épanouie, je n'avais pas encore 5 ans que j'ai commencé à jouer de la musique sur un métallophone d'une dizaine de tons, depuis mon enfance j'ai toujours été attirée par tout ce qui est artistique. Pendant mes études, j'ai continué à jouer de la musique et à composer sur un synthétiseur.

Après mes études, j'ai commencé à travailler dans la police. Au début, j'ai adoré travailler dans ce milieu mais avec le temps je constatais que je n'avais pas ma place et que ce n'était pas ma vocation.

Malheureusement pour moi, j'ai été obligée d'affronter le racisme avec certains de mes collègues, ce qui m'a fort déçue et mes ambitions ont fortement diminué.

J'ai dû faire face à toutes sortes de situations très difficiles. Des expériences qui poussaient à prendre conscience de certaines choses, d'être consciente qu'il y a toutes sortes de personnes et qu'il y a tant de problèmes chez les personnes qu'on ignore complètement l'existence.

Je suis également tombée en dépression à cause de certains problèmes survenus dans le milieu de mon travail, et j'ai dû mettre fin à toutes mes activités. Mais grâce à la foi et au soutien de ma mère, j'ai pu rebondir.

Bien évidemment, il n'y avait pas que de mauvaises choses dans ce milieu. J'ai vécu des expériences inoubliables, rencontré des personnes extraordinaires et exceptionnelles comme, par exemple, un des commissaires de mon unité qui est devenu un grand ami.

Toutes ces expériences m'ont permises de m'exprimer à travers l'écriture, j'ai commencé à avoir un grand besoin d'écrire.

J'ai commencé à écrire des scénarios et, de fil en aiguille, j'ai pu réaliser un film amateur qui a fait son chemin en participant à différents festivals et qui a eu certains prix. Ce film m'a permis de rencontrer des personnes du milieu du cinéma et j'ai réalisé un film plus professionnel qui a été diffusé dans toutes les salles Kinopolis en Belgique.

Ce film est actuellement en pourparler pour être, dans un futur proche, diffusé dans mon pays d'origine en Turquie.

Le premier secret majeur de ma réussite est d'être entourée par des personnes qui ont cru en moi et qui m'ont encouragée dans mon élan.

Le deuxième grand secret que, jusqu'à ce jour, je n'ai peut être partagé avec personne, qui est plutôt mon porte bonheur et que je vois comme un grand symbole, c'est d'être en possession du bureau de l'enfant d'un des grands et célèbres journalistes turcs ayant vécu en Belgique à peu près 20 ans.

C'est sur ce bureau que j'ai étudié pour mes études et c'est sur ce bureau que sont nés tous les scénarios que j'ai écrits et toutes les musiques que j'ai composées pour mes films.

D'ailleurs, à chaque fois que j'ai déménagé, j'ai tenu à l'emporter avec le plus grand soin.

Je voudrais conclure en remerciant ma maman à qui je dois les clés de ma réussite.



Sarah Lamarti

Je m'appelle Sarah Lamarti. Ça sonne plutôt européen je trouve. D'ailleurs au téléphone ou par écrit, personne ne se doutera que je suis née d'une mère turque et d'un père marocain. Je parle mieux le français et le néerlandais que je ne parlerai jamais l'arabe. Ce n'est, en général, que lorsqu'on voit mes cheveux et sourcils noirs qu'on me demande mes origines. Je sais que cette réponse n'est pas satisfaisante pour mes interlocuteurs, mais je réponds souvent « Belge ». Et j'attends leurs réactions.

Je suis le produit – ou je préfère dire « le fruit » - des flux migratoires encouragés par la Belgique il y a 50 ans, je m'en rends bien compte! Quelle était la probabilité qu'une turque d'un petit village de l'Anatolie centrale rencontre un rif marocain de Tanger ? Si ce n'est qu'ils se rencontrent dans les rues de Bruxelles, après que leurs familles réciproques décident de tout laisser tomber pour une vie « meilleure ».

Ont-ils vraiment eu une vie meilleure ? Je ne sais pas. Après avoir passé ces 45 dernières années en Belgique, d'abord en tant qu'ouvrière dans une usine de carton et maintenant en tant que retraitée dans une petite location à Schaerbeek, ma grand-mère me parle toujours de ses moutons et des terres arides de sa jeunesse. Ma mère elle, porte toujours les rancœurs du passé, peut-être depuis le jour où on lui a refusé de partir en voyage scolaire avec ses camarades de classe parce que ce n'était pas quelque chose qui se faisait dans « sa culture » ? Quant à mon père, au-delà des différences culturelles ce sont les différences générationnelles avec nous, ces enfants, qui lui pèsent. Il n'arrive pas à comprendre qu'on ne soit pas plus comme eux l'étaient à notre âge, plus respectueux des coutumes et traditions.

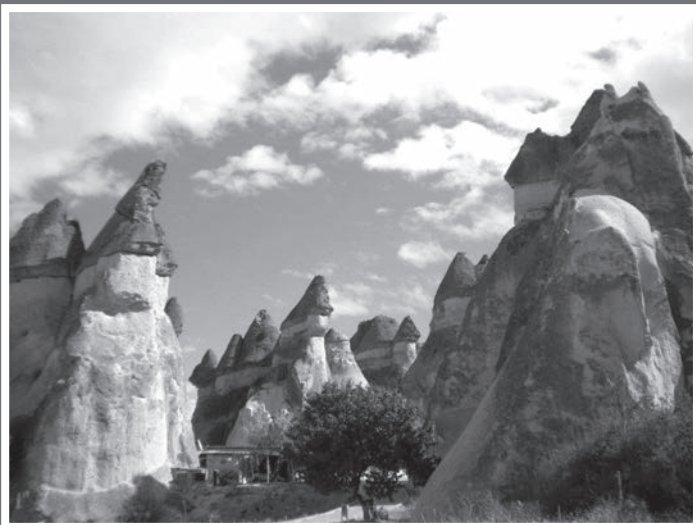
A l'occasion des 50 ans d'immigration turque et marocaine on me demande mon ressenti. On me demande si j'ai été victime de discrimination ou de préjugés ? Oui c'est arrivé. On me demande si je me sens Belge ? Oui, ça m'arrive aussi, comme lors du match des Diables contre les États-Unis pendant la dernière coupe du monde. On me demande si j'ai l'impression de me trouver entre deux cultures ? Oui, même trois.

Je suis partagée entre mon quotidien, qui ressemble fort à celui de n'importe quelle étudiante belge, et l'amour de mes deux pays « d'origine ».

Un amour qui n'est pas réciproque. Aussi bien ici, en Belgique, qu'en Turquie ou encore au Maroc, on s'efforce à me rappeler que je ne suis pas tout à fait, à 100% une des 'leurs'. Je suis la touriste à qui on essaie d'escroquer de l'argent sur les marchés turcs, je suis l'Européenne qui s'habille différemment quand je suis au Maroc et je suis une enfant d'immigrés qui s'est soi disant 'bien intégrée' aux yeux de la Belgique.

Je suis tout ça à la fois. Même si aucune de ces descriptions ne me représente.

Je ne fais partie d'aucune de ces communautés, et en même temps je fais un peu partie de chacune d'elles.



Nihat Kemal Ateş

Vivre comme un arbre seul et libre

Vivre en fraternité comme les arbres d'une forêt, cette attente est la nôtre

Nazim Hikmet

Je m'appelle Nihat Kemal Ateş et je suis né à Skopje en 1952. J'ai exercé le métier de bijoutier en parallèle avec mes études secondaires. Puis, j'ai été footballeur professionnel, ce qui m'a permis de visiter diverses villes de mon pays.

Une partie de mon enfance s'est déroulée à Skopje, l'autre à Istanbul. Depuis 1981, je vis à Bruxelles...

C'est vers l'âge de mes 17 ans que j'ai commencé à flirter avec la poésie et depuis, nous ne nous sommes jamais séparés.

Je me rappelle avoir lu dans une revue littéraire un texte d'Arif Damar qui disait: «La poésie, dans toutes circonstances, a été écrite pour être publiée». Un poème qui n'est pas publié est un poème qui n'a pas de vécu». Approuvant ce raisonnement, j'ai publié mon premier recueil de poésie.

Dans diverses villes de Belgique, à Istanbul et à Ankara, j'ai assisté à des activités de poésie. J'ai également participé à des programmes radiophoniques et télévisés sur la poésie.

Plusieurs de mes poèmes ont d'ailleurs été publiés dans différentes revues. Aujourd'hui, je continue d'écrire dans les journaux Avrupa Ekpres et Binfikir qui sont publiés en Belgique en langue turque. J'ai aussi été éditeur de la revue Düş-be-yaz.

Afin de vous parler de l'immigration turque en Europe, je voudrais faire allusion à une caricature que j'avais vue, il y a quelques années. Celle-ci m'avait fortement touché et m'avait fait réfléchir. C'était un villageois portant une casquette avec en main une valise en bois, vêtu d'un pantalon avec plusieurs raccommodages suivant une indication: « Allemagne ».

Dans sa main droite un bâton, et sur son épaule un autre bâton au bout duquel était pendue une sacoche...et de sa sacoche s'éparpillait son village. Son pied gauche devant, le droit derrière, et sous ses semelles des racines... une personne...s'en allant vers l'Allemagne.

Une personne ne sachant pas s'arracher de ses racines et qui s'en va pour un monde tout nouveau, un pays tout nouveau...N'ayant pas de connaissance de la langue, pas de connaissance de savoir-vivre et devant livrer une bataille pour s'accrocher à la vie...

Si on se base sur les Turcs immigrés en Europe, les difficultés rencontrées par les gens, la nostalgie du pays, la difficulté d'échanges entre les immigrés et les autochtones, tous ces éléments ont été la cause de la vie folklorique des Turcs. Cette évolution a aussi eu un rôle pour que les Turcs puissent trouver leur identité. C'est de ces soucis qu'est née « la littérature des migrants »...

Ne pas pouvoir s'adapter, être confronté à une injustice, le manque, la colère sont les sentiments qui remplissent ces écrits... De plus en plus d'académiciens, de clairvoyants, de personnes démocrates et des institutions commencent à parler d'identité des immigrants.

« Rester » et « partir » ces mots commencent à prendre du sens et s'intensifient dans les têtes de plus en plus. Pour les « restants », les soucis par rapport à l'identité « nationale », commencent à prendre de l'ampleur dans les années 80. Dans ces années-là, il y a beaucoup d'intellectuels turcs : des conteurs, romanciers et poètes qui apparaissent : tels que Dursun Akçam, Fakir Baykurt, Yusuf Ziya Bahadinli, Demir Özlü, Özkan Mert etc. . .

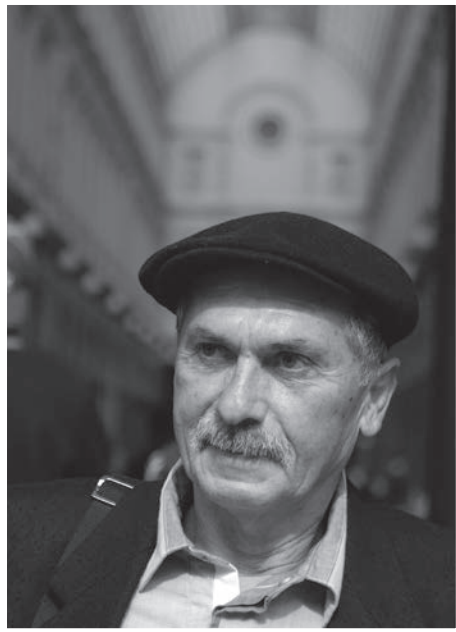
De plus en plus de revues littéraires sont publiées telles que : Parantez, Dergi, Olusum en France, Sanat et Kirmizigul au Pays-Bas.

En ce qui concerne les Turcs de la première génération, je trouve qu'ils n'ont pas pu s'intéresser à l'éducation scolaire de leurs enfants, leur but principal était de travailler, d'économiser des sous et d'acheter des maisons ou des terrains.

Lorsque la décision de rester, pour certains, commençait à se concrétiser, les Turcs ont eu le sentiment de faire vivre « l'identité nationale » et ont eu le besoin de protéger voire développer leurs fondements, leurs racines.

Par contre dans les années 90, cette progression a diminué, car en 1991 la loi d'exécution avait changé et plein de progressistes étaient retournés en Turquie.

Il faudra attendre cependant les années 2000 à 2010 pour que les arts et la littérature brillent à nouveau de mille feux.



Il faudra attendre cependant les années 2000 à 2010 pour que les arts et la littérature brillent à nouveau de mille feux.

Neslihan Delice

Je voudrais vous expliquer mon parcours scolaire, ce qui expliquera ma présence ici en Belgique. Je suis licenciée de l'université de Ghazi, j'ai étudié la littérature de la langue turque en 1999. Durant un an, j'ai enseigné le turc dans une école publique à Ankara, reliée au Ministère de l'éducation nationale. Je suis « lectrice en langue turque », et suis venue en Belgique depuis un an et demi. Je m'appelle Neslihan Delice.

Dans l'enseignement universitaire en Turquie, dans n'importe quelle branche que vous soyez, vous avez des cours obligatoires de turc qui durent deux ans et, donc, c'est nous qui donnons ces cours dans les universités. Je donnais cours à l'université et, en même temps, je donnais des cours de turc aux étrangers qui venaient en Turquie et qui apprenaient la langue auprès de TOMER (turkce ogrenim merkezleri), une association qui s'est propagée au sein de beaucoup d'universités. J'y ai enseigné plus de dix ans.

En 2011, j'ai été à Adana à l'université de Cukurova, où se trouvait ma famille, afin d'être proche des miens, toujours dans le cadre de Tomer ; et, comme j'étais constamment en contact avec des personnes de différentes origines, je me demandais de plus en plus comment était leur pays. La curiosité s'agrandissait de plus en plus, je n'avais pas eu la chance de voir ces différents pays soit à cause de barrières financières, bureaucratiques (visa pour la plupart des pays), soit par manque de jours de vacances que je dépense auprès des miens mais je rêvais d'aller voir leur pays, leurs conditions de vie afin de mieux comprendre les élèves, leur façon de vivre, leur mentalité...

J'ai sauté sur une occasion qui se présentait : le ministère de l'éducation nationale annonçait qu'il y avait moyen de présenter un examen et, si je réussissais, je pouvais enfin concrétiser mon rêve. C'était un projet pour donner des cours soit aux universitaires en turcologie, soit dans des centres culturels. Moi, j'ai eu la chance de venir en Belgique. En fait, nous n'avons pas eu trop le choix : on nous a proposé un pays et c'était à nous d'accepter ou non, mais nous ne pouvions pas choisir, moi je ne connaissais rien à propos de la Belgique si ce n'est que Bruxelles est la capitale de l'Europe. J'en avais entendu parler dans le journal télévisé certes, mais rien de plus.

Je suis ici depuis un an et demi, je savais aussi que l'on y parlait le français et devinez où est ce que je devais enseigner : à Anvers ! Pas de bol, j'ai vu qu'on ne parlait pas le français mais une langue dit le « filamechet » (prononcé avec un accent terrible et marrant).

À l'université KU Antwerpen, il y a une nouvelle branche où je donne cours mais c'est une toute nouvelle branche: il n'y a qu'une seule et unique classe mais n'est pas encore instaurée. De ce fait notre conseiller m'a dit qu'il y avait une demande à Bruxelles au Centre Culturel Yunus Emre et j'ai accepté d'y enseigner. À Anvers, je n'ai que trois élèves turcs (dont un est métissé) mais leur turc n'est pas suffisant. De plus, c'est un cours en option donc, c'est une facilité pour eux. Au centre culturel, il y a des apprenants de tous horizons : des Belges néerlandophones, francophones, des Espagnols, et même des Tchèques, des Italiens, des Grecs, des gens qui s'intéressent ou qui ont un rapport avec la Turquie. J'ai même des Belges qui ont une maison en Turquie et qui veulent apprendre le turc afin de terminer leur jours là-bas ou encore des Belges d'origines turcs qui veulent perfectionner leur turc. En tout cas, j'essaie de leur apprendre et d'embellir la langue turque du mieux que je peux.

Tel est mon but !

Avant mon arrivée en Belgique, mes cousins qui vivaient en Allemagne m'avaient toujours parlé en mal de la Belgique, ils m'avaient effrayée en me disant que la Belgique était un pays très raciste mais, à ma connaissance, c'était l'inverse. Je n'ai pas compris sur quoi ils se sont basés pour me dire une chose pareille. Déjà dans l'avion l'hôtesse de l'air m'avait avertie en me disant qu'on pouvait refuser de me faire rentrer en Belgique car je n'avais pas de billet de retour : pour moi, c'était évident que je retournerais en Turquie. Je partais dans le cadre d'une mission à durée déterminée ; de plus, je voyageais avec un « passeport vert » que seuls les fonctionnaires reçoivent. Ma crainte et mes appréhensions ne faisaient que croître. Il paraît, me dit-elle, que c'est selon l'humeur du policier mais, après avoir analysé mon passeport, le policier m'a demandé pourquoi j'étais venue et je lui ai expliqué avec le peu d'anglais que je maîtrisais que c'était dans le cadre d'une mission et j'ai pu passer sans soucis.

Je reste convaincue que lorsqu'on trouve une langue de communication entre les êtres humains, il y a souvent moyen de trouver un terrain d'entente. Je pense que l'anglais est une langue internationale.



Je reste convaincue que lorsqu'on trouve une langue de communication entre les êtres humains, il y a souvent moyen de trouver un terrain d'entente. Je pense que l'anglais est une langue internationale.

Je suis ici depuis un an et demi et je n'ai jamais eu de soucis avec aucun belge à qui je me suis adressée, certainement qu'il y a des gens racistes comme partout dans le monde. Mais, en tout cas, en Belgique, jusqu'à présent, je n'ai pas eu ce genre de soucis. Bruxelles m'effraie car la plupart des gens parle uniquement le français mais, par contre, à Anvers, la majorité des gens parlent l'anglais et ceci me facilite la communication et m'aide dans mon quotidien. J'ai des voisins assez âgés et depuis qu'ils ont su que j'étais étrangère, ils me parlent en anglais, même au supermarché les vendeuses qui ont l'âge de ma mère parlent parfaitement l'anglais. C'est une facilité de vie.

Au point de vue de la population d'origine turque, je n'avais vraiment aucune idée du nombre si élevé en Belgique. J'en ai été surprise en arrivant ici, et de plus les voir vivre encore tellement en communauté... Mes autres collègues qui sont venus avant moi m'ont donné des filons afin que je puisse faire mes courses (des affaires typiques du pays, par exemple) auprès des commerçants d'origine turque qui sont si nombreux en Belgique, je ne m'attendais vraiment pas à cela. J'ai pu trouver tout mon mobilier, mes draps... et même les petites babioles typiques du pays, chez ces marchands. C'est très bien et bon de voir ceci. Car, en Turquie, nous sommes conscients qu'il y a eu une grande migration vers l'Europe mais nous n'étions pas vraiment conscients du nombre et nous sommes restés à l'idée que ce sont uniquement des mains d'œuvres qui ont immigré mais, à vrai dire, j'ai été agréablement surprise de voir qu'ils sont si actifs dans l'économie du pays, qu'ils soient commerçants, médecins, avocats, ou encore employés... En fait, ils sont chez eux et participent à la vie en Belgique qui est devenue leur pays. Nous avons des préjugés envers ces «Turcs d'Europe», nous pensons qu'ils pourraient seulement avoir des commerces de «d'ôner» et encore certains, mais arrivée sur place, j'ai vu que nous nous trompions à leurs égards. Ils ont touché toutes les branches du commerce. Je trouve qu'il y a du bon et du mauvais car vous êtes servi à tous les niveaux sans aller plus loin que votre quartier mais si vous avez décidé de vivre ici et ce, pour le reste de votre vie. Je pense personnellement qu'il faut participer plus activement à la vie et s'intéresser à ce qu'il se passe dans le pays qui est devenu le vôtre, à vos compatriotes qui sont aussi pour la plupart des personnes venues de quelques part, de la Hollande, de la France, de l'Italie, de la Grèce... il ne faut pas vivre uniquement parmi les «siens» car une fois sortie du quartier, ils se perdent et ne gèrent plus leur vie et ceci est très grave et important car ce genre de vie provoque et incite au racisme. Les autochtones vous voient vivre uniquement renfermés sur vous-mêmes et ne vous connaissent pas, même nous qui avons les mêmes habitudes, nous avons des préjugés sur ces «immigrés» donc eux qui sont différents à plusieurs niveaux, il faut leur donner la possibilité de vous connaître et faire des échanges entre vous. Ne serait-ce pas une occasion rêvée de leur plaire en leur permettant de découvrir votre culture, votre pays d'origine ? Ce n'est pas une généralité car je trouve personnellement que le Belge n'est pas raciste.

Il y a une crainte qui a envahi les gens qui ont immigré, ils pensent qu'en s'ouvrant et en connaissant l'Autre, ils risquent de perdre leurs valeurs alors que ça n'a pas de sens... Ce n'est pas en connaissant la culture, les habitudes ou encore la langue du pays d'accueil que vous n'avez plus de valeurs. J'ai été choquée d'entendre qu'il y a certaines personnes qui parlent des autres en les nommant « mécréant ». Il s'agit certainement d'une conséquence de leur renfermement et de leur méconnaissance. Ici aussi, ils ont des valeurs, et ce n'est certainement pas en connaissant l'autre, en ayant une ouverture que vous risquez de devenir des « mécréants ». On peut avoir des convictions différentes, être d'origines différentes, avoir des valeurs de vie différentes tout ça c'est très personnel mais interpellé l'Autre en tant que « mécréant » parce qu'il est différent de soi est une honte ! Ce sont des choses que ne doivent plus exister, d'une part et de surcroît au vingt-et-unième siècle. À croire qu'il nous est impossible de vivre ensemble ou de trouver des points communs, alors que nous avons plein de similitudes, de ressemblances. Ils ont des préjugés envers nous mais nous aussi envers eux. Après cinquante ans, la barrière de la langue ne devrait plus exister.

À Anvers, il y a une rue remplie de cafés turcs qui est comme en Turquie mais la Turquie des années septante. Même ceci n'existe plus en Turquie actuellement. Une triste anecdote : il y a eu une descente de police dans un de ces cafés car la police cherchait un truand qui s'est infiltré dans le quartier et ils voulaient avoir des renseignements à son propos. Il n'y avait que deux personnes sur quarante présentes qui parlaient le néerlandais. Je trouve cette situation désolante et on parle de cinquante ans de vie ici.

Cinquante ans sur l'existence de la terre n'est rien mais sur une vie, c'est énorme.

Dans chaque famille il y a « un sacrifié » qui doit gérer tout ce qui est administratif, médical, etc. Ce n'est pas normal alors que les parents ou même les grands-parents avaient immigré depuis plus de cinquante ans. S'adapter à un pays ou à un lieu n'est pas l'équivalent de « perdre ses valeurs et traditions », même si vous quittez un village pour aller vers une ville vous ne pouvez pas vivre comme dans votre village, vous devez vous adapter aussi mais, dans vos murs, vous pratiquez vos règles de vie et ça ne regarde personne. Les pratiques villageoises ne se font plus, les conditions ne vous le permettent pas. C'est une « adaptation ». J'insiste sur le fait qu'il faut s'adapter dans le milieu où l'on vit. Ça ne peut que vous faciliter la vie. Si vous persistez à vivre renfermé, vous ne serez que perdant et ce, partout où vous vivrez.

En tant qu'éducatrice, je reste convaincue que cette évolution doit se faire par l'enseignement et l'éducation. Pour moi, la politique des immigrés doit aller dans ce sens-là. Cela n'a rien de bon ni pour les accueillants ni pour les immigrants. Il ne faut pas insister ou favoriser le fait que les « immigrés » resteront une minorité. Il faut absolument convaincre les personnes de part et d'autre.

Je pense que si les préjugés ne sont pas abolis, il y aura des conséquences qui auront un effet boule de neige. Je m'explique : si un jeune d'origine étrangère reste sur des idées, il a peu de chance d'être engagé après ses études universitaires, cela ne le motivera pas pour faire des études poussées et donc, un européen restera sur son idée que les étrangers sont des fainéants. D'après le pourcentage des universitaires, je trouve qu'il n'y a pas assez de jeunes d'origine étrangère, vu le nombre des personnes venues d'ailleurs ou « d'étrangers » en Belgique. En tout cas, je peux le dire pour les étudiants à qui j'ai donné cours qui étaient forts pessimistes et me disaient clairement que même en réussissant ils seraient considérés comme troisième voire quatrième dans le rang des personnes à contacter, à cause de la consonance de leur nom. Ils sont dans cette crainte, c'est une réalité.

D'après l'expérience et le vécu de mes collègues, il y a en effet une sorte de discrimination qui se fait au fur et à mesure de la scolarité, on aura tendance à conseiller, aux enfants d'origine étrangère, d'aller vers des écoles professionnelles. Alors que je sais que le système scolaire belge est classé mondialement parmi les meilleurs, donc pourquoi ne pas encourager tous les jeunes de Belgique à pouvoir faire et terminer des études universitaires. En tout cas, la langue ne doit pas être une barrière pour pouvoir faire des études dans un pays où il y a trois langues nationales.

C'est dommage de ne pas donner la chance à ces jeunes qui font des études ici car il y a une tendance pour le moment qui fait qu'ils ont une envie d'aller travailler ailleurs et surtout en Turquie.

Car étant né ici, ayant grandi, ayant fait des études ici, et réfléchissant comme un européen, c'est très difficile de refaire leur vie ailleurs car ils sont d'ici.

Ishak Bekleviç

Mon nom est Beklevic Ishak, contrairement à ce que vous pourriez croire je ne suis pas un immigré des pays slaves, je ne suis ni albanais, ni bosniaque, ni israélien.

Quand la république s'est créée, notre famille a reçu le nom de Beklevic mais je dois avouer que mon père n'en sait pas plus, nous ne connaissons pas la raison de cette attribution. Le responsable était probablement un peu saoul ou d'humeurs blagueuses. D'autant plus que paradoxalement nous venons du centre de la Turquie.

Mon grand-père est le premier à avoir immigré, c'était dans les années soixante afin de travailler dans les mines. Par la suite, il a fait venir ses enfants dont mon père qui avait 15/16 ans, un âge raisonnable pour quitter le pays. Les plus jeunes sont restés, dans un premier temps en Turquie. Les autres membres de la famille sont venus quelques années après. Je ne connais pas tous les détails de ces migrations, c'est un peu complexe.

Mon grand-oncle qui avait aussi quitté le pays, a voulu, à un moment donné, retourner en Turquie. Il avait un diplôme, il était commissaire de police et professeur de français. Fin des années 80, mon grand-père est également rentré au pays. Mon père, lui, a terminé ses études en Belgique. Quant à ma tante, elle, s'est mariée entre temps et a donc décidé de rester.

Nous, les quatre enfants, avons grandi comme la plupart des immigrés en gravissant les échelons petit à petit. Nous vivions à Châtelineau dans une toute petite maison avec deux chambres. Quand j'ai eu 3 ans, nous avons déménagé et un autre frère est né. Entre nous, il y avait une grande différence d'âge, une dizaine d'années quasi entre chaque naissance : 78 l'aînée, 88 pour moi et 98 pour le cadet.

Ma sœur aînée est devenue juriste et s'est présentée aux élections. Elue comme conseillère communale pour débiter, elle en est à son troisième mandat, je pense. Lors de ces dernières élections, elle a introduit mon frère en politique. Ayant fait des études en Sciences – Economiques, il est professeur en Haute-Ecole et échevin des sports, entre autre, à la commune de Châtelet. Ma sœur et mon frère sont éligibles tous les deux mais ils ont dû faire un choix. Ma sœur a cédé sa place communale à mon frère.

Mon autre sœur est dentiste et propriétaire d'un cabinet dentaire, une vraie battante.

Et moi, le « dernier avant le dernier » ? Moi, ne sachant pas quoi faire, étant un peu dissipé, j'ai suivi les conseils de mon père et je suis devenu médecin. Actuellement, je débute ma deuxième année de spécialisation en médecine interne.

Le vrai « dernier », lui, est en rhéto : il hésite encore entre dentisterie et médecine. Influence de la fratrie ? Qui sait . . .

Concernant mon sentiment d'appartenance à la Belgique, parfois je me sens chez moi et par moment je ne me sens pas chez moi. Ce n'est pas une volonté personnelle, c'est plutôt une idée qui vient des autres. A titre d'exemple, lors de la coupe du Monde, j'ai eu droit à certaines réflexions du genre « Tu supportes la Belgique? »

Evidemment que je supporte la Belgique ! Je suis né ici ! Je suis tout aussi belge que toi ! Et ce, malgré mes origines Turques. D'ailleurs je trouve que cette double appartenance est une richesse bien qu'elle comporte quelques handicaps. Je ne peux pas me passer d'une origine ou de l'autre même si parfois, au final, je peux ne pas me sentir chez moi ici ou me sentir étranger en Turquie.

Personnellement, j'ai la chance de parler assez bien le turc, on ne remarque pas tout de suite que je ne vis pas en Turquie. D'ailleurs, j'ai une maison à Istanbul, je suis domicilié en Turquie et j'y retourne tous les 2 à 3 mois. Je suis fan de foot et j'adore aller voir des matchs sur place.

Tout ceci fait qu'en Turquie, les personnes ne me considèrent pas trop comme un étranger. La Belgique c'est une autre histoire, il n'y a rien à faire, physiquement cela se voit ! Mon appartenance dépend de l'ouverture d'esprit des gens ! Parfois, je pense m'installer à Istanbul avec ce sentiment permanent de tiraillement. Mes amis sont ici, ma vie est enracinée en Belgique. Pour moi, ce serait repartir à zéro que de m'installer en Turquie bien que j'éprouve le besoin d'y retourner régulièrement, question d'équilibre et ce, malgré mon amour des voyages dans d'autres contrées. La Turquie et la Belgique agissent sur moi comme des aimants.



Vous savez, même mon père qui est né et a passé son enfance en Turquie, se sent tiraillé et attiré par ses deux pays de vie. C'est un peu comme choisir entre son père et sa mère.

Concernant la question de la transmission des us et coutumes, je dirais que c'est une question difficile. Par exemple : apprendre la langue turque, le respect des plus âgés ou certaines habitudes comme enlever ses chaussures pour entrer dans un domicile sont des us que je transmettrai. Il y en a d'autres que je mettrais probablement de côté.

Vous savez, les immigrés sont majoritairement ceux de la classe ouvrière. Par conséquent, ils n'ont pas eu accès à certains privilèges ou facilités auxquels d'autres ont eu droit. D'où la carence en éducation, les rendant parfois même moins instruits que les personnes qui ont préféré rester dans leurs pays et qui ont pu continuer leurs études. Ça doit être une des raisons qui les poussent à garder précieusement leurs traditions comme une protection contre l'inconnu. Ils ont peur.

Ce qui pourrait partiellement expliquer pourquoi l'évolution des immigrés en Belgique, sauf cas particulier, est un peu plus lente. Sans compter que les personnes issues de l'immigration ne saisissent pas les opportunités de vie en Belgique. Pour moi, une des opportunités est la scolarisation ou encore l'apprentissage de la langue, toutes personnes désireuses de s'instruire peuvent s'instruire. Du moins, nous en avons clairement les moyens. Est-ce dans nos gênes ? Cette envie d'avoir tout, tout de suite ? Ne pas vouloir travailler sous l'ordre de quelqu'un ? Je ne sais pas mais nous ne saisissons pas toujours certaines chances.

Je remercie ma famille, la Belgique et la Turquie de toutes leurs richesses qui me composent. Pour conclure, je dirais : « Les phénomènes migratoires permettent les rencontres avec d'autres cultures, rencontres qui ouvrent les esprits ».

Vous savez, même mon père qui est né et a passé son enfance en Turquie, se sent tiraillé et attiré par ses deux pays de vie. C'est un peu comme choisir entre son père et sa mère.

Hasan Armut

Après les accords de 1952 et la constitution de l'Otan, d'autres accords sont nés, accords qui ont facilité le déplacement des personnes entre les pays. Une porte de travail s'est ouverte sur le monde pour les citoyens de pays en voie de développement, comme la Turquie. A cette époque, les usines étaient peu nombreuses en Turquie et nous n'avions pas suffisamment de travail. 80% d'entre nous étaient fermiers et nous avions nos moutons, nos vaches, nos terres. C'est ce travail d'élevage et d'agriculture qui assurait notre survie.

Personnellement, ma situation n'était pas si mal dans mon pays mais mon travail n'était pas si rentable que ça. Il me permettait de vivre, moi et ma famille mais, nous nous inquiétions du moindre frais imprévu.

Après 1945, il y a eu un manque de travailleur masculin. Les femmes ont dû travailler dans des conditions très dures : la technologie n'étant pas si développée, elles accomplissaient leurs tâches à la puissance de leur bras. En 1960, l'Europe a fait appel à de la main-d'œuvre étrangère pour travailler dans les mines à charbons. C'est à cette même période que j'effectuais mon service militaire. Et quelques années plus tard, je me suis mis en tête de partir travailler en Europe.

J'ai alors pris conscience que l'industrie commençait à prendre le dessus sur tout, j'avais aussi réalisé que recevoir un salaire fixe et régulier n'avait rien de comparable avec les « revenus » d'un fermier qui étaient instables pour un travail dur et conséquent. Un salaire régulier permet d'organiser les dépenses. Conscient de tout cela je me suis fixé comme objectif de venir en Belgique afin d'y travailler après mon service militaire, c'était en 1962.

Mais à l'époque et dans notre culture ce sont les parents et les aînés qui prenaient les décisions. Moi, je n'avais pas ce droit et de toutes manières, ma mère s'était opposée à mon départ. Pour elle, si je partais, ma situation familiale serait bouleversée : j'étais jeune, marié et j'avais 2 enfants. Dans un premier temps, je suis resté en Turquie, les conditions de vie devenant de plus en plus rudes, j'ai fini par convaincre ma mère.

Alors que j'étais prêt, j'ai patienté 6 mois car, Bulent Ecevit, notre ministre du Travail nous avait recommandé de ne pas immigrer, d'attendre la signature d'un accord entre la Turquie et la Belgique.

La situation n'était pas encore claire, pas encore sécurisante. Les travailleurs qui étaient arrivés en 1962 et 63, n'étaient malheureusement pas sous la protection des futurs accords de 1964.

Par la suite, les accords bilatéraux signés ont apporté cette protection manquante aux futurs travailleurs ; une sécurité sociale. Si je me souviens bien nous étions en juin ou en juillet. En 1965, me voilà devenu migrant, en route pour la Belgique, laissant mon épouse et mes 3 enfants au pays.

J'ai pris l'avion avec de nombreux futurs travailleurs, il n'y avait que la compagnie SABENA à cette époque. Le vol a duré 6 heures depuis Ankara car les conditions météorologiques n'étant pas favorables, nous avons fait une escale en Grèce et puis en Allemagne.

Arrivés à Zaventem, notre consul de l'époque un certain Nuri Özer, un représentant de la fédération du charbonnage et un autre représentant syndical étaient présents pour nous accueillir avec du thé et du café. Ils nous ont fait un petit speech en nous donnant des conseils pratiques. On nous a expliqué que nous allions travailler à 1000 m en-dessous du sol. J'ai eu droit à un contrôle médical pour savoir si j'étais apte pour ce type de travail et me voilà orienté vers Manage où j'ai signé mon contrat avec la fédération du charbonnage, contrat que je possède toujours à l'heure actuelle.

Ensuite, nous avons eu le droit de choisir un copain ou une connaissance avec qui travailler. Nous étions travailleurs originaires d'Elbistan. Ensemble, nous avons pris la décision de nous inscrire chez Monsieur Fontaine de Charleroi. Par la suite nous avons appris qu'il était un des riches propriétaires de mines de charbons. Une fois arrivés à Manage, nous avons été installés dans une pension, avec des lits, un travail et surtout une certaine protection sociale.

Nous sommes en 1965 et j'ai 65 amis, ironies du sort ?

Revenons à cette idée de protection, nos enfants qui étaient restés au pays, étaient aussi protégés quelques part, car les allocations familiales étaient envoyées à nos épouses. J'en étais heureux et je commençais à prendre conscience de certaines valeurs qui me semblaient justes et égales.

Moi, Je travaillais comme main-d'œuvre et percevais 1100 francs belges par semaine. A l'époque, déjà, le salaire variait selon le grade occupé. Vous savez, ils nous avaient projeté des films nous expliquant comment travailler, dans quelles les conditions et difficultés.... Une majorité de personnes ont eu peur, ont résilié leur contrat et sont retournées en Turquie.



Nous pouvions le faire sans crainte de payer des indemnités, c'était une des conditions stipulées dans les conventions entre les pays. Les entreprises de charbonnage prenaient en charge les frais de retour.

Une fois installé, je menais une vie qui me satisfaisait mais j'étais loin de mes enfants et de mon épouse. La technologie n'était comme celle d'aujourd'hui et contacter mon épouse était difficile.

Il n'y avait pas de téléphone au village, je pouvais seulement recevoir ou envoyer une lettre tous les 40 jours !

Loin de mes enfants, de mon épouse, ce n'était pas facile, j'étais triste mais la gentillesse et la compassion des autochtones allégeaient cette douleur, cette tristesse. Ils nous aidaient vraiment dans tout, alors que nous ne parlions même pas leur langue. C'est eux qui faisaient l'effort de nous comprendre.

Après mon contrat de 2 ans, j'ai commencé à envisager de faire venir ma petite famille ici. Mais il était impossible de trouver une maison, ni ici ni à Charleroi, même les institutions n'arrivaient pas à en trouver. Il y avait tellement de demandes et les logements disponibles ne répondaient pas à la demande des gens.

Ainsi étaient nos vies, à nous les gens qui allions sous terre. Nous avions le strict minimum.

Avec ces conditions de vie défavorables, le mauvais temps et ce travail pénible, j'ai eu une bronchite.

Un beau jour, mes enfants sont venus me voir mais je n'avais toujours pas de maison correcte et suite à ma maladie, les médecins m'interdirent d'aller travailler dans les mines.

Alors je suis parti à la Louvière où j'ai trouvé un nouveau travail dans une usine d'acier et de fer. Nous avions l'embaras du choix pour travailler, il n'y avait qu'à demander, on avait toujours besoin de main d'œuvre.

A cette période, j'ai introduit une demande de regroupement familial mais je n'avais toujours pas de logement adapté. L'hiver approchait en Turquie et mon épouse n'avait pas fait de provisions de bois et de charbon pour traverser cette saison difficile.

Il y avait urgence. J'ai décidé de louer deux chambres d'hôtel.

Les billets ont été envoyés et j'ai reçu un télégramme me confirmant l'arrivée de ma petite famille. Mes enfants et mon épouse sont enfin là ! Mais je me suis vite rendu compte que les chambres d'hôtel n'étaient pas conviviales... Alors nous avons « déménagé » chez un ami, Erzincan.

Il avait reçu un logement social. Je continuais mes recherches de logement jours et nuit.

J'ai trouvé un vieux bistrot, fermé suite à une décision de la police. En attendant de trouver mieux, j'ai loué cet endroit pour ma famille. Il n'y avait pas de poêle à charbon, pas de fenêtres... des conditions invivables. J'ai rénové une des pièces, j'y ai installé un poêle et c'était devenu un peu plus agréable.

Cette situation n'était pas née d'une mauvaise foi de la part des assistants sociaux ou d'autres personnes mais il n'y avait vraiment pas assez de logement.

Après 6 mois passé dans ce « bistrot », mon voisin italien, propriétaire d'une maison mais qui la quittait, connaissant notre situation nous a proposé de nous y installer.

Après les démarches nécessaires, nous avons pu rapidement emménager.

Malheureusement d'autres soucis commençaient à apparaître, à prendre de l'ampleur.

Mon épouse ne connaissait pas la langue et elle a été malade à cause du climat fort différent.

Elle était jeune, les enfants avaient commencé l'école et moi, je travaillais.

Elle se sentait seule et un peu triste.

C'était une situation intenable pour elle.

Heureusement, elle a eu de l'aide d'une assistante sociale, et une aide familiale venait presque 8h par jour à la maison pour s'occuper d'un tas de choses comme emmener et ramener les enfants de l'école.

J'ai continué à travailler et mon épouse a été hospitalisée longtemps mais sur le tas elle apprenait la langue. C'est ainsi nous menions notre train de vie.

D'autres enfants sont nés, notre ménage s'agrandissait et les charges devenaient plus lourdes. Mon épouse a voulu travailler mais je m'y suis opposé. Pas par jalousie, mais pour mes enfants.

Pour leur surveillance, pour leur éducation.

Mes revenus nous suffisaient.

Je n'avais pas l'intention et l'ambition de créer des holdings et des sociétés.

J'avais atteint mon but en quittant cette région ignare et en donnant à mes enfants une certaine éducation.

Mes enfants ne m'ont pas déçu, ils ont fait des études et ont « réussi ». Je les remercie pour cela.

Qu'allais-je faire d'un tas d'immeubles ? Ils s'assumaient et c'était un de mes objectifs: bien sûr nous avons eu des moments gais, des moments tristes, durs, faciles, comme tout le monde.

Je ne voudrais surtout pas accuser la Belgique pour les moments difficiles de ma vie, comme certains le font.

Aujourd'hui, j'ai 75 ans et j'en ai visité des pays mais pour moi, la Belgique reste le meilleur.

Ses lois sont justes, les personnes sont aidées.

Pas plus loin qu'hier nous avons fêté le carnaval et les ministres étaient là, présents à faire la fête avec le peuple. Où trouver une meilleure démocratie ?

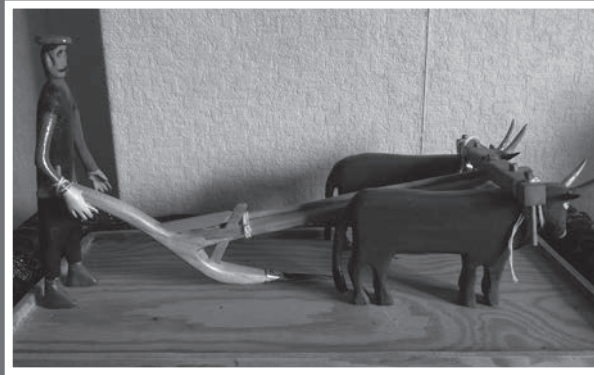
C'est pour ces raisons que je suis resté vivre ici, en Belgique.

Tout en respectant les règles de vie de ce pays d'accueil, j'ai pu éduquer mes enfants avec mes valeurs qui sont, parmi les plus importantes : le respect et l'égalité entre les êtres humains.

Mes valeurs, j'ai voulu les transmettre à mes enfants mais c'est à eux de choisir celles qui leur conviennent.

Nous sommes devenus des voisins mes enfants et moi, je ne peux plus intervenir ni dans leur vie ni dans leurs pensées mais je continue à dire qu'il faut être humain et ne pas dénigrer l'autre, ne pas se prendre de haut. Il n'y a pas de différence entre les humains.

Pour moi, nous pouvons transmettre ce que nous voulons à nos enfants jusqu'à leur 16 ans car après cet âge- là, ils commencent à réfléchir par eux-mêmes. J'ai éduqué mes enfants, j'ai transmis un savoir vivre universel. J'ai respecté mes voisins dans leurs habitudes et eux aussi l'ont fait. Les gens de ma génération s'en vont petit à petit, c'est la vie.



C'est pour cela que nous n'avons plus beaucoup d'échanges mais les jeunes doivent entretenir de telles relations entre eux.

Le monde a changé et tant qu'il tournera, nous devons nous adapter à lui. Ne pas s'entêter et s'attarder sur des détails qui risquent de créer des différences entre nous, et encore moins entre femmes et hommes. Il ne faut jamais oublier les valeurs humanitaires. Les demandes et attentes de chacun sont plus ou moins identiques au Nord, au Sud, à l'Est ou à l'Ouest. . . Le respect mutuel reste la règle primordiale du savoir vivre dans le monde.

En résumé, j'étais conscient que j'immigrerais vers un monde différent du mien mais absolument pas fermé à cette différence. Je ne regrette en rien ma migration, elle m'a apporté une richesse à tout niveau.

Heureusement que j'ai pris cette décision. Tout a été beau en Belgique même si le monde change.

En Turquie aussi tout était beau mais la politique menée était oppressante et il y a eu une grande migration pas uniquement économique mais également politique.

Dès mon arrivée, j'avais compris et pris conscience que partout dans le monde, la vie était pareille, j'ai fait le nécessaire pour apprendre et comprendre la culture belge.

J'ai essayé d'éduquer mes enfants dans cette culture en gardant des idées personnelles.

Pourquoi avoir une réticence envers des personnes accueillantes ?

Petite anecdote à ce sujet : lorsque je me présente dans un quelconque organisme, l'employé est respectueux peu importe son poste, il ne me sous-estime pas, il me respecte et essaye de comprendre mon soucis et ma demande.

Ce n'est vraiment pas le cas en Turquie et ce depuis toujours.

Quelle différence ! Alors, comment avoir une appréhension envers ces gens ?,

En Turquie, je pense que c'est la politique qui a provoqué une éducation sans égard, sans tolérance, sans acceptation de l'autre ; les personnes manquent de respect les unes vis-à-vis des autres.

Je peux vous dire avec fierté que je n'ai eu aucun soucis avec aucun collègue : il y avait des Italiens, des Belges, des Grecs, des Turcs, tout s'est toujours bien passé.

Je ne regrette rien et n'ai aucun mauvais souvenir, ni dans les syndicats, ni dans les administrations, ni dans les hôpitaux. . . .

En décembre 1989, j'ai fait les démarches pour ma prépension, après 24 ans de travail.

Ce droit venait d'être instauré je pense.

J'avais 50 ans, à ce moment-là mais l'âge de la prépension était fixé à 53 ans.

L'employé syndical m'a conseillé d'en discuter avec mon directeur qui se nommait Tergal, directeur d'une équipe de 6000 personnes.

Un monsieur avec qui je n'avais eu de nombreux contacts. Il venait parfois nous voir pour nous saluer toujours souriant, sans remarque désagréable. Où trouver mieux ? Où trouver plus d'humanisme ?

Mon parcours professionnel a été correct mais ma santé commençait à flancher et je tombais de plus en plus souvent malade.

Je suis allé voir Tergal dans son bureau. Après avoir toqué à sa porte, ce grand directeur s'est levé pour m'accueillir avec mes vêtements de travail. J'ai été surpris et impressionné de l'attitude de ce grand monsieur. J'ai essayé de lui expliquer que ma demande était en rapport avec cette nouvelle loi sur la prépension. Il a pris les renseignements sur mon identité et mon poste de travail, et m'a gentiment recommandé de continuer car j'étais encore jeune pour la prépension mais m'a promis de faire le nécessaire en temps voulu.

A l'époque, je travaillais 3 semaines par moi avec une semaine de repos.

Quelques semaines après ma rencontre avec mon directeur, lors d'un repas avec mon épouse, le téléphone a sonné. J'ai décroché et quelqu'un m'a dit que je devenais prépensionné, je pensais qu'il rigolait, je lui ai dit « Allez ! Allez ! Macaroni, arrête !!! » C'est ainsi qu'on se chamaillait avec les amis, je pensais que c'était un collègue qui me faisait une blague...

J'étais un peu sceptique. Je me demandais qui m'avait fait cette blague et aucun de mes collègues n'a su me répondre. Je leur ai expliqué le coup de téléphone et là ils se sont mis à rire, à me dire « Tu as vu ce que tu as fait à monsieur Tergal ? Il répond à ta demande, toi tu te moques de lui, et en plus, tu lui dis macaroni. Et bien voilà c'est foutu pour toi ! »

J'étais embêté. Je suis allé dans le bureau du directeur. En me voyant, il a commencé à rire et moi, aussi, j'ai rigolé. C'était bien lui, au téléphone.

Il m'a demandé de travailler encore 3 semaines et qu'après je serai prépensionné.

J'aimerais terminer en rajoutant, si je peux me le permettre...

La force de l'humain a été remplacée par la technologie.

Pour pouvoir comprendre la technologie, des études plus poussées sont nécessaires, plus poussées que celles que nous avons faites.

Nous avons obtenu ce que nous avons avec notre force physique mais les jeunes d'aujourd'hui doivent atteindre leurs objectifs par la force de leur cerveau.

Hakan Kaya

Dernier d'une famille moyenne de 3 enfants, je suis né en Belgique, à Anvers, en 1976, juste après que ma mère, accompagnée de mon grand-frère et de ma grande sœur aient rejoint mon père arrivé 4 ans auparavant.

Je me suis toujours demandé comment ils ont vécu tout cela, dans leurs émotions, dans leurs pensées. Je regrette un peu que les récits de mon père se limitent à ce qu'il a fait, par quels métiers il est passé, et qu'il n'exprime pas assez son vécu au niveau des sentiments : la décision de la migration, la séparation avec sa femme et ses 2 enfants de bas âge, les retrouvailles. J'essaye de me mettre à sa place, mais je ne peux que m'imaginer ces émotions. J'ai actuellement 2 filles en bas âge également et je n'ose penser ce que me feraient endurer 4 années passées sans elles. J'ose encore moins me figurer dans quelle profonde misère je devrais me trouver pour devoir les quitter. Pour une situation meilleure, à la quête de la concrétisation incertaine d'un espoir qu'on sait pouvant être illusoire.

En regard de ce qu'ont pu vivre mes parents à l'époque de la migration, je suis donc très conscient et reconnaissant vis-à-vis de ce cadeau que nous offre notre vie de « privilégiés » actuellement. Une maison dans laquelle on a tendance à accumuler autant de biens qu'il y a de place, des emplois stables pour mon épouse et moi-même, un environnement sain dans lequel nos filles peuvent s'épanouir. Nous redoutons évidemment ce que l'avenir pourrait nous réserver, mais nous avons appris à garder confiance.

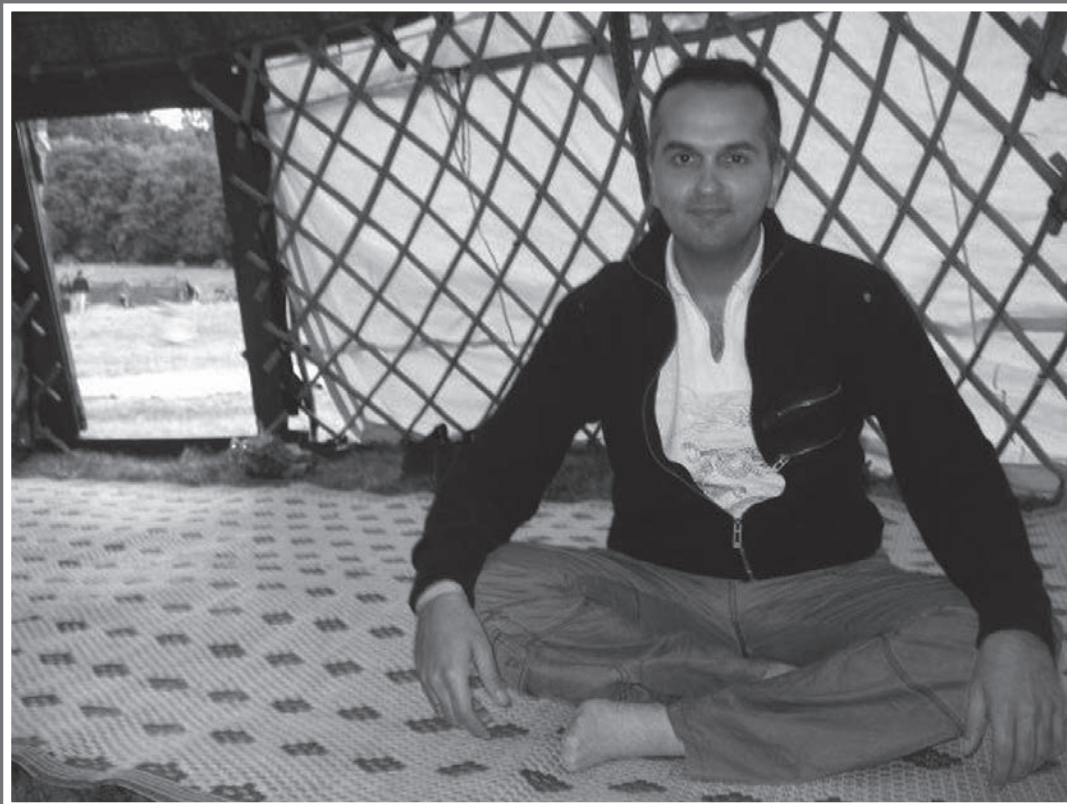
Je sais que rien n'est définitivement acquis, puisque rien n'est éternel. Du jour au lendemain, comme c'est arrivé à d'autres personnes, on pourrait se retrouver dans un autre scénario de vie. La situation pourrait se détériorer. Je redoute le changement du bien-être économique, mais je redoute encore plus le changement de bien-être social qui peut en être engendré. La méfiance, l'exaspération, la haine, tous ces sentiments que la raison ne contrôle plus. L'Homme est tellement capable du meilleur et du pire.

J'ai la chance d'habiter dans un lotissement liégeois où personnes d'origine étrangère et autochtones vivent dans un respect et une bonne entente. Mes voisins directs, d'origine belge, me sont très chers et je ne les échangerais pour rien au monde. Et tout comme je n'ai jamais eu à me plaindre d'eux, je n'ai jamais eu non plus à me plaindre de mes collègues, présents et passés, de mes professeurs durant mes études, ou de qui que ce soit durant mon parcours jusqu'ici. J'ai appris à m'adapter aux situations et à m'allier avec des personnes qui savent reconnaître cette adaptation. Malgré tout cela, cette crainte de jours plus sombres persiste. Je suis témoin de montées d'intolérances dans les médias, et ce de toutes parts. Des jeunes de ma génération qui se radicalisent dans une identité nationale ou religieuse fantasmée. Alimentant les préjugés des personnes qui nourrissent au minimum de la méfiance envers eux. Je crois fermement en la possibilité d'une bonne entente. Je l'expérimente moi-même, et je suis également convaincu que le mouvement migratoire duquel on est issu est encore trop récent que pour pouvoir parler d'échec ou de réussite du vivre ensemble. Les archives d'Histoire nous montrent que les flux migratoires qui ont précédé, ont mis en scène les mêmes préjugés, les mêmes phénomènes d'intolérance, les mêmes luttes pour se faire reconnaître. Des migrations qui ont en moyenne pris plus d'un siècle à laisser place à l'apaisement.

Le vivre ensemble, l'intégration, au-delà d'une nécessité, est donc pour moi un phénomène inéluctable, mais qui mérite du temps. Qui passe par des hauts et des bas. Toutes les populations humaines, aussi « différentes » soient-elles entre elles, finissent par s'adapter les unes aux autres. J'aime à prendre pour exemple la diversité des peuples

turciques qui s'étalent de l'Europe à l'extrémité orientale de l'Asie. Des Gagaouzes aux Tchouvaches chrétiens orthodoxes, des Dolganes au-delà du Cercle polaire, éleveurs de rennes, aux Tsaatans qui leur font écho au sud de la Sibérie, des Touvains shamans et bouddhistes aux Turkmènes shamans et musulmans, des Uygurs sunnites à leurs petits frères anatoliens, ... Tous, au fil de leur migration, ont intégré les populations rencontrées sur leur passage. Ils ont amené leurs cocktails de cultures ancestrales et les ont adaptés aux modes de vie et aux coutumes locales. Ainsi en est-il de tous les phénomènes de migrations humaines, qu'il faut clairement distinguer des phénomènes d'invasion, de colonisation.

Merci de la place que vous m'avez permis d'occuper dans cet espace, et merci aux lecteurs qui ont pris le temps d'en lire des passages.



Toutes les populations humaines, aussi « différentes » soient-elles entre elles, finissent par s'adapter les unes aux autres.

Fatma Ustun

Etrangère dans son propre pays!

Je suis l'aînée d'une famille originaire de Turquie. Mon père est né en Belgique, il est issu d'une famille ayant immigré en Belgique. Tandis que ma mère est née et a grandi en Turquie. Après son mariage avec mon père, elle a quitté son pays natal pour venir en Europe. Quant à moi, je suis née et j'ai grandi ici...

Certaines personnes trouvent que le fait que je sois née et que je grandisse en Belgique est une opportunité. Mais moi, je ne le vois pas comme ça ! Même si la Belgique reste le pays où j'ai ouvert les yeux, je me sens comme une étrangère et on me l'a toujours fait ressentir.

Cette attitude est certainement due au fait que ma langue maternelle est le turc ou encore le fait que ma mère m'a élevée plus à la « turque » qu'à l'européenne.

Bien qu'ayant été à l'école néerlandophone en Belgique et maîtrisant assez bien le français ; j'ai toujours voulu être imprégnée de ma culture d'origine et communiquer dans la langue maternelle de mes parents. De par ma personnalité, je suis quelqu'un qui accorde beaucoup d'importance à la culture et aux traditions.

Même si nous, en tant que personnes d'origine turque, nous faisons tout pour faire vivre nos habitudes et que les politiciens ont mis des choses en place, on vit toujours un manque.

Par exemple, les fêtes religieuses, dites "bayram" en turc, sont vécues de manière différente en Belgique et en Turquie ! Même si on a un grand cercle familial ou amical en Belgique, on ressent toujours un manque, peut-être est-ce dû au fait que ma famille maternelle est là-bas ?

Lorsqu'on fête ces événements en Turquie, c'est différent car c'est plus gai et plus excitant surtout pour les enfants. Même si nous essayons de faire vivre cette tradition nous n'avons pas les mêmes ressentis ici que là-bas. En Turquie, la veille des fêtes (Arefe günü), on part au cimetière rendre visite à nos proches décédés par exemple et du fait que nous avons tous nos proches enterrés en Turquie, lors de la veille de la fête, nous ne pouvons pas réaliser cette tradition ici, et cela me peine beaucoup. On peut seulement se contenter de penser très fort à eux.

Dans le futur, lorsque j'aurai des enfants, je voudrai leurs inculquer nos traditions et notre culture. Je trouve cela important car j'ai l'impression qu'au fil du temps nous avons tendance à ne plus porter d'importance à nos traditions. J'ai l'impression qu'on abandonne nos habitudes culturelles.

Face à tous ces changements, je pense qu'il existe une chose qui n'est pas modifiée, c'est la manière dont un père éduque ses enfants. Pour un père, le fait d'avoir une fille ou un garçon, joue beaucoup sur l'éducation. Il est clair qu'une distinction existe entre les deux encore aujourd'hui. En tant que fille, je peux donner quelques exemples de cette situation. Tout père turc voit sa fille de la même manière et souhaite à tout prix la protéger. Ils ont toujours cette pensée, qu'une fille ne peut pas avoir une vie sociale très large, ne peut pas être souvent à l'extérieur, ne peut pas avoir de petit-copain ou peut connaître l'amour seulement après le mariage par crainte qu'elles en souffrent.

Lorsque mon père m'a inscrite à l'école, il a choisi une école néerlandophone en pensant que ce serait très utile pour plus tard mais aucun de mes parents, ne pratiquaient le néerlandais. Mes proches parlaient tous le français et

donc personne ne savait m'aider pour mes cours. C'est peut-être l'une des raisons pour laquelle je n'ai pas été très productive en primaire. En secondaire, j'ai choisi d'être puéricultrice mais mes professeurs m'ont avertie que mon néerlandais ne serait pas suffisant pour travailler dans ce domaine. Malgré les avertissements, j'ai tout de même entamé des études de puéricultrice et le résultat a été très positif car j'ai réussi sans doubler une quelconque année. A présent, je fais des études pour devenir infirmière, c'est difficile mais je fais tout mon possible pour réussir.

Concernant mon cercle d'amis, la plupart sont d'origine turque. Avec les belges, j'ai toujours ressenti une certaine différence de culture et donc je n'ai gardé contact majoritairement qu'avec des turcs.

Depuis mes 16 ans, je travaille dans une maison de repos afin d'avoir mon indépendance économique. De cette façon je peux acheter tout ce dont j'ai besoin ou envie sans demander de l'argent à mes parents. J'ai 21 ans et j'ai envie de construire moi-même mon futur et ma propre famille. C'est pour cette raison que j'économise et j'investis dès maintenant. Plus tard comme toute jeune fille, je pense me marier, réaliser cet événement de façon très traditionnelle et donc en plusieurs étapes. Et j'espère pouvoir le faire de façon positive et à la façon disons turque, car c'est ce qui est bien pour moi.



Beser Armut

Voici bientôt 50 ans que débarquaient en Belgique des milliers d'immigrants marocains et turcs, appelés à combler le déficit de main-d'œuvre de l'économie florissante des «Golden Sixties».

C'est dans le cadre des accords bilatéraux entre la Turquie et la Belgique que mon mari a quitté la Turquie en 1965. Me laissant seule avec nos trois enfants, il était parti seul, mu par la volonté d'accumuler assez d'argent.

Six mois plus tard, il rentra au pays et permit à ses deux frères de se marier. Nous avons alors pu quitter le domicile de sa mère et avoir notre foyer. . . .

Mais la vie en Turquie n'était pas florissante et un beau jour, il m'annonça qu'il allait retourner en Belgique et il m'avertit qu'il n'arriverait pas à me donner des nouvelles pendant un certain temps.

Après son départ et prise d'une profonde tristesse, ne sachant ni lire et ni écrire, je pris l'initiative d'aller chez des voisins, dont l'enfant savait lire et écrire, afin de dicter une lettre pour mon époux.

Mais sous la pression de ma belle-mère, j'ai déchiré cette lettre et ne l'ai jamais envoyée. Et même si j'avais voulu l'envoyer, comment aurais-je fait car à Elbistan nous n'avions pas de poste !

Et puis un jour, j'ai reçu une lettre de mon mari qui nous expliquait qu'il allait nous envoyer nos billets et qu'il ne travaillait plus dans le charbonnage mais dans une usine d'acier et de métal. Je me rappelle, c'est mon père qui avait reçu les documents.

« Papa », toi qui était alors âgé et ne te souciais guère du temps, tu nous as accompagnés au jour de notre grand départ. . . C'est avec la famille d'un voisin qui partait aussi en Allemagne que nous sommes partis. Dieu ce que j'ai été malade ! Je venais juste de me rendre compte que je ne supportais pas la voiture. De plus, les routes en Turquie n'étaient pas asphaltées et il n'y avait pas de bus direct pour Ankara. Faute d'avoir fourni les documents nécessaires pour quitter le pays, nous avons dû faire marche arrière. Nous avons dû attendre trois jours pour avoir les documents officiels. Te rappelles-tu, Papa, comme c'était difficile pour nous de rejoindre Ankara en bus ? Je me rappelle que nous avons changé 3 fois de bus avant d'arriver. Je revois cette image gravée dans ma tête où toi, papa, tu étais assis devant moi. Derrière moi, il y avait un jeune qui fumait et j'avais une envie folle de fumer mais j'étais trop gênée de lui demander une cigarette devant toi. . . Arrivés à Ankara, nous avons passé la nuit dans un petit hôtel. Au matin, nous sommes partis pour l'aéroport. Je m'en souviens comme si c'était hier, c'était Noël et nous n'étions pas nombreux à partir. . . . Toi, tu étais inquiet pour nous et tu cherchais quelqu'un pour nous aider dans ce long périple. N'oubliez pas que nous n'étions que de simples villageois et que nous ne connaissions rien à la ville ! Tu nous as alors confié à un couple : la jeune dame portait des habits modernes et ne faisait absolument pas attention à nous, qui portions des vêtements plus traditionnels. Heureusement son mari nous a rassurés.

Nous avons pris cet avion et lors de l'escale à Istanbul, mon fils devait faire pipi ! Je me rappelle avoir demandé à cette dame où étaient les toilettes mais elle m'a répondu qu'elle n'en avait rien à faire. Mais moi je n'avais aucune idée et j'ai tourné dans la salle de transit, avec mes trois enfants. J'ai alors vu un agent de police, je l'ai interpellé et je lui ai dit : « monsieur l'agent, je suis une villageoise, je ne connais rien et mon enfant doit aller aux toilettes. Où

devons- nous aller ? Aidez- nous, s'il vous plait! ». Il m'a montré une photo et m'a expliqué qu'à chaque fois que je voyais cette photo cela signifiait que ce sont des toilettes pour femmes et que j'en verrai partout.

Puis, nous avons repris l'avion, avec une brève escale de deux heures en Allemagne. La dame nous a enfin parlé pour nous dire que l'avion repartirait dans 2 heures. Elle m'a dit de ne pas bouger ! Elle était très dure avec nous et je ne comprenais pas pourquoi. Malheureusement, les enfants devaient à nouveau aller aux toilettes, nous voilà donc reparti à la recherche de cette image, image qui nous indiquait les toilettes. Après ils ont eu faim, j'avais de l'argent sur moi mais je n'avais aucune idée de ce que je pouvais acheter avec, nous sommes donc revenus à nos places sans manger. Enfin nous sommes arrivés à Bruxelles vers 18h00. Personne ne nous parlait ! Le couple à qui on nous avait confié, nous ignorait. Lui m'a seulement dit de trouver la personne qui devait venir nous chercher et de le laisser tranquille maintenant. Une fois descendus de l'avion, tout s'est écroulé autour de moi, une peur m'envahit tout doucement : je ne parlais pas la langue, je ne savais rien et je me sentis ignorante. Il faut dire qu'à l'époque, on nous faisait peur au village, en nous disant qu'à l'étranger nous risquions d'être kidnappés, volés. J'étais effrayée ! J'ai suivi ce méchant couple malgré tout avec l'idée qu'il nous conduirait vers la sortie. Et puis j'ai regardé à travers les vitres et j'ai vu mon mari. J'étais rassurée. . . Il nous a alors expliqué qu'il n'avait toujours pas trouvé de maison mais qu'il cherchait. Il était venu avec la voiture d'un ami italien. Nous sommes allés chez l'épouse d'un certain Ercan.

Mon mari nous a donné des sous et nous a laissés chez elle car comme son mari était hospitalisé, il n'a pas pu rester. La dame nous a accueillis très chaleureusement. Au petit matin, elle a acheté des légumes, je n'avais jamais vu de bananes auparavant et je n'avais même pas idée de comment les manger ! C'était drôle de découvrir toutes ces nouveautés. Nous étions curieux de voir comment elle mangerait les bananes. J'ai découvert les pâtes aussi, je n'en avais jamais vu au village. Je me souviens de ma première recette de pâtes; j'avais mis 1kg de pâtes dans une casserole et au fur et à mesure que l'eau bouillait, les pâtes grossissaient et tout débordait ! Je trouvais ça amusant !

Puis, nous avons eu notre « chez soi » et je n'oublierais jamais mes voisins italiens, ils ont été merveilleux avec moi. Ils me comprenaient puisqu'ils avaient vécu les mêmes choses que moi . . . Même que lors de la pénurie de sel de 1968 suite à la guerre qui avait éclaté en Israël, c'était la voisine italienne qui travaillait dans le supermarché qui nous a fourni du sel une fois par mois.

Par la suite, Je suis tombée enceinte. A 8 mois de grossesse, une amie m'a proposé de prendre un rendez-vous chez le médecin. Quel médecin et pourquoi lui ai-je demandé. Il est vrai que je n'avais aucune idée qu'on pouvait aller voir un médecin pour une grossesse. Mes 3 premiers enfants sont nés au village, je les ai mis au monde avec l'aide de ma belle-mère et ma belle-sœur. Elle a alors commencé par m'expliquer que dans les villes, les femmes se faisaient suivre durant leur grossesse par un médecin et qu'elles accouchaient à l'hôpital et pas à la maison.

Je me rappelle qu'à la première consultation, je refusais que le médecin m'examine. Et c'est sous la pression de mon mari que finalement, j'ai accepté. J'ai accouché de mon quatrième enfant un mois plus tard sans complications. . . Mais imaginez-vous ma stupéfaction quand un mois plus tard, le médecin m'a appris que j'étais à nouveau enceinte!

Quelques années plus tard, lors de ma sixième grossesse, j'ai eu une crise d'appendicite. J'étais alors enceinte de 3 mois et j'ai dû être hospitalisée. Le médecin a essayé un traitement, mais en vain. Mon mari a dû signer une décharge afin qu'on puisse m'opérer en prenant le risque de perdre le bébé. Heureusement l'opération s'est bien passée et le bébé est né sans complications. Après cette naissance, le médecin m'a parlé de la pilule contraceptive

mais j'ai été très malade avec ce médicament. Ensuite il m'a proposé une injection mais mon corps a réagi très mal puisque j'ai été paralysée durant 7 mois ! Impossible de bouger tout le côté gauche.

A la suite de problèmes de santé dont j'ai souffert pendant 14 ans, j'ai pu compter sur la présence d'une aide familiale. Elle m'a apporté une aide et un apport remarquable. C'est elle qui m'a permis de pratiquer le français tous les jours. A chaque fois qu'elle touchait un objet, elle le nommait et me demandait de répéter le mot, et désireuse d'apprendre je n'avais aucune gêne, j'osais et j'apprenais ainsi.

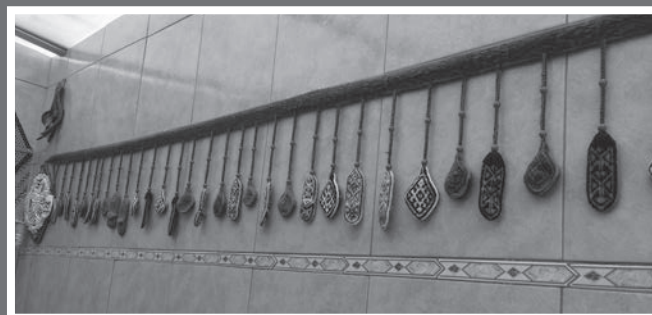
Même avec l'aide de mon mari, j'ai appris à me débrouiller par moi-même. Il m'a accompagné dans un supermarché où il m'a montré les produits et j'ai appris à faire les courses toute seule. Je n'ai jamais travaillé même si j'ai été inscrite 3 fois dans une usine. Je n'ai jamais pu commencer durablement car à chaque fois je tombais enceinte. L'odeur des produits me rendait malade et je tombais en syncope. Et puis honnêtement, il faut le reconnaître qu'avec 6 enfants j'avais de quoi faire à la maison.

Je me souviens qu'un jour, quand mon mari s'est acheté une voiture, il m'a offert une machine à tricoter. Grâce à elle j'ai créé des vêtements pour mes enfants et même pour ceux des voisins pendant plus de 25 ans. C'était pour moi une façon de contribuer à notre ménage. Mais après une grosse opération je n'ai plus su continuer, le médecin m'avait interdit de forcer avec mon bras. J'ai alors emporté cette machine en Turquie. J'ai supplié les jeunes du village de venir apprendre et que je leur montrerais. Mais personne ne s'y est intéressé. La machine n'a plus été utilisée et elle a rouillé. J'ai dû la jeter. ...

Des souvenirs, j'en ai plein la tête... des bons comme des mauvais. Avec du recul, et si je devais tirer un bilan sur mon parcours de vie, je dirais avec insistance que je ne remercierai jamais assez la Belgique car elle a permis à nos enfants de faire des études, d'avoir ce que nous avons.

Certes, mon mari a beaucoup travaillé mais je suis sûre que si nous avions autant travaillé en Turquie nous n'aurions pas eu ce que nous avons aujourd'hui. Moi, j'ai pu élever mes enfants et la Belgique leur a permis d'avoir des diplômes. Diplômes qui leur permettent de gagner leur pain.

Même si le chemin a été long, parsemé de joies comme de peines, je ne regrette pas d'être arrivée là où je suis aujourd'hui.



Retour aux sources

Par où commencer mon histoire d'immigration ? Je suis né à Bruxelles d'une mère et d'un père d'origine turque qui ont divorcé lorsque j'avais 10 mois. C'est alors que j'ai dû immigrer vers la Turquie car ce sont mes grands-parents qui allaient s'occuper de moi. Et ceci, jusqu'à l'âge de mes 17 ans car il faut reconnaître qu'avec le temps, ils devenaient de plus en plus âgés et ils avaient remarqué qu'ils leur devenaient de plus en plus difficile de s'occuper de moi et de me préparer un avenir là-bas. J'ai fait mes études secondaires à Sivas, ville où j'ai beaucoup appris; ville où j'ai fondé des amitiés, où j'ai ressenti la solitude, où je me suis senti orphelin de mes grands-parents c'était la première fois que je me séparais d'eux... une blessure, une déchirure...

Mes grands-parents adorés ont pris la décision avec mon père qu'il serait préférable pour mon avenir de revenir en Belgique. Et avant ma majorité, je suis revenu dans ce pays qui est le mien sans vraiment l'être car Bruxellois de naissance, c'était la première fois que je venais dans cette ville où tout m'était très méconnu.

Bruxelles capitale de l'Europe, ville très cosmopolite, ville où j'ai appris énormément et surtout ville de beaucoup de découvertes. C'est la ville de beaucoup de premières fois pour moi...

Je suis venu afin d'intégrer une famille qui était la mienne mais avec laquelle je n'avais pas beaucoup de complicités si ce ne sont que les visites rendues lors des vacances de mon père avec son épouse et leurs 3 enfants mais surtout j'ai dû intégrer une grande ville et une nouvelle vie...

J'avais très vite remarqué que j'avais un très grand handicap ; celui de la langue, j'ai dû apprendre une des langues principales de la Belgique : j'avais choisi le français et ceci pas vraiment par choix mais par le fait que mon frère et mes sœurs parlaient le français.

Très volontaire et surtout désireux d'alléger mon handicap, j'ai appris à parler le français l'année où je suis arrivé.

Malheureusement, je n'ai pas pu poursuivre mes études « abandonnées » à cause des événements. Mais par contre, mon père chez qui j'ai dû atterrir m'a vite fait comprendre que je devais travailler après l'obtention de ma nationalité qui a été relativement vite grâce à ma mère qui était belge. J'ai dû travailler dès mes 18 ans et depuis lors je travaille sans interruption. Mon français n'a fait que s'améliorer et ma situation financière aussi, est-ce grâce à la Belgique ou à mon courage ?!!!

Je me suis marié et j'ai eu des enfants. Pour eux, j'ai opté pour le néerlandais, j'ai pensé qu'ils auront plus de facilités, l'avenir nous le montrera....

J'ai été surpris de la façon dont les personnes issues de l'immigration vivaient à Bruxelles. Je trouvais qu'il n'y avait pas de mixité avec les Belges dits de pures souches, je trouvais que les différentes ethnies vivaient parmi les leurs. Ce qui en soit n'est ni bon, ni mauvais... Le bon côté est qu'il n'est pas difficile de vivre, on n'est pas perdu car vous savez trouver tout ce dont vous avez besoin parmi les vôtres.

Mais le côté néfaste est que les personnes vivent renfermées, manquent de tolérance par rapport à l'existence de l'autre. Ce qui est le plus désolant, c'est qu'il y a un nombre trop important de personnes ayant grandi et même nées ici qui ne se sont pas adaptées et intégrées au pays d'accueil.

Pour moi, il faut savoir vivre avec son temps et pouvoir s'adapter au lieu où l'on vit.

En quarante ans d'ailleurs, il y a pas mal de choses qui ont évolué en Turquie.



Pour moi, il faut savoir vivre avec son temps et pouvoir s'adapter au lieu où l'on vit.

Huseyin Çelik – «Le communiste»

Certains d'entre vous m'appellent « Abi », d'autre encore « le communiste », je m'appelle Hüseyin Çelik et je suis le fils aîné d'une famille de neuf enfants. Je suis né, sous une tente, le 05 janvier 1945 quelque part dans les Monts Taurus. Mes parents étaient des bergers nomades « Yörük » qui vivaient dans les environs des provinces de Mersin, d'Antalya, au Sud de la Turquie. Ils avaient des milliers de chèvres et des chameaux. Je ne peux pas dire qu'ils étaient riches.

Nous n'avions pas d'argent. Pour vivre, ils échangeaient leurs viandes contre ce dont ils avaient besoin. Quant à moi, j'ai eu le malheur de faire mes études primaires. Et puis quelqu'un m'a dit que ce n'était pas bon pour moi d'aller à l'école d'instituteur et que c'était mieux d'aller au lycée. Je suis donc allé au lycée dans une petite sous-préfecture dans les Monts Taurus, sans que mon grand-père le sache !

Pendant mes études secondaires, j'ai commencé à militer à gauche contre la répression comme beaucoup de jeunes issus de familles peu aisées. J'ai fait ensuite des études universitaires et j'ai obtenu une bourse pour aller étudier en France.

En 1964, je deviens membre du parti ouvrier de Turquie et un an plus tard, nous avons 15 députés élus. Mais à cause de la pression du parti libéral au pouvoir, j'ai préféré terminer mes études supérieures à l'École des Hautes Études en Sciences sociales de Paris où j'ai fait ma thèse sous la direction d'Alexandre Bennigsen sur « l'Armée Verte (Yesil Ordu) et les mouvements sociaux du début du vingtième siècle en Turquie ».

Je me rappelle être revenu en Turquie en 1968 et avoir dû passer par Prague où j'ai assisté à l'occupation soviétique. Je me souviens même avoir jeté des pavés contre les chars soviétiques. Pour moi l'Union soviétique, à l'époque, n'était pas un pays socialiste mais je ne l'ai pas dit ouvertement parce que l'anti-communiste est, pour moi, une maladie pour écraser toute forme de progressisme ou de réveil des gens.

De retour en France, docteur en recherche, vacataire au CNRS, sous la direction de Pertev Boratav, j'ai repris des activités militantes notamment à la CGT et dans des organismes humanitaires luttant pour les droits des immigrés ou contre le racisme. A cette époque, j'ai écrit et publié pour la CGT un livre intitulé : « les immigrés parlent.. ». En mai-juin 1968, j'ai participé aux manifestations sociales, en France, enclenchées par une révolte de la jeunesse étudiante parisienne, puis gagnant le monde ouvrier et pratiquement toutes les catégories de population sur l'ensemble du territoire.

C'est lors d'un voyage d'étude sur les films sociaux de l'époque à la Cinémathèque de Bruxelles que j'arrive en Belgique. Une semaine après mon arrivée, alors que j'étais au café d'Istanbul de la chaussée de Haecht à Schaerbeek où je lisais paisiblement mon journal, j'assiste par hasard à une descente policière.

Les gendarmes ont arrêté une vingtaine de Turcs clandestins et les ont emmenés à la commune de Schaerbeek. Étant l'un des seuls à parler français, j'ai fait office de traducteur improvisé entre les policiers et les ouvriers d'origine étrangère.

C'est alors que commençait l'aventure pour moi en Belgique. Cet incident m'avait fait réfléchir et j'ai décidé de m'installer à Bruxelles.

J'avais un ami, il est mort, il n'y a pas longtemps : René de Schutter secrétaire régionale de la FGTB Halle-Vilvoorde. Je lui ai expliqué alors qu'il fallait faire quelque chose pour ces gens-là et nous avons trouvé avec lui des camarades marocains Mohamed El Baroudi et Abderrahmane Cherradi.

Nous avons créé une association, rue Philomène à Schaerbeek et nous avons obtenu du Bourgmestre de l'époque, Roger Nols que la police n'intervienne pas dans ce local.

C'est alors que commença le combat pour la régularisation des clandestins émigrés de 1974.

Avec d'autres camarades syndicalistes, nous avons dès lors été les chevilles ouvrières du Comité de liaison des organisations des travailleurs immigrés (CLOTI) et nous avons porté avec tous les membres les revendications communes des immigrés auprès du gouvernement belge. Face à l'ampleur de la démarche dans un climat xénophobe croissant, les autorités publiques n'avaient pas d'autres choix que de s'impliquer dans la lutte contre les discriminations et nous avons pu compter sur le soutien de plusieurs personnalités politiques notamment celle de Guy Cudell qui était le Bourgmestre de Saint-Josse-Ten-Noode. Je fus élu par la suite membre du tout nouveau Conseil Consultatif des immigrés de la Ville de Bruxelles et je devins conseiller laïc du Roi des Belges, Baudouin Ier. A ce titre, je pouvais aller dans les prisons et les commissariats de police.

A me lire, on a l'impression que j'étais quelqu'un de très actif mais j'étais aussi un bon vivant : le soir il m'arrivait souvent d'aller boire un verre avec mes amis belges ou encore de faire la fête.

D'ailleurs je me souviens qu'un jour, un samedi, j'étais au café « Pörnek » et soudain on me demanda au téléphone. Au bout du fil, un ami me dit : « Abi »... ah oui, j'oubliais de vous dire que devant ils m'appelaient « Abi » et derrière ils m'appelaient « le communiste ». Donc il me dit « Abi », ma femme et mes enfants ont été arrêtés à Zaventem. En rigolant, je lui ai dit « les gendarmes ont certainement arrêté ta femme parce qu'elle était belle ». Et mon ami répliqua mais « Abi », il y a les enfants aussi...

Je suis alors allé à Zaventem. La pauvre femme était arrivée avec un sac de pavot et les gendarmes lui ont demandé ce que c'était. La femme ne parlant pas le français, elle a dit « haschisch, haschisch » et avait commencé à en manger pour montrer que ce n'était pas dangereux.

Les gendarmes ont cru avoir fait une bonne prise, c'est-à-dire de quatre à cinq kilos de haschisch. J'ai donc demandé à parler au commandant qui m'a dit : avec cette prise, nous allons recevoir une prime, vous savez ! Je lui ai dit vous ne savez rien du tout vous aller garder cette femme deux jours et vous allez le regretter... Le commandant, un flamand, me regardait d'un air con... Enervé, je lui ai dit : « ik ben een zinneke van Brussel en u bent een scheve lavabo ».

Je suis sorti de son bureau et j'ai dit à mon ami d'acheter à manger pour sa famille et que lundi à midi, sa femme et ses enfants seraient dehors. Le Lundi matin, j'ai demandé à une secrétaire de la FGTB de prendre un échantillon et de le faire l'analyser au laboratoire qui a convenu que c'était des graines de pavots et ils ont été libérés sur le champ.

La femme est venue par la suite me trouver et m'a demandé comment elle pouvait me remercier, je lui ai dit : tu me prépares au moins pour cent personnes du pain au pavot.

J'ai alors réalisé un tract et le vendredi j'ai invité des gens à venir manger le pain au haschisch à la Place Rouppe. Et bien je vous le jure c'est une histoire véridique que l'on raconte encore à la police narcotique de Bruxelles. Imaginez le vendredi midi, la Place Rouppe remplie de policiers empêchant des centaines de personnes de venir manger le pain au pavot. . . Je me souviens avoir alors pris le commandant ou le commissaire divisionnaire à part et je lui ai dit « tu goûtes » et il a goûté.

Ensuite, il m'a dit « Monsieur Celik, vous pouvez en donner un peu à mes hommes aussi ? ». Et puis ils sont partis. Véridique ! Je vous le jure. . . En ce temps-là, on faisait n'importe quoi !

Des anecdotes comme celle-ci, j'en ai des tas à vous raconter mais ce serait bien trop long. J'ai d'autres choses bien plus importantes à partager. . .

Pour les immigrés qui venaient travailler en Belgique, ils pensaient travailler trois ans ou quatre ans, économiser un peu d'argent et retourner en Turquie. Une fois de retour au pays, ils pourraient acheter un tracteur, refaire leurs maisons. . .

Donc s'installer en Belgique était une chose impensable pour eux. . . Puis, ils ont commencé à faire venir en Belgique leur famille. Les femmes et les filles ont commencé à travailler trois heures le matin et trois heures le soir. . . J'ai donc incité les populations à acheter des maisons en Belgique.

Je me rappelle que je leurs disais : « installe-toi ici. Quand tu seras en retraite, t'auras des petits enfants ici, ta fille se mariera à un Belge et tu auras des petits enfants blonds flamands. . . » Mais très peu de gens ont compris cela et ceux qui l'ont fait sont devenus les plus riches de la communauté.

C'est une chose que nous avons réussi à moitié : nous avons tout contre nous d'ailleurs. D'un côté, il y avait le consulat qui disait « tu es dans un pays étranger, tu ramasses tout l'argent et tu l'envoies, et voilà c'est tout, demain ils peuvent vous mettre à la porte ! ». Et de l'autre côté, il y avait les curés (Imam) musulmans qui disaient : « Ne regarde pas ces femmes européennes, tu ne vas pas rester longtemps. Tu n'es pas venu ici parce que tu es pauvre et que tu avais besoin de travailler mais parce que Dieu a eu pitié de ces mécréants et il t'a envoyé comme musulman pour que tu marches sur ces terres. » Ce fut dès lors une grande déception pour l'insertion des populations turques et marocaines en Belgique.

En 1984, je décide donc de changer de vie et mon goût pour le nomadisme m'emmène en Afrique où j'ai travaillé pendant dix ans dans l'humanitaire au Soudan.

De retour en Turquie, j'ai décidé de me lancer en politique et je devins un des membres fondateurs du Mouvement de la Démocratie Nouvelle en 1994 et je présente ma candidature comme député au parlement stambouliote (Istanbul). Depuis 2011, j'assume les fonctions de Vice-Président du Parti Socio-Démocrate (SODEP).

Je garde cependant avec Bruxelles des attaches familiales et amicales qui me font revenir souvent au pays où j'assiste fréquemment à des réunions sur l'immigration turque en Belgique. Je me souviens d'ailleurs avoir assisté à un colloque où l'on parlait de l'intégration des populations turques en Belgique, j'avais envie de dire « halte-là ».

Un peu comme dans la chanson belge du soldat de l'Yser qui dit :

Le roi Albert en fouillant dans ses poches,

«Tiens» lui dit-il, «et laisse-moi passer»

«Non» répondit la brave sentinelle,

«L'argent n'est rien pour un vrai soldat belge.

Dans mon pays, je cultivais la terre,

Dans mon pays, je gardais les brebis,

Mais, maintenant que je suis militaire,

Retirez-vous, vous ne passerez pas! {x2}

Halte-là!» ... et en fin de compte on remet au brave soldat belge une médaille pour avoir dit « Halte-là » ...

Ce qui m'irrite dans un tel discours c'est que l'intégration peut être comme une arme mal réglée, ça peut revenir en arrière et vous péter à la gueule à la moindre occasion. Elle ouvre la porte au racisme et au fascisme et cela me fâche. Pour moi l'intégration, c'est de l'assimilation : on oublie ses origines pour devenir belge. Ce n'est pas possible. Pour moi, il ne faut pas parler d'intégration mais d'insertion. Car l'insertion c'est se dire je suis d'origine de telle culture, je suis belge d'origine turque, belge d'origine flamande, marocaine, wallonne et on cohabite. Et la cohabitation consiste à s'intéresser et à respecter la culture des autres...

Les hommes instruits ont le pouvoir de distinguer le bien du mal et de savoir que là où rampe la raison, la sagesse est en prison. Le savoir quand on le partage se développe et ça ne peut que nous enrichir. Partager des chemins, des expériences ne nous fera paraître que plus grand aux yeux de tous....



Pour les immigrés qui venaient travailler en Belgique, ils pensaient travailler trois ans ou quatre ans, économiser un peu d'argent et retourner en Turquie. Une fois de retour au pays, ils pourraient acheter un tracteur, refaire leurs maisons...

Nurettin Sahbaz

Se connaître Soi pour pouvoir connaître l'Autre.

Je suis arrivé en Belgique en 1973, j'y ai travaillé en tant que manœuvre bien évidemment. J'ai travaillé en Belgique presque deux ans et je suis retourné définitivement en Turquie en décembre 1974.

Pour moi, les Turcs à l'époque avaient de la considération les uns vis-à-vis des autres, il y avait une certaine solidarité entre les personnes. Tout le monde arrivait à vivre pleinement sa foi, sa religion, sa croyance, ils s'entraidaient. Chose qu'il n'y a plus actuellement.

Lorsque je compare le passé à aujourd'hui, il y a une grande différence au niveau de la solidarité et de la foi.

A cette époque les personnes ne s'intéressaient pas les unes aux autres uniquement par intérêts ! Elles s'aimaient vraiment par amour et rien de plus, rien n'était calculé. Il y avait plus de respect des aînés et plus d'amour pour les plus jeunes.

Il en est de même chez les personnes ayant une autre origine. Elles ont construit des églises par exemple mais aujourd'hui les églises sont tout à fait vides. Il en est de même des mosquées, un jour viendra où elles seront tout à fait vides aussi.

A vrai dire lorsqu'on regarde dans la torah, le zebbur, la bible et le coran il n'y a qu'une seule chose : « c'est l'Amour de l'Autre, de l'Humain ». Mais dans le coran, il y a des divergences dans les interprétations. Normalement il ne doit pas y en avoir. Il ne peut être dit selon moi ou selon toi ou selon l'autre: il n'y a qu'une seule voix celle de Dieu!

Je trouve aussi qu'il n'y a plus de sérénité parmi les gens, il n'y a plus d'amour, pas plus ici qu'ailleurs par exemple : un mariage se concrétise car les jeunes sont bien physiquement mais plus personne ne va aller au-delà de ça, il n'y a plus d'amour, de respect dans le monde où nous vivons, les gens les ont mis de côté.

Et là, ce n'est pas une question de religion ou d'origine. J'ai l'impression qu'il n'y a plus de tolérance au sein des familles et donc comment espérer une meilleure vie entre les différentes nations ? Moi, je pense que tout ce mal-être dans le monde est dû à un conditionnement que nous impose la technologie. Le système qui existe actuellement dans le monde fait que même une maman n'a plus le temps de s'occuper de l'éducation de ses enfants. Cette situation entraîne selon moi, un handicap au niveau des transmissions des valeurs.

Si l'Homme prenait la peine de se connaître bien lui-même ; il prendrait la peine de connaître l'Autre... Celui qui n'a plus d'amour comment peut-il avoir du respect ? Dieu demande de s'aimer, Dieu est présent dans tout et donc, si l'homme avait une vraie connaissance de ça, il ne se permettrait pas de ne pas aimer les autres. Il est évident qu'il y a une perte de foi, de respect, d'amour... nul n'a le droit même de tirer la tête à une autre créature que Dieu a créée et donc comment parvenir à faire une différence parmi les êtres que Dieu a créés puisque Dieu est dans tout.

En fait si tout le monde pouvait vivre convenablement sa foi et particulièrement nous, les musulmans nous ne devrions n'avoir aucun souci avec personne. Je suis convaincu qu'il y aurait plus de personnes musulmanes si c'était le cas. Malheureusement, il n'y a pas beaucoup de personnes qui vivent l'islam comme il se doit.

L'islam n'est pas une religion de guerre ou de haine mais d'amour et de respect. Même certains disant les musulmans (j'exclu ceux qui le vivent sincèrement) ne le vivent pas comme il se doit car parmi les musulmans, il y a les alevi par exemple.

Moi, je n'oserai pas dire que je suis « alevi » car cela demande énormément de travail sur soi.

Les Alevi ne pratiquent pas les rites de l'Islam orthodoxe. Un Alevi doit être différent et remarquable avec sa démarche, sa façon de parler, son regard, ses actes, son attitude...avec tout il doit être presque parfait.

Lorsque, j'analyse mon propre miroir et bien je ne suis pas un bon alévi car pour que je le sois, il faudrait vraiment que je fasse un travail en mon âme et conscience. C'est un travail, un dur labeur, croyez- moi ce n'est pas aussi simple, ce n'est pas gratuit !

Je ne veux pas être pessimiste mais pour moi, le monde va aller de mal en pis à cause de la crise économique et des intérêts personnels de certains pays. Mais lorsque l'Amour et le Respect de l'Autre prôneront ; tout ira bien mieux.

Ce que je veux dire est valable partout et pour tout le monde : au moment où tout le monde prendra la peine de se soucier de son prochain tout ira bien mieux et je suis profondément sûr de ce que je dis mais il faudrait que tout le monde y croit.

J'aimerais vous dire qu'il n'y a pas de différences entre les humains devant Dieu mais ce sont les politiciens ou les intérêts qui prônent maintenant. Pour en revenir à l'immigration et bien cela a existé de tout temps et partout mais c'est la tolérance qui manque actuellement et c'est cela qui cause des problèmes entre les personnes .



Ümmühan Türköz

Je suis venue rejoindre mon mari en 1969 en Belgique. Il faisait partie des premiers immigrés qui étaient venus par les accords bilatéraux en 1964. C'est donc par un triste jour d'automne que j'ai pris l'avion pour la première fois et même le bateau : ce fut l'année des aventures, pour moi, qui n'avais jamais quitté le pays auparavant. Mes enfants, en bas âge à l'époque, ont été effrayés lors de la traversée en bateau. Quant à moi, j'étais plus triste qu'effrayée car je quittais mon village, ma famille ma belle-famille et toutes mes bêtes. Il faut dire que je ne voulais absolument pas venir en Belgique bien au contraire, je voulais que mon mari revienne car j'estimais que nous n'avions pas besoin de plus d'argent, nous vivions bien, nous avions tout ce qu'il fallait pour vivre, j'avais même un berger qui travaillait pour moi et qui s'occupait du bétail.

Mais mon mari a insisté pour qu'on le rejoigne en Belgique, il m'avait assuré que c'était temporaire et que nous rentrerions ensemble au pays. N'ayant pas de raison de ne pas le croire, je suis venue accompagnée de mes enfants. Mais j'avais hâte d'y revenir car j'avais de la famille et mes bêtes qui m'attendaient au Pays.

Afin que le temps passe plus vite en Belgique, j'ai donc décidé après un mois de réflexion de travailler, c'était un moyen pour moi pour que le temps passe plus vite.

J'ai commencé à travailler d'abord dans une usine de carton, puis dans une usine métallique et même à l'usine du journal « le soir ». À l'époque, on trouvait facilement du travail mais je vous assure que ces emplois- là étaient toujours à l'intérieur. Ce qui fut un peu difficile pour moi qui aimait le grand air et les animaux.

Je me rendais compte que le temps en Belgique était fort différent du nôtre. Je commençais à être en contact avec des personnes d'autres nationalités, d'autres origines, que l'on nommait chez nous des « gavur » =des mécréants. Je sais que c'est illicite de les nommer ainsi car avec le temps j'ai vu qu'eux aussi ont une foi, une religion.

Il y avait des Belges, des Italiens, des Espagnols, et j'avais même des voisins grecs qui mangeaient les mêmes légumes que nous, alors qu'en Turquie on nous avait toujours appris que c'était nos ennemis.

Mais ici en Belgique, je n'ai jamais eu de soucis avec eux. D'ailleurs depuis plus de quarante ans, j'achète du tissu chez une dame grecque qui me parle en turc, donc ça prouve que nous sommes très identiques. Un jour, elle m'a même ramené du café grec mais je vous assure qu'il avait le même goût que le café turc.

Comme quoi, nous devons tous mettre de côté nos préjugés et ne pas toujours croire ce que l'on dit. Pour moi, l'Humain doit rester humain et c'est le principal dans la vie...

Un an après mon arrivée, j'avais alors 39 ans, j'ai arrêté de prendre la pilule en me disant qu'il n'y a pas de raison que je tombe enceinte. Mais le sort en a voulu autrement et je me suis retrouvée enceinte de ma dernière fille. Cette petite fille qu'on appellera plus tard Kader et qui porte bien son prénom car il signifie « destinée ». C'est vrai qu'au départ, j'étais effrayée de devoir accoucher à l'âge de 39 ans, en plus, dans un pays qui n'était pas le mien sans ma belle-mère et sans la sage-femme avec qui j'avais pour habitude d'accoucher. J'ai été obligée de monter dans

l'ambulance qui m'attendait car ils m'ont dit que même si je me bornais à accoucher à la maison je devrais quand même aller à l'hôpital. Ce fut la honte de ma vie : accoucher devant un homme !

Après quelques temps de repos, j'ai décidé de travailler dans le nettoyage avec une de mes filles et quelques voisines qui étaient venues après moi en Belgique et pour qui j'avais été une grande sœur, une mère. Mais les soucis de santé se sont aggravés et suite à une grosse opération j'ai dû émarger à la mutuelle et puis par la suite, j'ai été pensionnée.

Mes enfants ont grandi et ont entrepris des études, commencé à travailler comme employés ou comme ouvriers (donc cela voulait dire qu'ils s'installaient, ils se sentaient bien ici). Ils se sont mariés, et ont eu des enfants. C'est alors que je me suis rendue compte que nous prenions vraiment racines en Belgique et que le rêve de retourner au pays définitivement, disparaissait de plus en plus. Mais à vrai dire, je ne regrette rien car j'ai eu des très bons contacts avec les Belges je n'ai jamais connu de mauvaises choses. J'ai toujours habité Saint-Josse ou Schaerbeek.

Je me rappelle même qu'à l'époque, le laitier nous déposait les bouteilles remplies de lait avec le reste de la monnaie sur le seuil de la porte face à la rue et jamais il ne se passait rien. Moi j'ai connu la Belgique ainsi, mais maintenant ce n'est plus la même chose et ça je crois que c'est à cause de l'euro, tout est cher, il n'y a plus de sous et il y a trop de monde je crois. J'ai des voisins flamands qui me disent tous les jours «dag», j'ai appris que ça voulait dire « bonjour ». . . On s'envoie des bises à chaque fois qu'on se voit, ça serait mentir que de vous dire que j'ai eu des soucis en Belgique. Mais mes vacances restent toujours très turques, car le temps est très bien et même mieux qu'ici.

Comme je vous l'ai dit tantôt, vu que nous allions rentrer au pays, j'ai continué à « vivre à la turque », j'ai fait mon pain à la maison et j'ai appris à mes filles à le faire aussi. Je ne savais cuisiner que comme chez nous et donc j'ai appris à mes enfants à cuisiner la même nourriture. Eux qui ont fait leur vie ici savent beaucoup plus que moi maintenant, ils ont appris 2 langues, 2 cultures, 2 fois plus que nous en tout et c'est ça qui est notre réussite.

Comme quoi, nous devons tout mettre de côté nos préjugés et ne pas toujours croire ce que l'on dit. Pour moi, l'Humain doit rester humain et c'est le principal dans la vie...

Semiha Erdemir

Ce jour-là était notre premier jour à Bruxelles. Nous avons déposé nos valises dans les locaux qui nous ont été réservés provisoirement, locaux de l'association religieuse de Turquie. Nous allions y séjourner en attendant de trouver une habitation. Nous avons partagé avec Nuran de Samsun, la même chambre. Dans la pièce voisine se trouvait l'institutrice Firdevs, venue d'Istanbul avec ses 2 enfants et son époux. Nous avons fait connaissance. Et au fur et à mesure nous avons consolidé une belle amitié...

Tout le monde et tout nous étaient étrangers. Nous avons décidé avec Nuran de découvrir les lieux, le voisinage. L'architecture nous impressionnait et pour ne pas se perdre, dès le premier jour, nous avons mémorisé certaines écritures comme « Maes », « Jupiler » au premier coin de rue et la présence de l'église au bout de la rue.

Nous avons vu beaucoup des parcs, des gens, des immeubles... Nous avons décidé de rentrer et avons cherché les publicités que nous avons mémorisées. Nous avons revus l'église au bout de la rue mais la rue ne ressemblait pas vraiment à celle que nous avons quittée. En parlant mi anglais mi français nous avons enfin retrouvé nos locaux. C'est avec le temps que nous avons appris ce qu'étaient « Maes » et « Jupiler », que nous risquions de voir assez souvent ces écritures et qu'à Bruxelles la probabilité de voir des églises était assez élevée.

Le lendemain nous devons commencer notre travail à 8h00 précises. Il était 7h00 et nous étions prêtes toutes les trois: Nurcan, Firdevs et moi-même. Comme nous ne connaissions pas la ville ; une personne devait nous conduire sur notre lieu de travail. Bizarre ! Les portes des locaux étaient fermées de l'extérieur. Nous avons cherché une issue mais en vain. Le temps passait, il était presque 8h00 et nous allions être en retard... Nous étions persuadées que nous n'allions pas pouvoir sortir d'ici, et qu'on nous avait oubliées. Nous avons regardé à travers la porte vitrée, nous avons vu des gens et nous tapions sur la porte vitrée mais personne ne pouvait nous entendre. Ces personnes qui nous regardaient s'en allaient après un certain temps... Envahies de l'ennui des nouveaux enseignants, nous avons imaginé et même écrit les pires des scénarios. Prises de panique, nous avons même envisagé d'écrire sur un papier en « français ?!!! » : « nous sommes enfermées, pourriez-vous appeler et prévenir le numéro ci-dessous ». Par après nous avons appris qu'Ali, cet homme si gentil, fermait les portes par mesures de sécurité et les rouvrait qu'aux alentours de 8h00 du matin. En attendant notre ami, nous avons constaté qu'il y avait tant de personnes qui parlaient la même langue que nous ! Quel bonheur !

Sorties de cette aventure, nous avons pris le métro à la station Botanique, Notre ami accompagnateur m'a dit « madame l'institutrice tenez-vous bien par la droite car le métro risque de vous faire "sauter" », je me suis dit « mais, enfin comment cela, je prends tous les jours le métro à Ankara et je n'ai jamais rencontré de soucis ». Mais, ici nous sommes en Belgique et tout peut arriver.

Vu que je suis à Bruxelles et que je vais y travailler, apprendre la langue est une nécessité afin d'être plus efficace. Je me suis dit « le français est une langue musicale » et même sans la comprendre, j'avais l'impression que tout le monde se complimentait. Pour apprendre la langue, j'ai pensé qu'il fallait l'impliquer dans sa vie au quotidien. Et suite à cela j'ai rangé mes livres et mes cassettes audio au fond de ma valise.

Le soleil de mai commençait à chauffer. J'étais à Bruxelles depuis 8-9 mois, je me suis habituée à cette ville. Ma petite famille était à mes côtés et nous avions des amis. . .

Un jour, une amie m'a proposée de partir en famille à Paris. Nous sommes tous montés dans sa grande voiture et dès que le moteur a tourné la voix de Neset Ertas a résonné. Au plus j'entendais ses chansons que je m'étais interdit d'écouter depuis quelques temps, au plus je sentais ma gorge se serrer. Le feu de la nostalgie s'est transformé en larmes qui montaient jusqu'à mes yeux.

En me privant de ses chansons, je me suis rendue compte à quel point je m'étais donnée une punition qui me pesait. Et c'est sous cette pesante pression que dans cette voiture en route pour Paris, je me suis couverte la bouche en prétextant que j'avais mal à tête.

On dit que : la première fois qu'on voit Paris soit on l'adore soit on la déteste. Envahie par la nostalgie des miens et de mon pays, ce jour-là je n'ai vraiment pas aimé Paris.

Afin de donner plusieurs conférences, mon maître Abdullah est venu. A 84 ans, il était une bibliothèque ambulante. Il a été mon prof et est devenu notre meilleur ami à moi et à mes enfants.

Pour pouvoir l'écouter davantage, apprendre encore plus de lui et ne rien rater de ce qu'il avait à dire, je lui ai proposé de rester chez moi. Il a accepté. C'est très réconfortant de pouvoir discuter de toutes sortes de choses avec un ami, même si les journées sont très chargées. Je devais prendre une décision très importante et lors d'une conversation je lui ai dit « mais que vont dire les gens ! J'ai 40 ans. » il m'a rétorqué très violemment « Ecoute moi bien ! Moi, j'ai été pensionné à 40 ans et à ce moment-là je pensais que j'avais vieilli, je me suis retiré dans ma coquille en ne sachant pas combien de temps j'avais devant moi. Et là tu vois bien que j'ai plus de 80 ans et si j'avais su que j'avais encore 40 ans j'aurais probablement continué des études universitaires. Toi, tu ne sais pas combien de temps tu as devant toi alors ne renonce pas à tes rêves ! ». Ce sont ses paroles qui par la suite m'ont guidée dans mes choix de vie.

Un de ses élèves était ici pour une mission, nous l'avons invité chez nous à Schaerbeek. Lui, il habitait à Uccle. Il nous a dit qu'il avait garé sa voiture beaucoup plus haut dans la rue afin de ne pas la mettre dans mon quartier. J'ai essayé de comprendre comment une personne venue ici afin de servir ses compatriotes pouvait être efficace sans se confondre et s'approcher des siens.

Une des écoles où je travaillais se situait à Schaerbeek. 90% de la population qui fréquentait l'école était des Turcs. Un jour, dans la cour de récréation les enfants se sont éjectés après la sonnerie comme une limonade gazeuse qui aurait été secouée : ils se bousculaient, certains étaient par terre d'autres criaient. . . c'était vraiment difficile de les rassembler et de les faire jouer à un jeu.

Ces attitudes agressives n'étaient pas de leurs fautes, ces enfants ne savaient pas jouer ensemble. Ils n'appréciaient guère les jeux collectifs, et ne savaient pas travailler en groupe. S'ils gagnent un combat ils ne savent pas qu'ils ne doivent pas sous-estimer les perdants et s'ils perdent, ils ne savent pas non plus comment digérer. . .

Envoyer un enfant à l'école contribue certainement à son apprentissage, mais est-ce suffisant ? Non, en plus de l'enseignement, il faut une éducation. Une éducation qui commence au sein de sa propre famille. Les parents doivent

soutenir leurs enfants dans leurs apprentissages scolaires et doivent compléter le travail des enseignants.

Si ça ne va pas dans ce sens-là, le résultat est néfaste, on a de forte chance d'avoir un enfant qui ne s'entend avec personne, un enfant replié sur lui, égocentrique, un enfant ne sachant pas comment se remettre d'un échec ; des futurs adultes dépressifs !

Je trouve qu'il faut un certain pourcentage de diversité dans les écoles et apprendre à chacun le respect de l'autre. En tant qu'adulte, notre rôle le plus important est de faire absolument attention aux jeux et aux attitudes discriminatoires. Ne pas se dire que ce sont juste des « jeux d'enfants ».

Un beau jour en prenant le bus 65, celui-ci a démarré brusquement et il m'était impossible de bouger de là où je me tenais. En face de moi et derrière moi, il y avait des enfants âgés de 15-16 ans. Le bus était plein, ça devait être l'heure de sortie des écoles. Je ne peux pas dire que ces jeunes parlaient en turc tellement ils hurlaient et s'insultaient. L'un d'entre eux, en faisant allusion à moi, a commencé à m'insulter, de façon que je ne pourrais vous expliquer, j'ai répondu « fiston le bus est plein, il m'est impossible de bouger », il m'a rétorqué « ah ! Tante ! Tu es turque ! Je pensais que tu étais Italienne ».

J'ai aussi croisé des jeunes accompagnés de jolies filles très bien habillées qui se parlaient en s'insultant et de jeunes enfants taper sur le dos de leur mère en les traitant de « putes ». Est-ce de cette jeunesse que nous avons envie d'être fiers ? Sans aucun doute, ils ont enrichi leur vocabulaire avec celui de leurs parents, d'abord ils ont appris à la maison et ensuite ils s'enseignent ce langage mutuellement. Il est plus que temps que les familles voient la réalité et réfléchissent...



Le soleil de mai commençait à chauffer. J'étais à Bruxelles depuis 8-9 mois, je me suis habituée à cette ville. Ma petite famille était à mes côtés et nous avons des amis...

Bir lisan bir insandir

Une langue vaut une personne

« Bonjour à tous! On m'a demandé de parler de mon histoire, de comment je me sens en Belgique si je suis turc ou belge mais je ne sais pas si je pourrais y apporter une certaine satisfaction, moi perso je suis très content de ma façon d'être car c'est très simple moi je me sens très turc, très belge, très humain... »

Comme certains qui vivent quelque part dans le monde, je n'ai pas eu la chance de choisir le pays ou le lieu où je vis. Ce sont mes grands- parents maternels et paternels qui ont choisi sans trop réfléchir à leur descendance. Moi, je suis Belge. Ma mère aussi est Belge, elle est née ici de parents turcs par contre mon père vit le jour en Turquie. Je peux vous dire que ma mère nous parlait en turc assez souvent et d'ailleurs elle nous corrigeait à chaque fois que nous mélangions les langues. Elle savait que nous allions apprendre parfaitement le français tout comme elle. Petite anecdote à propos de ces 2 langues qui sont vraiment mes langues maternelles.

J'ai toujours appris les 2 en même temps et tout petit ne faisant pas la distinction entre les 2 langues il m'arrivait de parler en turc à l'école. Bien évidemment, mon institutrice ne comprenait rien à ce que je disais et en plus elle était persuadée que je devais apprendre mieux le français. Elle a même conseillé à mes parents de me parler plus en français mais moi j'étais sûr de mon langage et je râlais, je me plaignais à la maison en disant qu'elle n'était pas chouette, qu'elle ne faisait rien de ce que je demandais. J'ai eu le même genre de tracas en Turquie lorsque j'adressais la parole à quelqu'un, la personne ne me répondait pas. Je la trouvais bizarre, j'ai même dit à mes parents que je n'aimais pas les gens de Turquie.

Heureusement en grandissant j'ai pu distinguer machinalement ces deux langues.

Maman disait « qu'une langue valait une personne », expression turque qui veut dire au plus vous connaissez une langue au plus vous avez la chance de pouvoir communiquer avec une personne différente et vous enrichir de cette rencontre. Je pense maîtriser le turc assez bien, je vous avoue que mon français est meilleur car j'ai été à l'école, ici en Belgique.

Si j'avais eu le choix plutôt, j'aurais aimé parler l'anglais parfaitement car j'ai l'impression que c'est une langue parlée partout dans le monde. Je suis riche de plusieurs langues, je suis riche de plusieurs cultures car je crois profondément que j'ai eu des habitudes typiquement turques, tout en ayant reçu de mes parents les bons côtés des cultures avec lesquelles j'ai grandi.

Je connais aussi bien les fêtes religieuses musulmanes que les fêtes religieuses chrétiennes. Je connais leurs histoires qui sont d'ailleurs pour la plupart fort similaires. Même si d'autres personnes ne me voit que comme un étranger je ne suis étranger ni en Turquie, un de mes pays préféré pour les vacances, ni en Belgique mon pays natal où j'ai grandi, où je me suis instruit, où ma vie a commencé... Et qui sait peut être qu'un jour, je choisirai de partir comme tous ces gens qui ont immigré de tout temps et partout. En fait ce qui me désole aujourd'hui, c'est le manque de

tolérance vis-à-vis de l'Autre et ce, dans de nombreux pays du monde. Qui peut dire qu'il appartient à une race pure ? Il me semble que c'est valable pour les animaux mais impossible pour l'Humain.

Je me sens très bien, en tant qu'humain mais cela ne veut pas dire que j'apprécie tout ce qui se passe ici et ailleurs. Peut – être à cause des politiciens ? ...

Je veux rester anonyme pas parce que je veux me cacher mais je suis persuadé qu'il y a plein de jeunes qui pourraient dire plus ou moins la même chose que moi et nous représentons un grand nombre de personnes ici en Belgique, notre pays !!!

Je me sens très bien, en tant qu'humain mais cela ne veut pas dire que j'apprécie tout ce qui se passe ici et ailleurs.

Un mélange de deux cultures

Comment parler de l'immigration, chose que je n'ai pas spécialement connue, ce n'est pas moi qui ai immigré directement mais ce sont plutôt mes parents qui sont venus ici quand ils étaient petits. Ma maman est venue vers l'âge de 6 ans et mon papa vers l'âge de 8 ans : leurs parents étaient venus parmi les premiers migrants.

Mes grand-parents paternels se sont installés au Limbourg tandis que mes grands-parents maternels se sont installés à Bruxelles. Mon grand-père maternel, lui, n'a pas travaillé dans les mines comme la plupart des personnes venues pour effectuer ce travail que les autres immigrés avaient refusé à cause des trop nombreux accidents.

Je vais essayer d'abord de vous parler un peu de ma mère et puis de mon père avant d'arriver à mon histoire.

Ma mère a eu la chance, contrairement aux autres filles turques, de pouvoir aller à l'école et pas dans une école de couture comme la plupart des filles. Elle avait un papa assez ouvert et très moderne par rapport aux gens de son milieu, elle a parlé le français car elle a toujours été à l'école en français. Mon papa a fait ses études en primaires dans une école néerlandophone au Limbourg et, par la suite, il a suivi des études en soudure en français car il avait déménagé.

Par contre une fois que je suis en dehors du quartier, ce qui me déplaît et même me dérange c'est qu'on me regarde comme si j'étais un truand ! Toute personne avec des cheveux foncés n'est pas un bandit, choses qu'on confond un peu trop souvent à mon goût. Je suis autant belge que n'importe qui né ici.

En ce qui me concerne, j'ai une grande sœur qui est mon aînée de 4 ans et demie et donc elle allait déjà à l'école avant ma naissance.

A la maison, on parlait plus souvent le français que le turc. Je sais que mes parents auraient voulu que l'on maîtrise aussi bien le turc que le français mais voilà ce n'est pas le cas !

J'ai été scolarisé en Belgique et donc je ne peux pas comparer une langue apprise oralement à une langue apprise avec les règles de grammaire.

Il est vrai que j'ai un nom et un prénom tout à fait turc, celui de mon grand-père mais c'est la coutume que le 1^{er} petit-fils de la famille et surtout le fils du fils porte le nom de son grand-père. C'est ce qui me permet dans un certain sens de me rappeler mes origines. Honnêtement, je me sens Belge avec des origines turques et c'est chouette ! Pour moi, c'est une richesse car j'ai pris le bon côté des deux cultures. Je vis dans un quartier majoritairement avec des personnes issues de l'immigration, il n'y a donc pas de soucis par rapport au racisme ou aux préjugés que certains ont pu vivre.

Par contre une fois que je suis en dehors du quartier, ce qui me déplaît et même me dérange c'est qu'on me regarde comme si j'étais un truand ! Toute personne avec des cheveux foncés n'est pas un bandit, chose qu'on confond un peu trop souvent à mon goût. Je suis autant Belge que n'importe qui né ici.

Je ne ressens pas spécialement de racisme de la part du monde qui m'entoure mais il m'est parfois arrivé d'avoir des remarques mal placées de la part de personnes âgées. Mais je n'en tiens même pas compte, je me dis que ce sont des personnes âgées, isolées et renfermées. Je sais que le racisme peut aller dans tous les sens et ayant eu une bonne éducation, je ne changerai rien dans la façon dont je vois les choses.

On me demande aussi de parler des traditions et des habitudes mais je crois que j'ai des habitudes du pays d'origine de mes parents et de mon pays d'origine.

C'est le mélange de ces deux cultures qui fait ma culture à moi et j'en suis content honnêtement. J'ai des habitudes très spécifiques par exemple : j'enlève mes chaussures avant de rentrer à l'intérieur d'une maison et je fais la bise à tous mes amis et amies sans pour autant être un homo comme pourraient le penser certaines personnes.

J'ai des façons de vie que j'ai apprises d'abord de mes parents et puis de mon entourage.

Pour moi, chaque personne a des manières ou habitudes différentes ! Personne n'est identique... De plus, il faut savoir respecter et accepter l'existence des autres si on veut être respecté aussi. L'immigration en soi n'est pas une tragédie, elle fait partie de l'histoire de la planète et des peuples.

Fadime Karahisarli

Ouverture....

Je m'appelle Fadime Karahisarli, j'ai 25 ans et je suis enseignante en primaire. Je suis une enfant et une petite-enfant d'immigré. Mon père est venu rejoindre ses parents après avoir terminé ses secondaires inférieures en Turquie. Ses parents, mes grands-parents paternels étaient ici depuis longtemps, je pense qu'ils sont venus avec la première vague d'immigration de l'année 65.

Quant à ma mère, elle est venue ici suite au mariage avec mon père. Pour parler de mon petit parcours; j'ai commencé l'école pour ne pas parler d'études à cet âge-là, aux « Dames de Marie », une école qui se trouvait juste derrière ma maison, une école de quartier. Dans cette école la population était majoritairement composée de Turcs et de Marocains. Je m'y sentais à l'aise car j'étais parmi des voisines que je connaissais.

Même si maman ne parlait pas le français, elle veillait correctement à ce qu'on fasse nos devoirs et leçons. Elle avait été à l'école jusqu'à la fin de ses secondaires. Si nous avions des mauvais points et bien là ça bardait... Nous recevions de l'aide de notre tante ou de personnes que maman trouvait et nous avons été à l'école de devoir aussi. Mes sœurs et moi, n'avons pas eu de soucis ni de grosses difficultés à l'école.

Pour mes secondaires par contre, j'ai voulu m'éloigner du quartier et j'ai été au lycée Dachsbeck où il y avait une population fort différente de mon école primaire. Il y avait aussi des enfants de diverses origines comme des espagnols, des italiens... Et pour terminer mes études supérieures, je suis revenue dans le quartier et là bizarrement j'ai éprouvé des difficultés pour m'intégrer parmi la population turque. Ce fait, je l'explique aujourd'hui, par la rencontre de différentes populations de tous horizons et un retour parmi les miens qui sont pour la plupart restés renfermés uniquement sur eux-mêmes. Pour moi, les échanges sont riches s'ils se font dans le respect. Etre parmi les miens était étouffant mais pas trop car je suis des leurs. Les premiers mois, ils me prenaient pour une étrangère peut-être à cause de mon look ou à cause de ma façon d'être et surtout, je pense, à cause de ma façon de réfléchir et de penser. Mais à vrai dire étant une personne n'ayant pas trop de difficultés dans la communication, ce n'était pas dramatique de me réadapter parmi les Turcs. Je me suis juste rendu compte que j'avais une vision assez différente de la vie.

Après les secondaires, j'ai commencé des études en architecture et là, moi, enfant d'ouvrier, j'ai ressenti terriblement la différence non pas culturelle mais économique. Il n'y avait quasi que des enfants d'avocats, de médecins ou d'architectes avec des noms très connus. Ce qui ne les empêchait pas de m'aimer. Cependant, ils s'amusaient à déformer mon nom, ça m'a énervé et sur un coup de tête j'ai pris la décision de changer d'option malgré que je réussissais bien; je me suis inscrite à l'école normale. J'ai été diplômée sans soucis et j'ai trouvé une place sans difficulté car c'est un métier en pénurie.

Honnêtement, moi je n'ai pas éprouvé de difficulté dans un milieu multiculturel. Mais je vous avoue qu'il y a un malaise ici, certains me rejettent et me rappellent à chaque fois que je suis d'origine étrangère et en Turquie, d'autres nous nomment « ceux d'Europe ». Moi, je ne me sens pas étrangère en Belgique car je suis

née ici, j'ai grandi ici et je parle bien le français. Lorsque j'ai postulé pour une place d'enseignante, la directrice d'école m'a fait la remarque « tiens tu es Turque d'origine et tu parles bien le français » et là je lui ai répondu que « c'est normale pour une personne ayant été scolarisé ici et surtout je suis enseignante, je vous le rappelle ». Probablement, pour elle, tous les Turcs sont des ignares ne sachant pas parler le français... Il faut sortir des stéréotypes maintenant ! Moi, je ne me sens pas étrangère, je suis née ici mais il y a encore des personnes qui se font un malin plaisir à vous dire que vous êtes bien par rapport aux autres et que vous parlez bien le français.

N'oublions pas qu'il y a des personnes d'origine turque comme ils le disent qui sont journalistes, ministres, députés, et même écrivains. Et toutes ces personnes-là, parlent très bien le français et même mieux que certaines personnes dit Belges de souches. Il ne faut plus parler d'intégration pour les gens comme moi mais d'insertion et d'adaptation dans le monde de travail. Il y a des gens qui participent à la vie politique et économique de la Belgique depuis 50 ans. Il est vrai que j'ai des habitudes typiques héritées de ma famille mais un Belge n'est-il pas différent d'un autre Belge ? Je pense que chaque famille a ses habitudes personnelles et c'est cela la richesse de l'humain. Ceci dit il y a aussi des différences au sein même d'une famille entre mère et fille car le milieu dans lequel vous évoluez peut créer des différences mais je suis sûre que mes enfants n'auront pas les mêmes soucis que moi mais certainement d'autres soucis comme tout enfant ou jeune de son âge. Pour terminer j'aimerais rajouter que je trouve une personne riche grâce à son ouverture d'esprit et à tout ce qu'elle essaye d'apprendre.

L'amour de son pays et la reconnaissance du pays d'accueil

Je suis née en Belgique de parents d'origine turque. J'ai grandi et étudié en Belgique. J'ai entamé mes études primaires et secondaires dans la commune où j'habite. Ces écoles étaient fréquentées par des élèves d'origines diverses mais majoritairement turques et marocaines. Par contre, mes études supérieures, de psychologie, je les ai faites dans un institut où j'ai côtoyé des étudiants « belges ». La diversité culturelle que j'ai rencontrée à mon plus jeune âge a facilité mon ouverture à « l'autre ».

Au départ, mes parents envisageaient leur immigration comme un événement temporaire, c'est pourquoi le retour au pays était très présent. Au fur et à mesure, cette idée a été déclinée. Actuellement pour certains jeunes de parents immigrés, il y a l'effet inverse qui se manifeste. Par exemple, j'ai deux amies qui ont décidé de vivre en Turquie. L'une parce qu'elle s'est mariée et l'autre parce qu'on lui proposait une meilleure opportunité de travail.

Mon intégration en Belgique s'est faite de manière volontaire et involontaire parce que je vis dans ce pays. J'ai adopté les valeurs et les normes de la Turquie et de la Belgique.

Personnellement, je me sens plus Turque que Belge. Comme la majorité des Turcs, je porte l'amour de mon pays tout en ayant une reconnaissance envers le pays d'accueil.

Je pense qu'il est important pour une personne de connaître l'histoire de son origine pour sa construction identitaire. Je crains seulement que les générations futures soient confrontées plus fortement à une assimilation ou voire à une acculturation.

Mustafa Alperen Ozdemir

Bruxellois depuis toujours, c'est à l'hôpital César De Paepe que j'ai vu le jour en octobre 1984.

Je m'appelle Mustafa Alperen OZDEMIR, petit-fils de descendants d'origine turque. Mes grands-parents maternels sont venus en Belgique avec ma mère qui avait alors quatre ans. Ils ont vécu d'abord à Bastogne en Wallonie où ils ont été très bien accueillis par certaines personnes qu'ils considèrent toujours comme des membres de leur famille et avec qui des liens d'amitié ont perduré à travers le temps.

Par la suite, mes grands-parents ont quitté Bastogne et sont venus s'installer à Bruxelles où mon grand-père décide de reprendre la supérette qui lui a refusé un emploi. Comme beaucoup de ressortissants d'Emirdag, ils ont également été atteints par l'esprit d'entrepreneuriat ; mes parents ont repris aussi un commerce en 1997 du côté de la rue Josaphat (géré aujourd'hui par l'un de mes oncles) ; et mon oncle maternel a par exemple ouvert un garage à l'époque (il a de son côté repris la société de son père). En bref, je suis un jeune bruxellois issu d'une famille d'entrepreneurs.

Mon père quant à lui a fait des études universitaires en Turquie, et c'est par mariage avec ma mère, qu'il arrive en Belgique en 1981.

De par son parcours universitaire, il a toujours voulu que l'on fasse des études. Ce qui fut pour nous une chance dont je suis conscient car beaucoup d'enfants de deuxième génération n'ont pas eu cette opportunité.

A l'école primaire, mon père nous encadrait et nous obtenions avec mes frères et sœurs de très bons résultats scolaires. Arrivé en 5^{ème} année (à l'Institut Sainte-Marie), l'un de mes professeurs a d'ailleurs encouragé mes parents à m'inscrire dans une école plus forte.

En 6^{ème} année primaire, j'ai été au petit Saint-Louis et j'ai reçu un petit trophée pour me féliciter de mon travail aux examens diocésains où j'avais cartonné. Mon père a ensuite voulu que j'aille dans une école plus difficile. A l'époque des statistiques circulaient comme quoi 80% des inscrits au Lycée Emile Jacqmain réussissaient dans le supérieur. C'est donc là que tout naturellement j'ai débuté mes études secondaires.

A la fin de ma sixième secondaire, je n'avais pas beaucoup d'ambition, je ne savais pas quoi faire par la suite, peut-être un peu de tourisme pour gagner de l'argent et voyager beaucoup.

Ma grande sœur (Mahinur) quant à elle m'a servi de repère en se lançant dans les études universitaires avant moi. Personnellement, je crois que moi je n'aurais pas osé car l'université ça fait peur, c'est dur, il y a de gros syllabus qu'on croyait devoir étudier par cœur ! Mais ma sœur elle, elle a osé et ça m'a encouragé. Le fait de lire par hasard un livre traitant de la politique internationale m'a donné le goût pour la science politique. Ma sœur m'a alors dit « c'est facile, vas-y lance-toi ». C'est vrai que lorsqu'on s'inscrit, on voit ces gros bouquins arriver et l'on se dit que si on les avait vus avant, on aurait réfléchi par deux fois. Mais grâce à ma sœur et à mon père, j'ai décidé d'essayer la faculté de sciences politiques à l'ULB, un choix que je ne regretterai par ailleurs jamais.

Pendant mes années universitaires, avec ma sœur et quelques amis, nous nous sommes rendus compte qu'il n'y avait pas assez de jeunes issus de la communauté turque faisant des études supérieures ou alors ils étaient dispersés sur le campus. C'est un enjeu qui nous a d'ailleurs interpellés.

A l'époque (tout comme aujourd'hui), l'ULB encourageait la création de cercles culturels pour l'encadrement académiques des nouveaux étudiants, la promotion de(s) culture(s) ; nous avons donc créé « la Turquoise », notre propre cercle d'étudiants à travers lequel nous nous sommes impliqués pour prévenir l'échec académique parmi les jeunes de notre communauté, promouvoir leur réussite et pour encourager les jeunes désencadrés. Ce cercle nous semblait important car c'était également pour nous un moyen d'ouverture d'échange et de rapprochement avec les autres cercles culturels et autres facultés. Nous avons par exemple pu établir de très bonnes relations avec les cercles arabo-européens, farsis, congolais ; de même qu'avec d'autres cercles plus idéologiques (tel que le « Librex ») ou facultaires (droit, sciences po., communication, etc.). Au final, « La Turquoise » nous permettait d'organiser toutes sortes d'activités de parrainage, d'encadrement académique qui ont permis à certains jeunes de réussir dans le supérieur. Cela nous permettait aussi d'accompagner les nouveaux diplômés vers le monde professionnel (en les mettant en contact avec des anciens diplômés ayant fait partie du cercle). Avec le temps, nos réseaux se sont accrus, on a eu la chance d'avoir beaucoup de contacts, de faire tout plein de connaissances; une grande partie de ces liens perdurent.



Jusque mes 22 ans, je me suis souvent posé des questions sur comment me définir en tant que jeune issu de l'immigration. Il est vrai que parmi les jeunes issus de l'immigration turque, c'est une question que beaucoup se posent, et c'est important car l'identité que l'on a nous oriente quant à nos objectifs dans la vie et notre vision du monde. Est-ce qu'on est Turc, Belge, Européen, Bruxellois, Schaerbeekois ? On ne sait pas trop.

Il nous arrive souvent d'être considérés en Belgique comme des Turcs et en Turquie comme des Belges, des Européens. C'est un problème que tous les gens de l'immigration vivent ou ont vécu.

Grâce à l'enseignement, l'entourage et lorsque l'on commence à faire ses preuves dans la vie, l'on s'attache plus encore à son pays d'accueil. Avec le temps, j'ai pu réaliser que ce phénomène était valable pour moi aussi ; voilà pourquoi je n'ai aujourd'hui aucun complexe à me définir comme étant un jeune Belge d'origine turque (ou Belgo-turc) Pour moi, il n'y a pas de contradiction : on peut à la fois aimer son pays d'origine et son pays d'accueil. On peut également être plus attaché à sa commune d'enfance, ou sa ville en fonction des circonstances ! On se sentira plus Bruxellois pendant nos déplacements en Flandre et Wallonie, ou plus Schaerbeekois ou Tennodois en allant faire un tour en ville...

Il est vrai qu'on apprend des choses à l'école et à la maison on vous dit non ce n'est pas comme ça dans notre culture. Et c'est là que l'on prend plus conscience d'être Belgo-turc. C'est un peu ça l'intégration : prendre un peu du pays dans lequel on vit et garder les bonnes choses de sa culture d'origine. On peut faire partie de deux cultures à la fois. Il s'agit là d'une belle richesse et d'une chance qui est la nôtre. Connaître plusieurs langues, se sentir plus aisés parmi les autres cultures et pendant nos voyages à l'étranger, voilà des belles choses que nous apportent le fait d'être un enfant issu de la diversité.

Je trouve que la communauté turque de Belgique est plus chanceuse que celles vivant en Allemagne ou en France. On a en Belgique, une politique plus sociale, plus ouverte, plus respectueuse des diversités je trouve.

Je terminerai mon texte en remerciant nos 1ère et deuxième générations, qui ont vécu d'énormes difficultés, de nous avoir donné les clés de la réussite, une réussite que l'on doit mériter et qu'ils ont payée au prix de leur sueur et de leur labeur afin de nous préparer un avenir meilleur.

Kenan Görgün

Gavurcu

« Ce texte est extrait de l'ouvrage de l'auteur intitulé REBELLION PARK. Paru le 9 octobre 2014 aux éditions Vents d'Ailleurs, il est un témoignage vivant, intérieur, des révoltes de Gezi, qui ont démarré à Istanbul à l'été 2013, et de ses suites à l'échelle du pays. Dans cet extrait, l'auteur se questionne sur sa perception du pays de ses ancêtres, et sur la perception que ce pays a de lui et de ses semblables, Turcs de l'étranger ».

Gavurcu. C'est ce que je suis pour le Turc de Turquie.

Du moins, je l'étais. Quiconque vient de Belgique, de France, des Pays-bas, d'Allemagne, tout Turc d'origine né dans un pays d'accueil de l'immigration de ses parents, est un Gavurcu. Le mot est utilisé dans le sens de qui vient de pays occidentaux, mais sa véritable signification est à chercher dans celle du mot Gavur. Incroyant. Mécréant. Pour les Turcs de Turquie, du moins pour ceux qui vivent en Anatolie, je suis, nous sommes, des mécréants.

Quand j'étais gosse, les autochtones d'Afyon, dont vient ma famille, considéraient les « Turcs d'Europe » – les gavurcu – avec méfiance. En même temps, nous leur faisons envie ; le « monde enchanté » dont nous venions les faisait trépigner. Tout était plus brillant de notre côté, tout sentait la réussite matérielle, l'ascenseur social, alors qu'ils devaient, pour leur part, s'épuiser pendant douze mois entre le bétail, les champs, les moissons sous un soleil de plomb, les hivers difficiles, les milles tâches d'une vie paysanne où l'on a rien sans rien. Ils ignoraient, à cette époque, qu'en Europe aussi, nous n'avions rien sans rien. Nous nous arrangions pour qu'ils n'en sachent rien.

Du coup, ils ne pouvaient pas se contenter de nous mépriser, mais devaient aussi nous appréhender. D'une manière ou d'une autre, établir le contact, ne surtout pas nous frustrer ou se méfier trop ouvertement. Ils voulaient que rejaillisse sur eux un peu de notre « superbe » – ou que l'une des familles venues en vacances ait une fille ou un garçon à marier et un stylo pour remplir une demande de visa qui permettrait à l'un de ces jeunes villageois de prendre son aller simple pour la Belgique, à destination du rêve européen et d'une vie meilleure.

Il faut dire que nos gavurcu de l'époque (je parle des années 80 mais la situation s'est prolongée, je parle de ma région mais elle était le miroir du pays) ne s'épargnaient aucun effort pour ressembler à des enfants prodiges !

Bijoux, montres, lunettes Ray Ban (les Persol étaient très estimées aussi), vêtements et chaussures de marque plein les valoches ; cartouches de cigarette distribuées comme des petits pains... et pas des restes de tabac, non, des Marlboro, des Camel, des Dunhill, des John Player Special ! Que de la marque, du prestige en paquet. Pour un local, croiser un vacancier dans le centre du village, aux abords de la mosquée ou du café (le seul des environs), c'était l'espoir de lui soutirer quelques-unes de ces cigarettes de qualité qui le changeraient de la paille bon marché qu'il faisait brûler sur sa langue le reste de l'année. D'ailleurs, certains vacanciers avaient compris la parade et se montraient plus malins qu'un singe (et plus radins à mesure qu'ils se sentaient riches) : dans une poche, ils glissaient leurs paquets coûteux venus d'Europe et s'en réservaient la consommation exclusive ; dans l'autre, ils calaient un paquet de cibiches turques bon marché. Quand un villageois leur demandait une clope, ils puisaient dans le second, le bon marché. Le pauvre gars savait que le gavurcu avait de meilleures cigarettes dans l'autre poche et il cherchait

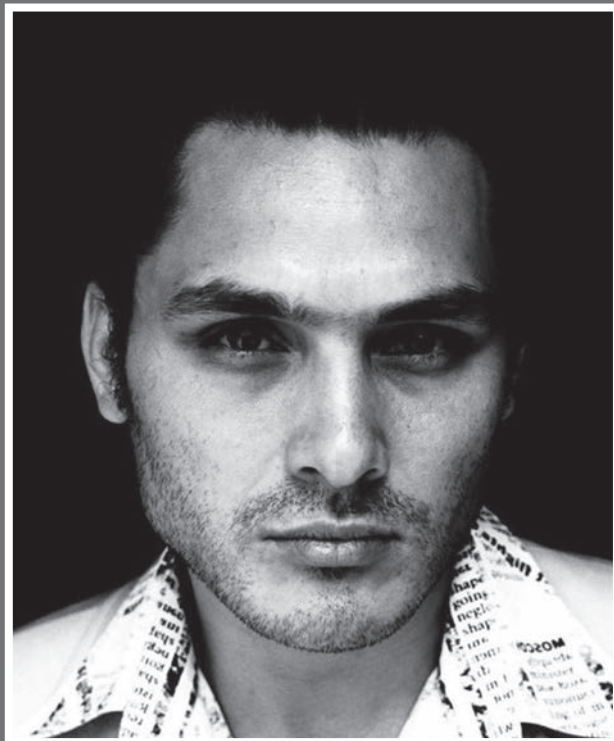
un moyen d'en obtenir. Il disait, par exemple : « Cousin, ces clopes turques me font vraiment tousser. Tu n'en aurais pas de... » Et il voulait dire par là : « Donne-moi une bonne cigarette, quoi. Qu'est-ce que ça te ferait de me donner une meilleure cigarette ? »

Les enfants prodiges venus d'Europe ne ménageaient pas leurs efforts pour en mettre plein la vue, non. Et cela allait très loin : investissement de toutes ses économies dans l'achat d'une nouvelle voiture avant départ en vacances ! Non pas que la précédente n'ait plus assez de chevaux sous le capot pour parcourir les kilomètres séparant la Belgique du bled. Il fallait que la voiture soit une monture de toute beauté avec kilomètre zéro, jantes à l'alu aveuglant, vitres immaculées, sièges et équipements au diapason. Chaque vacancier qui débarquait avait l'air sponsorisé par un grand concessionnaire pour faire la pub de la Voiture de l'Année ! Tout l'été, ces belles carrosseries prenaient le soleil, le poussière et les coups bas sur des routes pas encore asphaltées.

L'arrivée des vacanciers au village se traduisait donc non seulement par une invasion de plaques belges, mais de plus, ces plaques étaient fixées sur des bagnoles étincelantes qui avaient coûté une fortune. De là à croire que chaque propriétaire d'un tel bijou était fortuné, il n'y avait qu'un pas que les villageois franchissaient aussi allègrement qu'ils sautaient par-dessus un ruisseau.

Et le touriste, le gavurcu, savait cela ; et il voyait que cela était bon.

A devenir un Turc d'ailleurs, il devait prouver qu'il avait gagné au change. Car au fond, il était hanté, préoccupé, par un sentiment de perte. Perte d'une racine, d'un contact privilégié avec les sources de son identité. Ce trouble, ce qui suis-je au bout de toutes ces années passées en « terres mécréantes », ne lui permet jamais d'être entier, ni



en Belgique, où tant de choses lui rappellent qu'il n'est pas tout à fait Belge, ni en Turquie, où autant de détails lui scandent sa différence : tu n'es pas tout à fait Turc. Comme je l'écrivais dans mon livre *Anatolia Rhapsody* : pas assez Belge pour le Belge, pas assez Turc pour le Turc.

Pour cacher ses angoisses, rien de tel qu'une tournée de shopping ! Ces tournées étaient même l'activité principale de la majorité des vacanciers ! Achats compulsifs de breloques inutiles. Les commerçants nous déroulaient le tapis rouge. En fonction de la longueur du tapis, ils revoyaient leurs tarifs à la hausse. Sur notre dos, ils faisaient en deux mois de vacances leur chiffre de l'année. Nous le savions, et certains, s'essayant à un brin de marchandage, étaient si maladroits que le marchand arrivait même à leur vendre autre chose. On savait qu'on venait de se faire plumer. Qu'on était des gavurcu – des Turcs mais plus tout à fait.

Durant ces vacances d'été, moi le rejeton, du haut de mes quelques années, j'étais saoulé par les tournées de shopping et surtout soucieux d'explorer cette angoisse de l'identité qui faisait des vagues en moi, vagues d'un côté quand j'étais en Belgique, vagues de l'autre côté quand je venais ici, et c'était difficile. En Belgique, je devais non seulement satisfaire aux critères de mon pays d'accueil, mais rester fidèle aux valeurs de mon pays d'origine ; toujours cette double tension qui divise, qui éparpille, qui affaiblit... et puis parfois, si on lutte assez fort, renforce, enrichit, élève. En Turquie, qui était pour moi ce décor paysan avant tout, j'étais censé éprouver un attachement pour ces terres mais elles ne signifiaient rien pour moi ! Je voyais mon père, ma mère, mon grand frère aussi, né ici et non en Belgique, évoquer ces choses positives au sujet d'un village que, pour ma part, je ne connaissais pas. Ce qui créait en moi une nouvelle tension : je pouvais me sentir étranger à mes propres parents aussi. Horrible perspective pour un enfant.

Dès lors, je guettais chaque trace d'appartenance. J'étais censé faire partie – en partie au moins – de ces terres. J'avais besoin d'en trouver les preuves et j'en traquais les moindres indices. Quand, au village, on me demandait qui j'étais, moi le blond aux yeux verts et aux joues de lait, j'avais appris de mon père à dire que j'étais « fils de Kazim, petit-fils d'Osman le Melonnier ». Osman était mon grand-père et il avait surnom le Melonnier. Dans ma déclinaison d'identité, l'essentiel n'était pas mon nom, ni celui de mon père, mais sa référence à lui. Par cette filiation-là, on me reconnaissait. Et enfin, pour un instant, je me sentais moins étranger.

Mais dans l'ensemble, les vacances de mon enfance auront été des mises à l'épreuve. Longtemps, méfiance et désir de leur côté, mépris et étrangeté du nôtre, nous ont donné des frustrations comme seul héritage commun. Puis cela a changé. Il y a près de 15 ans, le nouveau gouvernement, par sa rupture avec le passé, a donné un peu de sérénité aux gens de ma région lorsqu'ils sont face aux gavurcu.

Il y a beaucoup à dire sur cette évolution de la Turquie, beaucoup à dire pour et contre ce gouvernement, incarné par la figure forte d'Erdogan. Mais ce qui est indéniable, c'est que les gens, en Turquie, jeunes et moins jeunes, n'envient plus ce que nous sommes ni d'où nous venons.

Cet où, c'est l'Europe.

Plus que n'importe quel signe, c'est l'envie diminuée de mes compatriotes, le ternissement du rêve de s'y rendre, qui m'ont fait sentir que les étoiles de l'Europe étaient plus pâles qu'auparavant. Comme si le pays de mes origines, en n'étant pas de l'Europe, m'avait toujours parlé d'elle. Par ironie, le gouvernement qui, plus qu'aucun autre, a

rapproché la Turquie de l'Europe est aussi celui qui l'en a émancipé dans l'esprit de ses citoyens... et qui va peut-être l'en éloigner définitivement.

Un film est sorti en salles il y a peu, Kelebegin rüyasi. Le rêve du papillon.

L'histoire de deux poètes, amis inséparables, épris de la fille d'un homme qui s'est enrichi dans l'exploitation du charbon, dont les mines et les gueules noires servent de toile de fond et de sous-texte social. Pas un grand film mais un bel effort de stylisation et de cinéma d'auteur dans un contexte dominé par le best-seller. À l'écriture et au scénario, Yilmaz Erdogan est un artiste multiforme qui n'a plus grand-chose à prouver (hélas pour lui) ; devant sa caméra, quelques stars de l'écran font de leur mieux pour nous démontrer leur amour du métier. L'œuvre est un chromo, une fresque historique et intimiste qui s'enlise dans sa note d'intention.

Néanmoins, il y a une scène, qui n'a l'air de rien et capte l'air de tout, de ce temps-là comme des temps qui lui ont succédé : dans la grande salle de bal de l'homme d'affaires, la bourgeoisie turque de l'époque danse la valse sur une musique d'orchestre. Sur le mur du fond domine un portrait d'Atatürk. Cette aristocratie post-ottomane est celle désirée par le Père de la Nation. Lui-même pourrait danser dans cette salle, et il est bien connu que le fondateur de la Turquie moderne était un excellent danseur.

Mais il y a, dehors, tout un pays qui n'a jamais entendu de valse de sa vie.

Ils sont paysans, bergers, bûcherons, modestes négociants en gibier, mariés tôt, envoyés au charbon sans scolarité ni ambition. Ils ne croient pas aux vertus du cognac mais à celles de la prière, et que Dieu les préserve de la gueule de bois... On ne fêtera le premier siècle de la Turquie qu'en 2023, mais il faut reconnaître qu'après Atatürk, et souvent en trahison de ses projets, la majorité des gouvernements ayant dirigé la Turquie ont rejeté « ce pays-là », ce pays du bas, loin de la salle de bal, et que le temps d'une valse, on a pu croire que toute la Turquie dansait.

Que l'état se veuille laïc, chose honorable, n'aurait pas dû aboutir à ce que, pendant des décennies, un dixième de citoyens laïcs occultent neuf dixièmes de croyants. Si une infime partie du territoire est européenne, le vaste pays, lui, est anatolien ; et l'Anatolie a été, rappelons-le, le quartier général de Mustafa Kemal Atatürk, là d'où ont jailli les forces vives qui ont combattu à ses côtés pour l'indépendance du pays et se sont sentis ensuite relégués à une position qu'ils ne méritaient pas. Atatürk aurait dû vivre plus longtemps, et ne pas permettre à ses successeurs de transformer ses désirs de modernité en système de castes et en idéologie du mépris des classes laborieuses.

Me rendant sur place au printemps 2013 pour participer aux manifestations d'Istanbul, que je chronique et sur quoi j'écris, je me confronte donc au pays d'aujourd'hui, mais à celui d'hier, à celui de mes grands-parents et à celui de mon enfance ! Les vacances de ma jeunesse s'entremêlent dans mon esprit avec les souvenirs de ces jeunes villageois qui n'osaient pas toujours nous regarder par sentiment d'infériorité, puis qui ont, une fois l'équilibre social rétabli, choisi de détourner les yeux au lieu que nous nous regardions enfin. Par conséquent, c'est la première fois que je suis en Turquie et que ma dimension gavurcu ne joue plus le rôle principal dans ma relation au pays.

Je suis, pour le dire ainsi, plus « turc » que jamais. Et néanmoins si peu : à peine ai-je le temps de chauffer mes semelles aux pavés d'Istanbul, de me lier avec quelques « locaux », de m'émerveiller de la métropole, qu'éclatent les révoltes de Gezi et que mon pays, tant approché, tant convoité, s'offre à moi comme un gouffre qui s'ouvre, dans la démesure de tout ce que j'ignore de lui.

Ismail Tanriverdi

Je m'appelle Ismail, né en 1980 à Istanbul. Originaire de la ville d'Adiyaman, mon nom est Tanriverdi. J'ai fait mes études primaires à Istanbul et c'est en 4^{ème} primaire que j'ai pris conscience de mon appartenance culturelle et philosophique. C'était lors d'un cours de religion où notre instituteur nous avait demandé d'expliquer comment chacun de nous remerciait Dieu ou un truc dans ce style-là. Je ne sais plus vraiment ce que j'avais écrit mais c'était quelque chose comme « Ya Ali ya Muhammet », sans savoir que c'était une sorte de remerciement propre à la communauté Alévi à laquelle j'appartiens.

J'ai dit ouvertement et en toute innocence que nous étions des Alévis, sans en mesurer les conséquences. Mon instituteur, pensant que j'avais fait cela par provocation, m'a pris à part et m'a posé la question. Moi naïvement, j'ai répété que j'étais Alévi : sans réaliser la gravité de ma réponse, il m'a giflé et convoqua mes parents à l'école. Je n'avais rien compris ! Qu'avais-je fais de mal ?

C'était le cœur lourd et avec mon insouciance d'enfant que j'ai accompagné mes parents à cette convocation. L'instituteur a alors expliqué à mes parents que j'avais une mauvaise influence et qu'il était hors de question que je suive ma scolarité dans cette école.

Mes parents furent choqués d'entendre de tels propos de la part de mon instituteur et cela s'est terminé en dispute. De quel droit avait-il levé la main sur moi ? Je ne comprenais pas et de toute façon au final, il eut le dernier mot et j'ai été renvoyé de l'école...

Cet incident m'a fait prendre conscience petit à petit que je faisais partie d'une minorité culturelle et philosophique pas très appréciée voire même sous-estimée... J'ai alors su que la vie n'allait pas être évidente pour moi car aux yeux de beaucoup, j'appartenais à une sous-classe.

Une certaine frustration naissait en moi, j'ai bien essayé d'en parler avec mes parents afin de leur éviter d'autres tracas... N'y arrivant pas, j'ai alors pris la décision de ne plus révéler à l'extérieur mon appartenance. De toute façon, je ne me considérais même pas comme un « bon alévi » car la vie, l'environnement ont fait que des choses se sont mises en place. Choses qui font que vous êtes perdus dans une masse. Tout doucement je suis assimilé même sans me rendre compte à la population majoritairement sunnite, de plus vu mon jeune âge et mes connaissances de l'époque cela se faisait automatiquement.

Ce n'est que lors de mon service militaire en 1999 que j'ai commencé à mûrir et à réfléchir autrement. Naturellement, j'ai eu le besoin de retourner à mes sources, ce n'était pas un crime.

Pourquoi continuer à cacher que j'étais Alévi ? Au pire j'aurais des soucis avec les autorités mais qu'importe. J'éprouvais le besoin de m'affirmer et de laisser remonter à la surface ce que j'avais enfui au fond de moi depuis longtemps, trop longtemps.

Mais le monde lui n'avait pas changé et cela m'a valu de devoir faire plus de garde de nuit que les autres.



Pourquoi la vie s'acharnait-elle sur moi comme elle le faisait ? Je peux dire avec le recul que cet acharnement m'a durci et a forgé l'homme que je suis aujourd'hui. Un homme fier d'être ce qu'il est mais triste de ne pas pouvoir vivre comme tout le monde.

Le 22 février 2002, jour de mon anniversaire, marqua la fin de mon service militaire.

Pendant quelques mois, je n'ai rien fait : j'avais besoin de me retrouver en famille, parmi les miens.

Ma tranquillité fut de courte durée et un soir, le drame arriva ! Lors d'une bagarre mon frère a poignardé un gars et nous avons été inculpés tous les deux, ce fut le début d'un long calvaire pour moi.

Je me suis retrouvé à nouveau dans un milieu qui m'était tout à fait étranger : le milieu carcéral. J'étais effrayé rien qu'à l'idée de savoir que de longues années m'y attendaient.

En prison, il y avait des gens de droite, de gauche, des religieux, des « Chaffis », des Sunnites... et tout ce monde dans un milieu restreint, fermé. Mon équilibre était tout à fait perturbé.

Un jour, par exemple j'ai été témoin d'un événement : mon compagnon de cellule est parti aux toilettes et après quelques minutes, j'ai entendu un bruit effroyable ! Le gars s'était pendu avec sa ceinture. Heureusement la barre n'a pas supporté son poids et il a eu la vie sauve.

Juste pour vous expliquer que je me retrouvais dans un milieu où tout le monde se sentait mal psychologiquement et nous vivions des situations horribles chaque jour.

Cela restera pour moi une mauvaise expérience et encore aujourd'hui j'en porte d'énormes séquelles : besoin de solitude, d'isolement. Je me rends compte par exemple que je perds vite patience vis-à-vis de tout le monde surtout des gens un peu différents, je pense que je n'arrive pas à faire confiance...

J'ai été libéré en 2010 et je suis venu ici, en Europe, en 2011.

En Europe, j'ai constaté que la mentalité était très différente de ce que je pensais, les personnes sont très individualistes, c'est une société, un monde social : tout est à l'eau de rose, tout va bien, tout est presque parfait soit disant mais en réalité les gens sont conditionnés, sont poussés à être individualistes et même à vivre en solitude. C'est inquiétant et ça fait même peur.

J'ai pu constater qu'il existe une politique qui pousse les gens à vivre tout à fait seul, à s'isoler, à faire perdre les valeurs humaines. Cette politique n'essaye même plus d'assimiler mais crée un seul type de personne.

Cela fait maintenant 2 ans que je suis ici, j'en ai vu des choses. J'ai vu différentes cultures, mais j'ai le sentiment qu'ici tu dois tout à fait cacher ton identité. J'essaye de fuir tout cela, j'essaye de vivre seul aussi comme l'impose le système mais ce n'est pas toujours évident. J'ai appris à me taire, je ne participe plus aux conversations, je préfère écouter et ne rien dire car il n'y a pas de tolérance, de compréhension et de place pour l'Autre en Europe. J'ai l'impression que les gens d'origines étrangères essaient d'imiter plutôt que d'apprendre. Ce qui entraîne des changements dans

l'éducation que les parents donnent à leurs enfants. Il y a une évidence les enfants ayant grandi ici sont des enfants perdus, c'est ce que j'ai découvert. Il y a aussi des personnes qui ont réussi mais ce n'est pas encore suffisant. Si je vous dis cela, c'est à partir de l'analyse que je fais de ma vie. Je peux vous dire que j'ai vu les progrès en Turquie mais pour moi, les Turcs qui sont ici en Belgique ont très peu évolué, du moins au niveau de leur mentalité.

De même ici, c'est un bout de papier qui décide de tout. C'est ce petit bout de rien du tout qui empêche beaucoup de chose. A ce jour, je ne suis toujours pas régularisé, les gens ne prennent même pas le temps de discuter avec moi, de m'écouter et encore moins d'échanger des idées.

J'ai vraiment vu qu'ici les papiers sont vitaux. L'argent est quant à lui très important alors que ça doit être un moyen et pas un but. Malheureusement, ce n'est pas cette vision qu'ont les gens, ils ne vont pas se gêner d'utiliser des personnes dans une situation précaire comme moi pour arriver à leurs fins. Ils ne vont pas avoir de remords de nous exploiter, je ne comprends pas non plus cette exploitation.

Ces deux dernières années, j'ai eu l'opportunité de visiter Paris qui est comme Istanbul. Comme c'était plus grand je me sentais plus en sécurité. Vu ma situation, je vous avoue que j'ai même travaillé au noir. J'ai même pu m'acheter une petite voiture, je n'avais pas de permis de conduire et pas de papiers mais je l'avais achetée suite à un défit que m'avait lancé une jeune fille de qui je m'étais amouraché. Tous les papiers étaient au nom d'un copain. Même qu'après, il a eu un accident et il est parti avec les indemnités de l'assurance.

Je trouve qu'il y a une grande différence culturelle entre les Européens et les Turcs, ils ont des valeurs qui ne sont pas mieux ou plus mauvaises que les nôtres mais différentes. L'immigration ne date pas uniquement de 50 ans mais a toujours existé et le plus important est de savoir accepter l'autre et le droit de vivre de chacun.

Je suis conscient que la vie devient de plus en plus dur partout, on parle d'une crise économique mondiale. En empêchant les personnes de vivre légalement, on les pousse à vivre dans l'illégalité. Et il y a de plus en plus de personnes qui travaillent au noir dans toute l'Europe.

Si je devais faire un bilan de mon parcours, je dirai que je n'ai absolument pas abouti à mes ambitions, bien au contraire, j'ai perdu beaucoup de moi, ici.

J'ai été au-delà des mes moyens et je vais encore essayer avec le soutien de mon avocat de régulariser ma situation, mais si cela n'aboutit pas alors je devrai retourner au pays et payer le prix de cette voix qui crie vengeance. . . .

Les membres de ma famille qu'il me reste me manquent énormément. Je me sens seul et impuissant, je n'ai fait que m'affaiblir ici à tout niveau. Les soi-disant droits sociaux, je ne les ai vraiment pas vus bien au contraire j'ai été réduit à rien.

Nous sommes tous des Êtres Humains avec des sentiments, un cœur, une tête, que sais-je ?

Pourquoi le droit de vivre ou de survivre devrait-il se résumer à l'obtention d'un papier ?

Un papier qui décidera si je peux rester ou si je dois partir, un papier qui décidera si je peux vivre ou si je dois mourir.

Fadime Bingöl

Je m'appelle Fadime Bingöl, je suis née en 1963 à Hınıs (Erzurum) et je suis l'aînée de ma famille.

Je me rappelle que nous vivions au village, avant de venir rejoindre papa qui, lui, était venu en Belgique en 1964 dans le cadre des accords bilatéraux. Il croyait pouvoir ramasser assez d'argent et pouvoir revenir en Turquie mais la réalité était tout autre : il n'était pas parvenu à mettre des sous de côté comme il l'aurait espéré.

Sa famille lui manquait de plus en plus : Il faut dire que depuis quelques années, il ne nous voyait plus car il ne venait pas en vacances, de peur de dépenser ses faibles économies.

Pris par la nostalgie des siens, il rentre au pays et repart ensuite, en annonçant qu'il allait revenir avec de l'argent, mais au fond, il était conscient que cela allait être difficile. En 69, papa a pris la décision de nous faire venir auprès de lui, en Belgique. Comme d'autres familles turques l'avaient déjà fait. Il a donc voulu faire de même.

Ma mère ne voulait absolument pas quitter la Turquie. Elle pleurait toutes les larmes de son corps ; mes grands-parents, eux non plus ne voulaient pas, parce qu'ils étaient persuadés que les « gavur », les mécréants vendaient leurs femmes. Ma grand-mère maternelle s'y était opposée fermement car elle ne voulait pas que sa fille soit vendue. Elle a beaucoup pleuré mais ma maman a dit que c'était son devoir de suivre son mari et que s'il lui avait promis une vie meilleure, ce devait être vrai. Elle faisait confiance à son mari, de plus d'autres familles turques, aussi, partaient. Ma mère a donc quitté la Turquie : c'était la première fois qu'elle sortait de son village. Elle a séjourné 2 semaines à Ankara où la vie citadine s'est révélée à elle. De nature très curieuse et avec sa soif d'apprendre, elle a découvert une autre vie que même les femmes turques de Belgique ne connaissent pas encore. De plus, papa lui avait déjà un peu expliqué la vie en Belgique, que tout était différent, que tout était propre, qu'il y avait de l'électricité, que c'était de l'or, mais maman s'était vite aperçue que c'était de l'or noir. Et d'ailleurs c'est une chose qu'elle a toujours reprochée à papa.

Lorsque nous sommes arrivés nous n'avions pas encore de maison. Nous avons été hébergés chez des amis à Charleroi, dans une maison pour mineurs. Par la suite nous avons eu notre propre habitation, mais sans meubles, ni poêle pour se chauffer. Avec le temps, nous avons pu acquérir ces biens mais maman ne savait pas comment utiliser un poêle, elle avait une cheminée au village et c'était fort différent. Et puis la cuisinière, elle a dû s'y adapter et assez rapidement.

Une petite anecdote : les voisines de maman, lors d'une discussion, échangeaient leur savoir-faire. Une d'entre elles mettait de la poudre dans de l'eau qui lui servait pour se laver ses cheveux.

Mais maman était convaincue de ce qu'elle avait vu auparavant à Ankara, elle expliquait que pour les cheveux il faut un produit plus liquide. Mais les autres femmes n'en étaient pas convaincues.

Maman continuait d'apprendre et de découvrir d'autres produits qu'elle demandait à son petit épiciers du coin, en faisant des gestes pour chaque besoin, en montrant les cheveux, la vaisselle, le linge. La dame ayant vite compris lui recommandait le bon produit. Ma mère restait fidèle à ses produits. Elle s'était vite accommodée.

Mais son adaptation ne plaisait pas aux voisins et voisines. Mes parents ont dû déménager.

Malgré l'adaptation et « l'intégration » de ma maman, moi je n'y étais pas encore prête.

Je me souviens, j'avais eu une peur bleue : je me mis à pleurer à cause de ma première poupée noire que j'avais reçu pour ma première Saint Nicolas. Je n'avais jamais vu d'Africain de ma vie.

Grâce à l'aide et la compréhension de mon institutrice, j'ai surmonté cette peur.

Dans notre nouveau quartier, où nous avions des voisins italiens, tout semblait bien. Nos premiers voisins parlaient comme nous le « zaza », en effet, il faut savoir que nous ne parlions pas le turc mais le zaza. Et pas de chance dans notre nouvelle maison, nous avions aussi des voisins turcs et rebelote : maman devait à nouveau mimer. Elle n'arrivait pas à communiquer même avec les personnes dites de chez elle.

Petit à petit la communication allait de mieux en mieux, moi, je commençais à apprendre de plus en plus de choses. Et très jeune je suis devenue responsable. Maman avait eu mes autres frères et sœurs, malgré ma débrouillardise je restais une gamine et lors du 1er accouchement de maman en Belgique et vu les horaires de papa, c'est l'hôpital qui s'est occupé de nous : à l'époque c'était faisable. Pour un des autres accouchements, ce sont nos instituteurs et institutrices qui se sont chargés de nous. Quel humanisme à l'époque ! Chose qui s'est presque perdue aujourd'hui.



Le dernier-né a pu rester à l'hôpital avec maman et nous avons eu la chance de pouvoir aller tous les jours à l'hôpital avec un bouquet de fleurs, jamais je ne l'oublierai. D'ailleurs, j'ai toujours des contacts avec ces personnes, qui sont devenues des amis à mes parents. Ils se permettaient de dire à papa de s'occuper mieux de maman qui avait tant d'enfants.

C'est même eux qui nous avaient offert notre première machine à laver. À l'époque, il n'y avait pas de racisme. Les Belges aimaient les étrangers et moi j'ai eu la chance de grandir parmi eux. Je n'ai ressenti aucun malaise. Vers l'âge de 12-13 ans, j'avais déjà appris le français, à tel point que c'est moi qui m'occupais des paperasses de la famille. Au même âge, je suivais des cours de turc, mais à cause des autres élèves, je n'ai jamais osé parler. Je pensais avoir un accent terrible. Je ne participais quasi jamais oralement aux cours. J'ai décidé de boycotter cette langue. Je ne la parlais plus du tout.

Dans les années 80, je suis allée en Turquie avec beaucoup d'appréhension et à juste titre. Il y a eu le coup d'Etat militaire, j'ai détesté la Turquie.

Mais un autre événement a eu lieu : bing, je suis tombée amoureuse d'un Turc ! Et du coup j'ai voulu perfectionner la langue.

De retour en Belgique, j'ai commencé à parler en turc et même à chanter une chanson que j'avais apprise avec lui. Le déblocage s'était fait grâce à lui. Par la suite, j'ai rencontré mon mari. Notre langue commune est le turc. J'aimerais vous dire une chose par rapport à mes relations. J'ai eu des amis de tous horizons. Et je n'ai jamais ressenti que j'étais étrangère ou différente. ...

Après mon mariage et mon 1er enfant, j'ai déménagé à Bruxelles à cause du travail et là, j'ai eu encore deux autres enfants. J'ai ouvert ensuite une boulangerie qui accueille une clientèle assez variée dont beaucoup de Belges..

Je pense être très ouverte et riche dans mes relations amicales mais je reste très attachée à mes habitudes et traditions. Je vous explique : je suis une femme alévie et nous avons certaines valeurs de vie. Il y a des ressemblances avec les turcs et certainement avec les autres personnes, mais le peu de différences j'y tiens car chez moi c'est l'Humain qui prime surtout et sur tout. J'ai essayé de transmettre ces mêmes valeurs à mes enfants car ce sont des valeurs universelles.

Pour moi c'est tout simplement l'éducation que j'ai reçue de mes parents.

C'est, certes, une éducation avec des contraintes mais je n'en suis pas plus malheureuse.

J'ai eu plus de soucis avec mon mari qu'avec mes parents car, lui, est venu à l'âge adulte en Belgique. Il avait encore une autre vision que la mienne. Mais nous sommes toujours ensemble et on s'entend bien.

Et malgré tout, ce que nous avons laissé derrière nous pour venir en Belgique, je ne regrette absolument rien de rien...

Le révolté

Qu'importe comment je me nomme et la ville d'où je viens. Je suis comme la plupart de ces gens qui ont quitté leur pays pour x ou y raisons.

Je me souviens avoir quitté ma ville natale en 1989, c'était l'été... D'un côté, il y avait ce soulagement de me sauver d'une situation afin de la laisser loin derrière moi et d'un autre côté, j'avais aussi la crainte d'aller vers un monde méconnu, vers une autre langue, vers le commencement d'une nouvelle vie.

Deux craintes se sont posées à moi : la peur de perdre la vie et la peur de vivre. Quitter sa terre natale pour un pays où l'on ne connaît rien de la langue ni de la manière dont les habitants forment leurs phrases ni de la signification de leurs mots. Si je me suis retrouvé là-bas, c'était avant tout une question de survie...

A mes yeux, il y a trois raisons pour qu'une personne quitte ses terres : les catastrophes naturelles, les raisons économiques ou encore les raisons politiques.

Il m'est impossible d'expliquer en quelques lignes le contexte dans lequel je vivais en Turquie dans les années 80 et qui m'ont obligé à quitter le pays.

Mais il y a eu un changement, une ouverture... Je ne sais pas exactement quel mot utiliser mais, en tous cas, cela a touché toute la population. Tout le monde était à la recherche d'un renouveau, d'un nouveau monde, d'un nouveau système et, finalement, tout le monde s'est retrouvé dans un nouvel engrenage politique. Tant bien que mal, tout le monde essayait de se retrouver, de retrouver ses repères. Il était difficile d'être de droite ou d'être de gauche. C'était comme mettre une chemise à feu. Qui se disait de droite se voulait être pro-gouvernemental, être le surveillant du gouvernement, c'était se plier à ce que l'Etat t'imposait, accepter l'autorité de l'Etat même si on trouvait cela mauvais, tandis qu'être de gauche équivalait à mourir ou à disparaître...

Cette situation résulte bien évidemment des causes économiques, d'une imposition... Il ne faut pas croire qu'une personne de droite n'a pas subi ces causes, bien évidemment que oui, lui aussi est un enfant de travailleur.

Ce tourment ne m'a pas juste affecté en tant qu'individu, personne issue de l'Est, c'est un événement qui avait touché toute la population de l'Est à l'Ouest, tout le monde a subi les conséquences de ce « changement ». Nombreuses sont les personnes qui ont dû quitter leurs terres ou migrer de force.

Les petites villes étaient gênantes pour le nouveau gouvernement à cause des résistances des minorités, de par leurs croyances philosophiques, ils ont été obligés de se confondre dans la masse des grandes villes pour ne plus déranger, pour disparaître. Ceci n'est pas uniquement ma réalité, c'est un fait concret pour beaucoup de personnes en Turquie. Je ne suis qu'une goutte d'eau parmi ces gens-là.

Il y a des milliers de gens comme moi qui ont vécu ce genre d'histoire, je ne veux pas réduire cette histoire uniquement à moi, c'est l'histoire de la classe « inférieure », la classe pauvre, la classe des opprimés et ils ont été

forcés à émigrer ! C'est le « recommencement » d'une autre histoire, l'histoire de l'immigration pour des raisons politiques. C'est le début d'une autre vie pour des gens similaires à moi mais ayant chacun une façon différente de sortir du pays.

Avant cela, je n'avais jamais eu d'amis étrangers parlant une autre langue, je n'avais même pas eu de connaissances dans une autre langue, et lorsque j'entendais les personnes parler j'avais l'impression qu'ils disaient tous la même chose. Tous les mots se ressemblaient, j'avais l'impression qu'il n'y avait pas de règles de grammaire. J'ai bien essayé de trouver des ressemblances avec des mots de ma langue maternelle afin de les retenir mais c'était peine perdue. Mais, honnêtement, les mots avaient une consonance bizarre. C'était très dur ! Croyez- moi ! Imaginez... Vous observez la personne, elle est identique à vous mais vous n'arrivez en aucun cas à communiquer avec elle ; ce n'est pas parce que vous êtes un ignare, un ignorant mais c'est la barrière de langue.

Je n'arrivais pas à expliquer quoi que ce soit à qui que ce soit, et inversement, cette personne non plus n'arrivait pas à s'expliquer avec moi ; nous nous observions mutuellement dans l'incapacité de nous comprendre, deux incultes essayant de s'expliquer des choses avec les mains et les bras, en criant, à croire que l'autre est sourd alors qu'il s'agit juste de non compréhension de langue.

Même pour les demandes qui n'étaient que primaires comme j'ai faim ou j'ai soif, il y avait moyen de le montrer avec la gestuel mais, pour moi, c'était déjà un peu compliqué.

Lorsque je devais expliquer d'où je venais et la raison de mon arrivée, si je devais me rendre dans une autre ville ou avoir un billet de transport ; en général, on me demandait « speak english ? ». Cela me paraissait fort bizarre. Je me demandais si le monde entier parlait l'anglais et si j'étais le seul à ne pouvoir maîtriser cette langue.

Dans plusieurs pays qui sont censés parler différentes langues on m'a toujours demandé « speak english ? » alors que ce n'était même pas leur langue non plus ; du coup, j'ai eu cette folle envie d'apprendre l'anglais : j'étais persuadée que les gens qui parlent en anglais étaient considérés comme des gens bien. Mais cette idée m'est vite passée. Voici un autre exemple de dépaysement, une chose qui m'avait fortement impressionnée, c'était les escaliers qui marchaient tout seul, je n'y avais jamais fait attention auparavant, en fait je n'en avais jamais vu en Turquie, peut-être à la télévision mais je n'y avais pas vraiment fait attention. Ce qui était impressionnant, dans ces escaliers, c'était de voir les gens debout et puis de les voir se fondre dans la terre vu que moi je les observais allongé sur le gazon d'un parc.

La deuxième chose la plus bizarre pour moi, était les métros .Dans les métros, pas de responsable dans la « voiture » comme dans les « dolmuches » pour te demander l'argent adapté à ton trajet et pour ouvrir et fermer les portes. Sachez que dans l'Est de la Turquie, il n y a que des taxis et des « dolmuches ».

Au plus je venais vers l'Est de l'Europe, au plus je prenais conscience d'une certaine liberté qui existait. Je me souviens que j'avais été fort surpris qu'une dame puisse aller boire un verre seule sans subir de préjugés et sans être mal vue par les autres. Elle pouvait s'installer, aller boire ce dont elle avait envie, même une bière et ensuite rentrer chez elle. Elle pouvait même dandiner dans la rue : ça ne faisait pas d'elle une mauvaise personne, nul ne la jugeait, j'ai trouvé ceci très drôle et par la suite, en réfléchissant, ça m'a fait prendre conscience « d'une certaine égalité » entre femme et homme. Et j'ai appris à l'apprécier ! Si cette situation avait eu lieu dans mon pays cette femme aurait

probablement été mal traitée et même harcelée. A ce niveau, l'Europe m'a apaisé, il y avait un « certain équilibre » entre femmes et hommes. J'étais rassuré de savoir qu'un jour mon épouse pourrait sortir aussi à l'aise que moi. Faire des choses dont elle aurait envie, alors que me mère ou ma sœur n'ont pas eu ce luxe.

Maintenant j'aimerais un peu vous parler des croyances en Europe, ces habitants ont aussi leurs croyances, leurs valeurs, qui peuvent nous paraître bizarres ou différentes mais à vrai dire lorsqu'on regarde un peu comment se déroule un soir de Noël où les familles se réunissent afin de manger ensemble, de partager un bon moment, je trouve cette fête très proche de celle de chez moi où la famille est importante. Finalement, les croyances, les habitudes, les valeurs ne sont pas si différentes de celles dites musulmanes, chamanes ou même aléviées.

Je trouve que c'est dommage que la population originaire de Turquie ne s'intéresse pas suffisamment au pays d'accueil, il n'y a que 20% de cette population qui est instruite, et qui s'intéresse à la culture, à la politique active, à l'évolution sociologique du pays alors que s'y intéresser ne pourrait qu'être bénéfique et important car leur vie est ici.

Il ne faut pas juste vivre dans un pays ou une ville, Il faut s'y intéresser et connaître les lieux dans lesquels on vit et ne pas se contenter de dire qu'il y a du racisme dès qu'on sent quelque chose qui nous contrarie.

Si on ne s'intéresse pas aux programmes des politiciens à qui nous allons donner nos voix, si on ne fréquente pas les théâtres, si on ne lit pas les journaux, si on ne s'intéresse pas à l'art, si on ne regarde même pas la télévision belge, comment peut-on vivre et participer à la vie active du pays d'accueil ?

Lors des fêtes du 1^{er} mai, par exemple, nous ne voyons pas beaucoup de personnes originaires de Turquie y participer alors que rien n'est gagné. C'est une lutte au quotidien qui doit encore être défendue et entretenue.

Il existe bien évidemment des exceptions : des personnes immigrées qui participent, qui sont actives, qui s'intéressent au pays d'accueil.

Par contre, d'autres personnes issues de l'immigration exagèrent dans leurs coutumes et ne comprennent pas les causes de ces habitudes, causes qui, pour la plupart, ont un rapport avec la production. Par exemple, en Anatolie, il est interdit même illicite de jeter du pain alors qu'ici ce n'est pas recommandé, certes, mais on ne va pas en enfer pour cet acte, ceci s'explique tout simplement avec la production, l'industrialisation, le surplus de production. Je pense que ce changement de mentalité est une conséquence du changement du système féodal alors qu'en Turquie même si le nom n'est pas le féodalisme, les mentalités le sont.

Mon souci est qu'il y a de plus en plus de personnes apolitiques dans le monde. Ici, on peut se permettre de critiquer, d'analyser le système socio-économique alors qu'en Turquie on se contente de dire que les malheurs viennent de Dieu et on doit s'y plier.

Par contre, concernant les soins de santé en Belgique ; on y accorde une importance considérable: tu peux être de n'importe quelle couleur, appartenir à n'importe quelle nation, parler ce que tu veux, avoir des idéaux de n'importe quelle tendance, tu peux être croyant ou athée, dans n'importe quelle situation, on prend soin de l'être humain contrairement à la Turquie des années 80.

Ici, il y a une sécurité rassurante pour l'être humain, personne ne risque de mourir de faim tout est mis en place, il y a des droits sociaux, c'est un pays social. Tout ceci nous le devons aux braves qui ont combattu pour ces droits après la deuxième guerre mondiale et je les remercie. Ce qui m'attriste dans cet exemple, c'est que très peu de personnes originaires de Turquie s'intéressent à l'histoire de ces droits. Ils ne participent que très peu pour ne pas dire jamais à des événements, des marches revendiquant ces droits, droits qui risquent d'être repris ou perdus.

Petit retour aux coutumes et traditions, je trouve que les gens d'Anatolie sont trop conservateurs, ils confondent coutumes avec manque d'ouverture ; j'ai découvert avec stupéfaction qu'en Belgique certains nomment mécréants les non-musulmans alors que c'est en très grande contradiction avec la grande Anatolie car sur ces terres il y a toujours eu plein de civilisations qui sont non-musulmanes et plein d'autres croyances. A mon époque, on ne pensait pas ainsi ; il y avait des arméniens, des chaldéens, des araméens et que sais-je encore plein de peuples non-musulmans. Chacun n'aurait-il pas le droit de vivre sa foi comme il le souhaite dans ses murs ?

Cela rend-t-il une personne bonne ou mauvaise ? Parfois, nous manquons de bon sens, de tolérance !

Par rapport aux mariages mixtes, il n'y en a quasi pas, une fille ne peut pas se marier avec un mécréant mais un garçon peut sortir avec une fille non-musulmane... à condition de se marier avec une fille de Turquie, une fille dite de famille ; c'est une façon de penser très, très archaïque.

Pour moi, l'enfant qui ne grandit qu'entre la mosquée et son quartier ne peut pas avoir l'esprit critique et une capacité d'analyse objective, attention, je ne fais absolument pas allusion aux pertes de valeurs, je pense qu'il ne faut surtout pas confondre intégration avec une vie sans mœurs, s'intégrer dans un pays ne veut pas dire non plus renoncer à ses propres valeurs et copier l'autre; ce n'est pas manger du porc alors qu'on n'aime pas cette viande, ce n'est pas dire « je suis homo » pour faire bien.

Un jeune peut vivre en Belgique avec une pression familiale très dure et s'il est entre deux feux, s'il vit au sein d'une famille encore très traditionnelle alors que le monde qui l'entoure est fort différent, il doit constamment jongler entre deux cultures alors que, si on lui laissait choisir, il ne pourrait que s'enrichir avec plusieurs cultures en prenant et en apprenant des valeurs tout à fait bonnes pour lui et son développement personnel. Quant au gouvernement, il se permet de dire que des gens sont intégrés ou non par rapport à « comment, eux, ils l'ont décidé ». C'est une autre forme de fascisme, de pression, d'endoctrinement indirect, qui se fait petit à petit...

Ce n'est pas bon, ce n'est pas de l'intégration. Et permettre à une fille de sortir et d'avoir des relations n'importe comment avec n'importe qui ce n'est pas de l'intégration, non plus. Il ne faut pas tout confondre. En Anatolie, une fille a aussi le droit de choisir son futur époux (du moins chez moi dans ma région et ma confession), on ne peut pas la forcer. Le futur couple a un moment pour se connaître et s'apprécier et voir si oui ou non ils vont se marier. Eh ! Oui ! Il existe en Anatolie une telle coutume et ce n'est pas nouveau, ce n'est pas purement européen.

Toute population ayant immigré est « obligée » de s'assimiler, qu'on le veuille ou non, ils y sont condamnés peut-être pas la première génération mais leurs descendants, c'est la loi de la nature et aussi celle des politiciens. Les enfants issus de l'immigration vivent parmi d'autres peuples, et peut-être sans les « obliger » mais en amenant l'assimilation de manière douce et naturelle, ils parleront mieux la langue, ils apprendront et prendront les habitudes du pays dans lequel ils vivent.

C'est important car ils ne sont pas issus de minorités, ce n'est pas la même chose, ici ce sont des immigrés qui ont déménagé, qui ont changé de lieu de vie, c'est eux qui sont venus vers une culture différente de la leur même si cette culture change au fil du temps, il est nécessaire de suivre ce changement.

Pour en revenir à l'apprentissage de la langue parlée dans le pays où l'on vit : il est évident que c'est anormal de ne pouvoir la parler, je dirais même très stupide de ne pas parler la langue du pays où on naît.

Même dans ma ville qui est dans un coin, en retrait de la Turquie où notre langue maternelle n'était pas le turc, on l'apprenait, c'est notre langue d'enseignement. On se moquait même des amis qui ne parlaient, ne comprenaient ou même ne prononçaient pas bien la langue, donc je ne comprends pas qu'ici les enfants qui sont pour la plupart de la deuxième, ou troisième génération ne parlent pas parfaitement une des langues officielles.

En fait, la langue d'enseignement permet d'apprendre, de réfléchir, de comprendre et de s'ouvrir au monde. L'école est le lieu où nous sommes censés développer l'esprit d'analyse puisque nous lisons des livres, nous analysons des poèmes, nous apprenons de façon objective l'économie, la géographie, l'histoire afin de comprendre ce qui se passe dans le monde. Il est vital de connaître parfaitement la langue du pays ! Si la maîtrise de la langue est une intégration, alors je dis « Oui ! Il faut s'intégrer ». Mais ce n'est pas suffisant comme intégration. Par contre, pour ce qui est de la façon de vivre : là, c'est un sujet tout à fait délicat car, dans un même pays, il y a de nombreuses façons de vivre. Une question me vient à l'esprit : comment peut-on se permettre de dire à un individu ce qu'il aime ou n'aime pas, ce qui est bon ou mauvais si les personnes respectent les limites de vie d'autrui et les règles ?

Peut-être que cela dépend de quelle fenêtre vous voulez voir les choses. Si vous ne voulez voir que le mauvais, en effet, vous ne verrez que les points négatifs ; mais objectivement, je peux voir du bon et du mauvais partout, chez tout le monde. Les associations d'aide humanitaire ont été créées, fondées en Europe. Elles sont sensibles aux tueries, aux massacres qui ont eu lieu dans différents pays, c'est un bel exemple d'humanité. Cette sensibilité, de valeurs humaines qui permettent de ne pas avoir peur de vivre en Belgique, en Europe. Et en tant qu'immigré, je peux partager avec ces associations ma vision des choses, mes valeurs et c'est un gain mutuel, ce partage.

J'aimerais terminer en disant qu'il ne faut pas se replier sur soi et uniquement sur ses « connaissances » mais il faut avoir une ouverture à l'autre dans une langue convenable et commune qui est la langue du pays d'accueil sans oublier que l'évolution est là. Même pour un belge, des changements sont probables dans X années et nul ne sait dire ce que le futur nous réserve.



Ozlem Kiliçlar

Moi, c'est Ozlem. J'ai trente-cinq ans. Je suis née en Belgique, à Bruxelles. J'ai étudié Sciences Politiques & Relations Internationales. Maintenant, je travaille comme conseillère emploi –& formatrice dans l'insertion des adultes. Je suis une fille d'immigrés et petite-fille d'immigrés.

Mon grand-père a immigré en Belgique : il avait rejoint, fin des années soixante, peut-être au début des années septante, son frère en région flamande. Et, par après, il a ramené ma grand-mère et certains de ces enfants. Ma mère a pu venir mais sa sœur n'est pas venue parce qu'elle allait se marier. Maman était célibataire quand elle est arrivée et elle a travaillé.

C'est vrai qu'il y a encore des moments où il en parle : mon grand-père raconte qu'il vivait seul et qu'il devait laver son linge dans une bassine avec son frère. Son frère était marié et avait des enfants. « Ce n'est pas évident de laisser sa famille et ses enfants au village », disait-il.

Ma famille vient de l'Est de la Turquie. Quand ma mère est arrivée à Bruxelles, mon grand-père était déjà là. Elle n'a pas été à l'école mais elle a travaillé dans une usine de chocolats, elle devait les emballer. Elle disait qu'elle prenait son petit frère avec elle parce que ma grand-mère devait aussi aller travailler. Il arrivait que ma mère nettoie aussi chez le patron de l'usine. Il faut dire que ma maman n'a pas été scolarisée en Turquie, elle n'a pas de repère. Pour tout ce qui est des métros, elle reconnaissait les stations aux couleurs des sièges des stations.

En 1977, elle part en Turquie pour des vacances et là, elle se marie avec mon père. Donc, mon père est venu par regroupement familial. Mon père a travaillé dans le magasin d'un Turc d'Istanbul, et il a suivi des cours.

Moi, je suis née en 1979, deux ans après le mariage de mes parents.

Petit à petit, mon père est devenu indépendant et a repris le commerce dans lequel il travaillait. A la différence des Turcs qui étaient déjà ici, il n'est pas d'Emirdag, à la maison nous parlions azéri, et nous ne fréquentions pas beaucoup d'autres Turcs.

En réalité, je me sens Turque mais pas tout à fait comme les autres, dans la mesure où nous n'habitons pas à Schaerbeek ni Saint-Josse mais à Bruxelles-ville. Et là, il n'y avait pas de Turcs, en tout cas je ne m'en souviens pas. J'étais dans une école où il n'y avait pas du tout de Turcs, et donc nous n'étions pas comme les autres. C'était bizarre mais, en même temps, nous étions appréciés dans l'école. Les autres nous connaissaient par le chocolat qu'ils venaient acheter chez nous. Par contre, dans une commune comme Schaerbeek, nous nous sentions différents. Je me souviens d'une anecdote au niveau du langage : « je dirais que je suis née ici, je me sens Belge à cent pourcent avec un autre cent pourcent car je me sens également Turque. Et comme pour mon frère, c'est une richesse parce que ce que je peux partager avec toi en turc, je peux également le partager en français. Un jour, je croise un touriste qui parle en anglais, je vais pouvoir lui répondre en anglais. Je pense très bien gérer ce multilinguisme. Par rapport à cela, j'ai eu beaucoup de questionnements : à la maison, nous ne parlions qu'azéri. Le problème, était qu'en secondaire, il y avait d'autres Turcs comme nous, nés ici.

Et moi, j'avais du mal à parler avec eux. Je leur parlais en azéri et eux en turc. Chez nous, il n'y avait pas la télé en turc, nous regardions Louis de Funès, Fantômas et les Charlots. Nous n'avions pas vraiment les moyens d'apprendre le turc autrement que par les parents. Avec les amis, j'avais plutôt l'habitude de switcher vers le français parce qu'en turc ça ne marchait pas très bien. Le fait que je n'arrivais pas à parler le turc m'énervait parce que je voulais, parce que je trouvais que c'était une belle langue, finalement. Quand j'ai commencé à grandir, je prenais le journal de mon père, je le lisais, je m'entraînais avec des chansons turques parce que c'est l'époque où j'aimais ces chansons, je regardais les films, je répétais les paroles que je ne comprenais pas, j'allais voir dans les dictionnaires. Mon père n'aimait pas quand nous écoutions des chansons belges ou les chansons anglophones.

Une autre anecdote dont je me rappelle : je rentrais de l'école, je devais avoir 9 ou 10 ans, et j'ai dit à mon père « Papa, papa ». Il m'a regardée, et m'a dit en turc « Mais, c'est quoi papa ? Pourquoi tu m'appelles papa ? Tu dois me dire baba, tout simplement. » Je lui ai dit « oui, mais à l'école... », il me dit « Non, non. C'est baba et ce n'est pas autre chose. »

On ne parlera pas français avec les parents. Il y avait aussi cette sorte de « contrôle » où ils nous disaient « Parlez en turc pour que nous vous comprenions, même si mon père comprenait ce qui se disait en français. » C'était assez paradoxal. Du point de vue de la culture et des coutumes, mes parents nous ont inculqué, nous ont appris et nous ont fait aimer les cultures de chez nous, les us et coutumes : le respect, l'autre... Chez mes camarades de classe, il y avait aussi l'aspect culturel, bien évidemment. Une habitude que nous ne retrouvons pas chez les non-Turcs ; mettre les chaussures devant la porte c'est une habitude que ma mère nous a apprise. Elle était très à cheval là-dessus.

Géographiquement parlant, j'avais des voisins tunisiens, des voisins belges néerlandophones et francophones. Nous vivions dans un quartier multiculturel mais toutefois différent de Schaerbeek où il y a une ghettoïsation. Je râlais quand j'étais petite, mais quand j'ai grandi et que j'ai dû faire des choix par rapport à mes études, j'ai vu ça comme une richesse et je pense que si j'avais grandi dans une commune comme Schaerbeek ou Saint-Josse avec une forte densité turcophone, j'aurais peut-être été comme mes voisines parce qu'on s'identifie à ses amies, à son entourage et on a envie de faire comme tout le monde. J'aurais peut-être fait autre chose de ma vie, et j'en suis convaincue. Je n'aurais peut-être pas fait d'études universitaires.

A travers le commerce de mes parents, nous avons pu rencontrer des parlementaires européens, des chanteurs, nous discutons avec ces gens. C'est une richesse ! Il n'y a pas qu'une simple transaction.

Au terme de cinquante ans d'immigration, je dirais qu'il n'y a jamais assez de mélange. Nous pouvons toujours aller plus loin dans la découverte de l'autre, l'échange avec un voisin d'ailleurs. Bruxelles est petit mais Bruxelles bouge. A chaque fois qu'il y a un événement dans le monde, il y a un événement en soutien à Bruxelles. Je travaille dans le social, et de nombreuses personnes étrangères de Guinée, des Marocains qui sont passés par l'Espagne ou l'Italie à cause de la crise économique, viennent et s'insèrent dans la société. Chaque fois, je ne peux que m'ouvrir à ces gens-là. Je ne suis pas dans un contexte de « Moi, la Turque. Vous, les Belges ». Pas du tout.

Mes parents étaient locataires et voulaient devenir propriétaires d'une maison familiale (pour eux et leurs quatre enfants) à Rhode-Saint-Genèse. Comme je sentais que la personne était raciste, je faisais encore plus attention mais elle ne voyait que le côté turc sans voir le côté belge ! Je suis une personne avec une identité et deux drapeaux derrière moi et je devais être bien. A ce moment-là, je ne pouvais pas du tout mettre en

avant mon drapeau turc, je faisais doublement plus attention à mes gestes, et à mes propos. J'ai senti un préjugé. Là, le propriétaire de la maison se demandait « Mais pourquoi vous voulez acheter une maison ? » A Bruxelles, je n'ai pas senti ce genre de préjugé sauf parfois dans mon travail lors de rencontres de Belgo-Belges qui se disaient « Je vais être reçu par une étrangère. »

Un jour, je suis allée prendre un verre avec des amis, je leurs parlais des cinquante ans de l'immigration, et je leur disais que mon père allait parfois prendre un verre avec des amis. Il a vu, une fois, des jeunes immigrés arrivés il y a cinq ou six ans et ils lui ont demandé s'il pouvait lire un courrier car ils ne le comprenaient pas. Mon père leur a demandé « Mais pourquoi vous n'arrivez pas à lire ce courrier ? » et ils ont répondu « nous n'avons pas eu le temps. »

Moi et mes amis, nous nous sommes dit que la nouvelle génération fait moins d'efforts que la précédente. Mon père a été obligé d'apprendre le français parce qu'il n'y avait pas énormément de Turcs. Aujourd'hui, une personne qui se marie et qui vient, par exemple, par un regroupement familial à Schaerbeek ou Saint-Josse, quelle est l'utilité pour elle d'apprendre le français ? Elle va chez le boucher, c'est en turc. Elle veut apprendre à conduire, ça se décline aussi en version turque. Elle a besoin d'un document, il y a des services sociaux adaptés. Pas besoin de faire d'efforts ! La personne n'a même pas besoin de sortir de Schaerbeek ou de Saint-Josse. Elle a tout sur place.

A l'époque de mes parents, il n'y avait pas autant de facilités ! Mes parents devaient faire l'effort d'apprendre le français. Quand je vois que ma mère a un meilleur français qu'une jeune de vingt-cinq ans qui emmène ses enfants à l'école et qui a eu l'idée de les mettre dans une école néerlandophone et non francophone, sans prendre soin d'apprendre cette langue. C'est le mot de la fin !



Ali Köse

Parmi les bribes de souvenirs qui me reviennent en descendant au plus profond de ma mémoire, je me rappelle la scène où mes amis et moi courions dans la cour de l'école maternelle sous un ciel où le soleil brillait de tout son éclat ; cela se passait à la Louvière, ville de ma naissance. Une autre scène figée dans ma mémoire à l'époque où je fréquentais l'école primaire est celle où, une poignée de copains, nous fûmes saisis par une furieuse tempête de pluie lorsque nous pédalions sur les deux-roues dans les rues qui serpentaient à travers les plaines verdoyantes. Ce jour nous n'avions songé une seule seconde que nous nous ferions avoir par le beau ciel bleu dont, au fond, le visage maussade ne nous était guère étranger. A cet âge, nous avons tous l'impression qu'en passant d'un quartier à un autre nous changions de pays.

Chaque été, inévitablement nous passions les vacances en Turquie. Suivant la mode qui surgit en Belgique et répandue parmi les Turcs dans les années 70. A la fin des vacances de l'année 1977, mes parents me confièrent à mes grands-parents maternels : J'étais âgé de sept ans et très peu conscient de ce qui se passait autour de moi. Je me suis retrouvé dans les rangs de l'école primaire Aliye Ömer Battal de Gaziantep. En dépit de ma réussite en première primaire, lorsque vint la période des vacances, ma mère, ne pouvant plus résister à mon absence décida de me ramener en Belgique. J'étais de retour au pays... Jamais je ne pourrai oublier la cantine de cette école. Non loin de la maison, ce charmant établissement scolaire se trouvait dans un des plus vieux quartiers de Gaziantep. Je sens encore l'odeur du « simit au sucre », fraîchement cuit au four, devenu de plus en plus rare de nos jours, que j'achetais à la cantine avec les pièces que glissait ma grand-mère dans la poche de ma veste avant de prendre la route de l'école.

Au terme de vingt longues années de labeur, ce fut en 1985 sous un ciel d'été qui semblait déjà nous faire ses adieux que tomba la décision de mes parents de retourner vivre en Turquie. C'était l'année où je passais en deuxième secondaire... Nous étions tous, ma sœur et mes deux frères, profondément enthousiasmés à l'idée de vivre dorénavant en Turquie, les terres où nous passions nos vacances. Toutefois nos liens avec la Belgique ne se sont jamais brisés. Les Turcs vivant en Belgique passaient leurs vacances en Turquie, tandis que moi, ma sœur et mes frères, certains étés, à tour de rôle nous nous retrouvions dans notre pays d'enfance.

Une autre scène qui me revient, à la suite de notre retour en Turquie, fut le jour où sans m'en rendre compte, je passais l'examen qui allait déterminer si je devais être placé en première ou en deuxième secondaire à Gaziantep, malgré mon bulletin belge attestant mon admission en 2ème secondaire. Nous nous trouvions au bureau d'administration de l'école pour effectuer mon inscription et la consigne vint du directeur adjoint de l'école... je devais rédiger les quelques phrases dictées par ce dernier. Le paragraphe rédigé sans faute avec une écriture soignée m'avait, au bout du compte, fait éviter de refaire la première année du secondaire. C'était sans doute le fait de ne parler que le turc à la maison lorsque nous vivions en Belgique qui m'avait sauvé. Je me souviens que dès que nous franchissions le seuil de la porte, en dehors de la maison nous parlions en français, avec nos amis turcs y compris. Ce changement de langue se produisait tout naturellement comme un réflexe. Je ne peux toutefois omettre l'énorme contribution de notre professeur de turc, détaché par l'Ambassade de la République de Turquie, qui nous donnait des cours de langue et de culture turques à raison de deux heures par semaine. Ces cours nous aidaient à perfectionner notre langue maternelle. Je n'oublierai jamais ce mélange de sentiment de fierté et d'émotion lorsque chaque année je récitais un poème devant un public remplissant la salle de quelques centaines de personnes lors des festivités organisées

à l'occasion de la Fête de la Souveraineté Nationale et de l'Enfant du 23 Avril. Le fait qu'en deuxième secondaire je sois tombé dans une classe hors du commun où la majorité des élèves auraient fait leur succès dans les séries de « Hababam Sinifi » en Turquie, plus ou moins l'équivalent des « Inconnus » du Théâtre de Bouvard en France, eut un impact considérable sur le processus d'intégration au pays de mes aïeux. Se fiant à mon allure calme, les élèves les plus drôles de la classe avaient demandé à tous les autres élèves de me faire élire en tant que chef de classe ; chose faite, ils le regrettèrent lorsqu'ils découvrirent mon côté discipliné et scrupuleux. Cela me fait encore sourire lorsque j'y pense. En outre, le rôle de chef de classe facilita et renforça la communication que j'ai eue avec les professeurs de l'école.

En première année du lycée, un ami de classe m'offrit un roman passablement volumineux rédigé en français. Depuis mon enfance j'avais toujours voulu devenir informaticien, mais lorsque la langue de ce roman me parut difficile, l'idée de faire mes études supérieures en français n'arrêta de hanter mon esprit. J'avais pris ma décision, je devais approfondir mon français. A la fin des études secondaires, ayant réussi l'examen d'entrée à l'université, j'ai été admis au département de langue et littérature françaises à la Faculté des Lettres de l'Université d'Ankara. Cette décision allait maintenir le lien entre le présent et le passé, rempli de bons souvenirs d'enfance. Lorsque j'ai relu « L'Idiot » de Dostoïevski quand j'étais étudiant à l'université, j'avais saisi pourquoi, dans les années de lycée, j'avais eu du mal à comprendre le livre que mon ami m'avait offert.



Arrivé à l'aboutissement des années de la licence, contrairement à mes amis qui étaient fous de joie de terminer les études supérieures, une énorme mélancolie m'avait envahi à l'idée de voir prendre fin ma vie d'étudiant . . . J'aimais tellement apprendre et si habitué à élargir mes connaissances que finalement j'ai décidé de faire une maîtrise. J'ai réussi le concours d'entrée et commencé ma maîtrise au sein du département d'où j'étais licencié. Le bon élan que j'avais pris me fraya un chemin dans le monde académique. J'étais doctorant et une fois de plus, je prolongeais ma vie d'étudiant.

Lors de mes études supérieures, j'expliquais aux amis de classe les matières qu'ils avaient manquées lorsqu'ils s'absentaient. Cela ne m'a jamais paru comme une corvée, bien au contraire c'est avec grand plaisir que je m'y mettais. Le professeur que j'allais devenir couvait en moi déjà à cette époque.

Étudiant en master, en réussissant l'examen d'admission je devins chargé de recherche au département de FLE (Français Langue Étrangère) au sein de la Faculté de Pédagogie de l'Université Hacettepe, ce fut le second grand pas dans le monde académique. La formation pédagogique que j'ai complétée en suivant des cours supplémentaires au sein du département des Sciences de l'Éducation à la Faculté de Pédagogie de l'Université d'Ankara lorsque j'étais étudiant en licence m'apporta beaucoup. Je vois encore les images où je devais courir d'un campus à un autre entre les cours de ma faculté et ceux de la Faculté de pédagogie. Certains de mes amis, pensaient même qu'il n'était pas très intelligent de suivre des cours supplémentaires alors que le cursus de notre département était déjà bien chargé. Devenu chargé de recherche, d'un côté j'étais étudiant en doctorat et de l'autre côté je donnais cours en licence ; je continuais à apprendre et à enseigner.

A la fin de mon doctorat une envie de retourner aux sources me tarauda l'esprit . . . Pourquoi ne pas prendre un souffle et travailler quelque temps au pays de mon enfance me dis-je... et je me suis de ce fait retrouvé à Bruxelles. L'expérience que j'avais acquise dans l'enseignement du FLE m'a permis de travailler dans le domaine de l'enseignement du turc comme langue étrangère, un domaine peu exploité et marqué par la pénurie de professeur de formation. J'ai enseigné le turc aux adultes au sein de l'Institut Libre Marie Haps. Six années se sont écoulées au sein de ladite institution en tant que professeur de turc. J'assumais dans un sens la mission d'ambassadeur culturel.

Depuis plus de deux ans, je continue à assumer cette mission d'ambassadeur culturel au sein de l'Institut Yunus Emre à Bruxelles et le voyage que j'entreprends constamment entre les deux cultures ne va cesser de s'achever me semble-t-il. Dans mon lieu de travail je parle le turc et dès que je franchis le seuil de la porte, ma première langue maternelle rend sa place à la seconde . . . Comme dans mon enfance !

Abdurrahim Koç

Mon grand-père a quitté la Turquie et est venu en Belgique avec son fils : mon père !

Quelques années plus tard, mon père a rencontré ma mère en Turquie. Comme la plupart des Turcs, ils ont pris « le chemin classique » : ils se sont mariés et ma mère l'a rejoint par la suite en Belgique.

Quant à moi, je m'appelle Abdurrahim Koç, je suis né à Gand en Belgique, mes parents se sont installés à Bruxelles lorsque j'avais un an ...

Je vais essayer de vous raconter mon histoire en plusieurs étapes.

Tout d'abord, j'ai suivi un parcours scolaire assez classique. J'ai passé mes primaires à l'école Sainte-Marie qui était, à l'époque, une école en discrimination positive.

Je me rappelle, nous étions majoritairement des enfants turcophones et à la récréation, nous parlions tous en turc. Quelques années plus tard, nous avons déménagé vers la place Dailly et j'ai suivi des études secondaires au collège Roi Baudouin. C'est à ce moment-là que j'ai rencontré la diversité culturelle : il y avait des Belges, des Arméniens, des Marocains, des Tunisiens.

C'est dans ce contexte de diversité culturelle, de richesses que je me suis épanoui et que j'ai terminé mes études secondaires en 2003.

Encouragé, soutenu par mes parents, j'ai alors entrepris des études universitaires à la faculté de Droit.

Très vite, j'ai été surpris du peu d'étudiants issus de la communauté turque : cinq ou six en tout et pour tout sur les six cent qui la fréquentaient. Mais, au fur et à mesure que j'avançais dans mes études, le phénomène s'inversa, et de plus en plus de Turcs venaient s'y inscrire à tel point que des associations turcophones et arabo-européennes se formèrent au sein de la faculté.

Par la suite, je suis devenu membre d'une association juridique qui avait pour vocation d'aider les étudiants, d'obtenir des résumés, de proposer des voyages, d'organiser des « jobdays » ou encore des rencontres entre cabinets d'avocats et futurs juristes.

Après ce parcours à la faculté de Droit, où je l'avoue, je me suis senti plus comme un numéro que comme un jeune homme qui construit son avenir, j'ai décidé d'entreprendre des études en « Ressources Humaines ». Nous étions évidemment moins nombreux et la dimension humaine y était bien présente.

En parallèle à mes études, j'ai été membre d'une association humanitaire : « Aide Humanitaire IHH » avec laquelle je suis parti à plusieurs reprises en mission au Niger, au Togo et au Burkina Faso. C'étaient des missions d'aide alimentaire essentiellement menées durant le mois de Ramadan.

Je me rappelle la première mission que j'ai dû effectuer là-bas, je suis parti avec tout un tas d'aprioris : l'Afrique, pour moi, n'était pas un pays développé et cela réveillait en moi une certaine crainte.

L'ignorance avait installé cette peur en moi mais la rencontre avec la population, l'aide que nous avons apportée à ces personnes en difficultés est la plus-value personnelle que j'ai ressentie. Cela m'a permis de briser toutes craintes. Ces missions ont contribué à mon développement humain et elles ont été très importantes pour moi. Comme quoi l'ignorance peut entraîner un sentiment de méfiance ou de peur vis-à-vis de personnes que l'on ne connaît pas.

Il est vrai qu'en Belgique et plus particulièrement à Bruxelles nous vivons dans une mosaïque de communautés qui habitent chacune dans leurs quartiers. Personne ne prend l'initiative de se côtoyer, personne ne va forcément vers l'autre... Mon ignorance est née certainement du fait que la communauté turque est particulièrement fermée sur elle-même.

Aujourd'hui, la tendance change, il faut pouvoir le reconnaître : nous avons été fortement renfermés entre nous. Pour moi, il y a du positif et du négatif dans cet enfermement communautaire, par exemple lorsqu'une personne de la communauté « tombe », la famille, les amis, les voisins, et la communauté sont là pour la soutenir dans son parcours d'une façon ou d'une autre, mais le désavantage est qu'en restant si fermé on ne connaît pas l'autre, pas plus que son voisinage.

Alors le monde se limite à son quartier, sa commune mais la Belgique n'est-elle pas beaucoup plus vaste que sa propre communauté, son propre quartier ?

Il en va de même de mon ignorance vis-à-vis des Africains ; je les côtoyais sans vraiment les connaître, mais une fois que je suis parti en mission humanitaire, j'ai appris à connaître ces diverses populations africaines, leurs cultures, leurs façons de penser.

Aujourd'hui, je pense autrement : lorsqu'un Africain me parle je suis plus empathique qu'auparavant. Aller vers l'autre forge la personnalité, développe et ouvre l'esprit, c'est important !

Personnellement, je n'ai jamais vécu de discrimination, j'ai eu des amis de toutes nationalités surtout à l'école secondaire et à l'université, et je pense n'avoir jamais eu de propos raciste dans le milieu académique.

A présent, je voudrais toucher un mot sur la transmission des us et des coutumes.

Lorsqu'il y a eu les accords bilatéraux entre la Belgique et la Turquie en 1964, les Turcs sont venus s'installer en Belgique. Ils ont voulu se protéger en ne perdant pas leurs traditions et leur culture.

C'est humain et normal... Mais en s'installant dans un autre pays, une communauté ne doit-elle pas s'approprier la culture du pays d'accueil tout en transmettant ses propres us et coutumes ?

C'est, ainsi, de cette rencontre entre les deux que naîtra une double richesse qui sera une plus-value à l'être humain. J'aimerais donner un exemple concret afin d'illustrer mes propos : on dit que les Turcs de Belgique vivent toujours comme ceux des années 70 en Turquie...

En regardant une émission qui parlait des migrations belges de 1800 vers le continent américain, j'ai appris qu'à la frontière canadienne on retrouve des villes qui se nomment Charleroi, Namur, Bruxelles et la langue parlée est... le wallon !

Les Belges migrants se sont réunis entre eux et ont conservé leur langue de base...

Tout cela pour vous dire que ce n'est pas propre aux Turcs ou aux Marocains de conserver leur tradition d'époque mais c'est propre à l'Humain. Bien évidemment, il existe des différences dans le vécu des traditions par les enfants et les générations qui suivent : les traditions migrantes ne restent pas figées, la mondialisation y est probablement pour quelque chose, elle impose des différences entre les mentalités des parents et de leurs enfants. Les parents ne sont pas spécialement « vieux jeux » mais l'évolution des mentalités se fait plus lentement pour eux.

N'oublions pas que ces personnes migrantes sont venues en Belgique pour une vie meilleure, pour gagner de l'argent mais pas spécialement pour étudier. Ce n'est absolument pas une critique, je ne me le permettrai pas car n'oublions pas qu'en arrivant en Belgique ils ne connaissaient ni la langue du pays ni le pays lui-même, je les trouve plutôt courageux tous ces migrants ! Courageux de recommencer une nouvelle vie!

Imaginez que vous avez un certain âge, que vous partiez en Chine sans rien connaître de ce pays, ni langue, ni habitudes... Vous oseriez ?

Finalement tous ces migrants, arrivés avec peu de bagage, laissent un riche patrimoine, que nous pouvons retrouver au sein des associations comme les cours de « Saz », un instrument très traditionnel ou encore comme les mosquées qui transmettent les traditions et les valeurs,...

Tout être humain quel qu'il soit a des préjugés et des appréhensions, mais je pense que tout être humain devrait faire l'effort de casser ses appréhensions, d'oser aller vers l'autre comme moi j'ai pu le faire, et je dis cela en connaissance de cause...

On ne peut pas changer le cours de l'Histoire mais le cours de l'Histoire veut qu'il y ait des changements.

Et 50 ans, ce n'est pas beaucoup dans l'Histoire pour pouvoir opérer des changements.



Sultan Pala

« Cette solitude qui envahit mes nuits les plus froides,
Exile toutes mes pensées, et je sombre dans ma sombre coquille.
Les yeux posés vers la clarté de la nuit, je frissonne
Seule comme un enfant à la recherche d'un brin de lumière. »

Tel était mon sentiment quand, à l'âge de 12 ans, j'ai dû rejoindre mon père en Belgique. Lui il était venu dans les années soixante et pensait retourner au pays par après. Mais moi qui étais très jeune, je ne comprenais pas car en Turquie, on ne manquait de rien. Quitter sa vie, ses amis, son pays. Quitter l'air qu'on respire et se priver de toute l'étendue de ses espaces qui font que vous vous sentez libre.

Moi, je ne connaissais rien de la Belgique, je ne savais même pas où cela se trouvait. C'était l'année où le premier homme a marché sur la lune. Mais pour moi ce fut l'année où la petite étoile que j'étais a cessé de briller de toute ses lumières. En effet pour moi la Belgique était un pays noir et je me suis dit que je ne pourrais jamais y vivre.

Moi qui venais de grands espaces, j'ai dû habiter dans un petit appartement. Je me sentais étouffée et prisonnière comme ce chien qui habitait dans l'appartement en dessous de chez nous. Pauvre chien ! Vivre dans un appartement mais chez nous en Turquie, ça ne se fait pas...

J'ai pleuré jour et nuit pendant plus d'un an, j'étais plus que malheureuse. Là-bas j'étais libre mais ici j'étais en prison. Il faisait noir dans mon cœur, il faisait noir chez moi, il faisait noir dans mon lit le soir.

Tout était désert et triste lorsque je poussais la porte et je balayais les pièces, avec un regard vide, de cet appartement qui était sans vie. ..

Papa essayait tant bien que mal de me consoler et me disait qu'on retournerait le jour où l'on parlerait un peu le français.

Malheureusement on a grandi, on s'est habitué et on a eu des problèmes d'adaptation.

Pour moi, c'était une autre vie cela n'avait rien à voir avec la vie de là-bas. J'ai travaillé à l'âge de 13 ans dans le nettoyage. C'était facile à l'époque de trouver du travail ici, les personnes venaient jusque chez vous en proposer. Je n'ai donc jamais été à l'école sauf pendant que maman était enceinte de ma petite sœur, j'ai appris la couture pendant six mois.

Je sais que mon père aurait voulu qu'on aille à l'école mais ce n'est pas dans la mentalité, dans la culture de notre pays. Une fille doit rester à la maison, aider à faire le ménage qu'on soit en Belgique ou pas. Moi j'étais une fille révoltée à cette époque-là et j'étais consciente de cette injustice. Avec le temps, grâce aux amis, à la famille, j'ai appris qu'une fille a le droit d'étudier, d'être libre et de travailler.

Lorsque j'ai commencé à travailler, j'ai côtoyé d'autres personnes : des Belges, des Européens et même des Noirs. Au départ, c'est vrai, j'ai eu peur des personnes africaines mais après j'ai appris à les connaître. D'ailleurs, physiquement on était tous des êtres humains mais culturellement il y avait forcément des différences.

Moi j'ai appris, par exemple ici en Belgique, que les Turcs et les Grecs se détestaient. Sinon je ne le savais pas... Moi honnêtement, je n'ai de problèmes avec personne. J'ai compris à ce moment-là qu'il y avait des bons et des mauvais chez tout le monde.

Ensuite je me suis mariée très jeune. C'était un mariage raté, je me suis d'abord séparée et puis on a divorcé au bout de trois à quatre ans. Quelques temps après, j'ai rencontré mon mari actuel, il était Marocain. Au départ, c'était l'amour qui primait et on ne voyait pas les différences culturelles et les différences de mentalités. Mais avec le temps, on a commencé à entrevoir ces différences. Au niveau religieux, les convictions étaient presque les mêmes. Culturellement, il y avait des divergences.

Par exemple, je trouve que chez les Marocains, la femme est un objet, elle n'a rien à dire. J'ai eu cinq enfants de cette union. Je les ai élevés sans couleur de nationalité mais avec des valeurs. Chaque jour que Dieu fait, je répète à mes enfants que nous sommes tous des êtres humains et qu'ils doivent aimer tout le monde pour ce qu'ils sont. J'espère de tout cœur que j'ai réussi.

Autre différence qui est très dur, c'est la différence intergénérationnelle et interculturelle.

Qui suis-je moi ? Je suis une étape entre ma mère et mes filles. Une étape entre la Turquie, la Belgique et le Maroc. Pour les Belges, j'étais une étrangère, une tête de Turc. Que ce soit dans la rue ou au travail, ils nous disaient : « vous les étrangers... ».

Pour les Turcs, je ne l'étais certainement plus du tout. On m'a insultée et rejetée pour avoir épousé un Marocain... Chez les Marocains je n'étais que la bru qui a dû se plier à leur façon de vivre mais certainement pas une Marocaine. Moi, personnellement je me sens belge : j'ai grandi, évolué et travaillé ici pendant 34 ans.

Je me sens donc plus belge qu'étrangère. Avec du recul et un travail sur moi-même, je me dis que ce n'est pas la vie qui a été dure. Mais ce sont certaines personnes qui l'ont rendue difficile avec leur manque d'ouverture et leur manque de respect envers les autres.



Şeyma Gelen

Entre passé...

1. Douleurs...

Je suis une immigrée, une "première génération". Née en Turquie, arrivée en Belgique à l'âge de 5 ans et demi en 1986, je suis la fille d'un fonctionnaire. Mon père est venu en Belgique plusieurs mois avant nous. Ma mère, ma sœur et moi, seules à Ankara, avons attendu qu'il trouve un logement avant de le rejoindre à Farciennes, dans la région de Charleroi. Ma mère pleurait beaucoup.

Je me rappelle avoir dit "au revoir" à mon père, ne comprenant pas trop. Ensuite, j'ai compris. Et j'ai décidé de ne plus parler à l'homme qui nous avait quittées.

À l'aéroport d'Ankara, j'étais une petite fille excitée de prendre l'avion, dans l'avion, c'est une petite fille se demandant "si les nuages étaient nuages ou vagues montées au ciel" que j'étais. Arrivées en Belgique, c'est une fille traumatisée, horrifiée, arrachée, perdue que j'étais.

Je m'en rappelle très bien.

Je n'ai pas adressé la parole à papa pendant plusieurs mois. Je changeais de pièce quand il entrait là où je me trouvais. Je pleurais dans les toilettes et dans ma chambre. Quelques mois plus tard, papa m'a offert des bas blancs... et j'ai couru vers lui, je me suis blottie dans ses bras et j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps.

À l'école, c'était pire. Il y avait beaucoup d'enfants d'origine turque en 3ème maternelle mais l'année scolaire avait débuté, ils étaient tous nés ici, les amitiés étaient établies, je venais d'ailleurs. Exclue...J'étais quelqu'un mais aussi personne. Je ne parlais pas un mot de cette langue bizarre. Je faisais usage de mes bras pour m'exprimer. Je me rappelle avoir pleuré parce que je ne savais comment dire pour demander d'aller aux toilettes. L'institutrice était géniale – paix à son âme – mais les enfants étaient cruels.

Avec le soutien de maman – c'est une battante - et de papa - plein de douceur - je me suis battue en douceur.

En janvier 1986, j'étais une petite fille sans repère. En octobre de la même année, j'avais d'excellents résultats scolaires (plus de 90 de moyenne) et je parlais le français comme les autres, si pas mieux. J'avais des amis. Au bout de 4 ans de service durant lequel il n'a pas hésité à apprendre la langue française, mon père a saisi une opportunité et est resté en Belgique pour enseigner la religion islamique à l'école primaire.

2. Etudes...

Quant à moi, j'ai fait mes études primaires et secondaires à Charleroi et mes études universitaires à l'Université libre de Bruxelles. Je suis licenciée en sciences politiques orientation relations internationales. Mon mémoire de fin d'études, que j'ai réalisé en 2002, a porté sur le positionnement des partis politiques turcs face à l'adhésion de la Turquie à l'Union européenne dans le cadre des enjeux tels que Chypre, les relations avec la Grèce, les droits de l'homme et la question kurde. La Turquie a bien changé depuis. Et l'Union européenne aussi.

3. Mariage et déménagements...

Je me suis mariée à Bruxelles en 2003. Nous nous sommes installés à Anvers où j'ai eu l'opportunité d'enseigner le français. J'ai un bon niveau en néerlandais. Nous sommes revenus à Bruxelles en 2007 pour des raisons professionnelles. Nous y vivons depuis.

...Présent...

1. Maman et épouse :

Aujourd'hui, je suis épouse – je salue mon cher époux – et maman de deux garçons que j'aime plus que tout. Mes enfants sont mon projet principal : je serai une maman ayant réussi son boulot de maman si je parviens à contribuer à faire d'eux des personnes qui participeront à la construction d'un monde meilleur pour tous. Ils font du sport, de la musique, de la logopédie, ils jouent aux échecs et regardent le journal télévisé avec moi. Je leur présente aussi mes amis, les conduis à mes activités associatives et à des rencontres politiques quand c'est possible, ils m'ont déjà accompagné aussi à mon cours de langue.

2. Femme qui travaille et étudie :

Je suis professeur de religion islamique et traductrice pour les langues turque et française. Et je suis toujours dans les études...à l'université. Passionnée de politique, militante du vivre ensemble et profondément démocrate, je suis membre de plusieurs associations.

3. Belge et Turque ou Belgo-Turque?

Être citoyen, c'est faire partie de la cité, y avoir des droits et des obligations. J'ai une double identité, une double nationalité, donc une double citoyenneté. Je suis liée à deux cités. En Belgique, je fais usage de mes droits (travail, protection sociale, liberté d'expression, égalité devant la loi, ...) et exerce mes obligations (vote, respect des lois, ...). En Turquie, je fais aussi usage de mes droits et obligations. Il n'y a donc aucun souci.

On me demande parfois "comment je fais pour vivre une double identité au quotidien". C'est une question que je ne me pose pas. Je fais partie de ceux qui pensent que l'identité est unique mais qu'elle comporte plusieurs facettes. Parmi toutes les caractéristiques qui font de moi ce que je suis – âge, appartenance religieuse, travail, ... – se trouvent aussi mes attaches nationales. Je suis belgo-turque ou turco-belge, peu importe l'appellation. Je suis attachée à mes deux pays. L'un est mon pays d'origine, le pays qui m'a vu naître, le lieu d'où je viens, où se trouvent mes proches parents. C'est aussi ma patrie à laquelle je suis attachée sur les plans sentimental et historique. Mon autre pays – la Belgique donc – est celui qui m'a vue grandir, me développer, faire des études, fonder une famille et y trouver une place socio-économique. Comment en déprécier l'un pour apprécier l'autre? Une métaphore pourrait éclairer mes propos : je me vois tel un arbre ayant deux racines au lieu d'une. La femme d'aujourd'hui qu'est Seyma Gelen est le fruit de ces deux attaches. Au quotidien, je n'y pense pas. Ce qui m'attriste, c'est la volonté destructrice de certains milieux qui voient en nous un danger alors que nous sommes une richesse tant pour notre pays d'origine que pour notre pays d'accueil. Dans le fameux dessin animé sur la nécessité de l'ouverture vers l'autre qu'est "Azur et Asmar" – que je montre aussi à mes élèves de religion islamique – la nourrice d'Azur, qui est la maman d'Asmar disait : "je connais deux pays, deux langues, deux religions, deux cultures. Cela fait que j'en connais deux fois plus que les autres".

J'ai vécu une situation d'islamophobie à une seule reprise. Durant mes études universitaires, je logeais à Woluwé-St-Lambert. Sur le chemin vers l'arrêt de bus, une vieille dame s'était approchée de moi pour me dire "de toutes les religions, c'est l'Islam que je déteste le plus". Quel choc! Je lui ai demandé ce qu'elle connaissait de l'Islam, si elle avait lu ou discuté sur le sujet. Elle m'a dit "non" et s'est éloignée de moi. Lorsque vous n'êtes pas "blanc, bleu, belge", la seule chose difficile est que vous risquez à tout moment d'être jugé sur base de votre apparence physique, avec tous les préjugés et images négatives véhiculés par les médias. Je rêve d'un monde où les êtres humains ne s'arrêtent pas aux apparences.

J'ai des connaissances de diverses nationalités ici : belges, turques, maghrébines...mais j'avoue que les deux derniers groupes sont en surnombre comparés au premier. C'est dû à mon travail et au quartier défavorisé dans lequel je vis... où les Marocains et Turcs sont en grand nombre. Mes amis Belgo-Belges sont peut-être en petit nombre mais ce sont des perles.

En ce qui concerne les relations de voisinage – tout bon Turc sait à quel point c'est important dans notre culture turque, je fais de mon mieux pour les perpétuer: partage de nourriture, on s'appelle, se dit bonjour et on papote dans les escaliers ou dans nos appartements, on s'entraide.

Mes parents avaient aussi des relations amicales avec leurs voisins. J'essaie de reproduire ce que j'ai vu d'eux et essaie de m'en inspirer au quotidien mais le fait de vivre dans un grand immeuble – mes parents avaient une maison unifamiliale – dans un quartier défavorisé et fortement au coeur de la ville pleine d'inconnus – mes parents vivaient dans un petit village, entourés de voisins qu'ils connaissaient – et être une femme active – ma mère était à la maison – limite mes possibilités de rencontres avec mes voisins. Je suis débordée. Je ne sais pas si c'est une bonne chose par rapport aux us et coutumes, aux traditions et à la culture qui est – fût? – la nôtre, à moi, la Turquie d'origine. Je n'ai pas de liens avec les gens vivant dans les autres immeubles de notre rue. Ça me désole mais je ne peux pas. Je n'y arrive pas.

Ce qui me déplaît le plus en Belgique et surtout à Bruxelles, c'est la saleté de la ville. Je pense que les structures de la ville influent sur le bien-être des individus. J'en suis régulièrement perturbée. Et il y a aussi la grande distance que les individus se mettent les uns entre les autres. Moi aussi je deviens distante lorsque je suis ici. On est plutôt seul ici... la vie associative dense et riche y remédie. Ce n'est pas le cas en Turquie. On peut y avoir des liens quasi-familiaux avec monsieur et madame tout le monde, recevoir un verre de thé à l'administration communale en attendant un document officiel et profiter des fruits et légumes juteux dans les marchés locaux bio. On est entouré. C'est une autre culture, d'autres repères. J'avoue que ça me manque quand je suis ici. Mais la ponctualité et la vie ponctuelle ici me manque quand je suis en Turquie. Que faire? Nous avons la chance de pouvoir circuler entre deux univers que nous relient l'un à l'autre. C'est une réelle chance. Et une sorte malédiction...

J'ai gardé tous mes contacts avec mon pays d'origine. D'une part, les liens familiaux m'y attachent : toute ma famille est en Turquie. Je m'y rends chaque année durant les grandes vacances. Je tiens à ce que mes enfants y soient également attachés. D'autre part, j'essaie de suivre – dans la mesure du possible – l'actualité de mon pays, qu'elle soit d'ordre politique, social, économique ou culturel. Je fais aussi usage de mon droit de vote en Turquie.

On ne devrait plus parler d'intégration mais d'insertion pour "les nouveaux Belges": ces jeunes d'origine x ou y, qui sont nés en Belgique, y ont été scolarisés et qui y cherchent un emploi ou y travaillent. C'est plutôt d'insertion socio-économique dont il faudrait parler.

L'intégration est partiellement réussie lorsque les personnes ayant des origines autres que belgo-belge participent au fonctionnement de la société de résidence sur les plans social, économique, politique et culturel tout en se sentant attachées à ce pays. Les associations belgoturques font du bon travail à ce niveau-là. Je les félicite pour le travail remarquable qui est fait sur le terrain, au niveau de l'encadrement des migrants. L'intégration est entièrement réussie lorsque la société de résidence ouvre les bras à ces gens, les considère comme citoyens belges sans les discriminer sur base de leurs différences identitaires, leur apparence extérieure sur le marché de l'emploi, leur donne les moyens de l'intégration et lorsqu'elle félicite et applaudit leurs actions. Le pays d'origine doit également suivre les évolutions sur les terres vers lesquelles ses citoyens ont immigré. Il y a donc quatre responsables dans la réussite de l'intégration : l'Etat d'origine, l'Etat de résidence, les migrants et les citoyens du pays de résidence. Sans oublier le rôle des associations que je trouve crucial.

Et futur

Mon histoire est celle d'une intégration – on peut parler d'intégration dans mon cas – par le soutien de mes parents, l'école, le travail et l'action associative.

Une histoire commencée de façon douloureuse mais donneuse d'espoirs.

Je vis en Belgique, je travaille ici, mes enfants sont scolarisés ici. Je m'implique dans l'associatif pour une société belge que je rêve meilleure. Je n'attends pas un retour direct de mon implication dans les relations interculturelles et interpersonnelles que j'essaie de tisser. Ma foi et ma morale islamiques s'accordent avec mon engagement dans l'associatif. Je tente de semer des petites graines sur la terre pour la paix entre les gens. C'est du long terme. Sans naïveté. Je sais que l'on ne peut pas sauver le monde. Mais on peut essayer. J'essaie.

Je suis intimement convaincue du rôle des associations dans l'avenir de la société belge et pour la paix et la cohésion sociale. Les associations belgo-turques ont la mission de porter un message fort pour la paix auprès de l'Etat belge en premier mais aussi auprès de l'Etat turc. Les mauvaises voix contre l'interculturalité et contre les relations interpersonnelles entre personnes de différentes appartenances font tellement de bruit qu'elles nous donnent parfois l'impression d'être majoritaires. Or, les activités de rencontres entre différentes cultures et personnes sont multiples et extraordinaires. J'encourage à faire beaucoup de bruit autour de ce genre d'activités! Mais du beau bruit : des voix pour dire la motivation à vivre ensemble.

Je remercie toutes celles et tous ceux qui ont contribué à faire de moi la personne que je suis et que je continue à être. Et remercie celles et ceux qui continuent à y contribuer.

Dans l'espoir d'évoluer vers de nouveaux horizons qui compléteront et amélioreront ceux vers lesquels j'essaie de tendre aujourd'hui.



Naciye Dumanoglu

Je suis venue en Belgique le 15 septembre 1991 à Zaventem.

Là, on m'a accueillie mais c'était encore l'ancien Zaventem, fort différent d'aujourd'hui.

Je savais voir mes accueillants qui agitaient leur mains.

Je suis venue par regroupement familial : j'ai épousé un monsieur qui avait deux enfants dans un pays qui m'était très étranger. Lorsque j'ai pris l'avion la première fois, les hôtesse m'ont dit « Bienvenue », je me demandais ce que cela voulait bien dire, je ne comprenais pas. Quand, je suis arrivée, j'étais envahie de drôles de sentiments.

Tout me paraissait bizarre, ça ne ressemblait pas du tout à la Turquie. Les rues, les maisons, tout me paraissait différent. D'ailleurs, les premières heures après mon arrivée, j'ai été choquée. Lorsque j'ai téléphoné à ma maman pour la rassurer, lui dire que je suis arrivée saine et sauve, nous avons dû aller dans une cabine téléphonique où on devait insérer une carte dans l'appareil, pas comme aujourd'hui. Par la suite, par terre, tout près de la cabine, j'ai vu une crotte de chien qui m'avait vraiment choquée. Je n'avais jamais vu ça auparavant car, en Turquie, les personnes ne se promènent pas avec des chiens. De plus, un chien a voulu m'agresser. J'en ai été fort effrayée, c'était un tout petit caniche mais jamais je n'oublierai. J'ai fait le tour de la cabine quatre fois tellement j'avais eu peur.

Ma deuxième déception arriva au moment où j'ai mis les pieds dans « l'appartement où j'allais vivre ».

Sur le palier, il y avait une cuisine dans laquelle se trouvaient une douche et une autre petite porte derrière laquelle il y avait une toilette. A l'étage, le salon et une chambre à coucher. Le moindre bruit résonnait très fort. C'était un appartement situé à la rue Vifquin. La propriétaire était une dame encore habillée de façon très villageoise mais elle était très chaleureuse.

Elle m'aidait et me soutenait beaucoup. Elle m'interpellait en m'appelant « la bru d'Istanbul ».

C'est alors que mon époux m'a montré son vrai visage, un homme avec deux enfants : j'avais une mauvaise place d'office, j'étais la belle-mère. Et selon les gens, une belle-mère est méchante, maltraite ses beaux-enfants, mais moi je n'étais vraiment pas ainsi. Quoi que je dise, ce n'était pas bon.

Les enfants n'avaient pas l'habitude de manger sainement, je m'en souviens : lorsque je leur cuisinais des épinards, ils étaient écoeurés. Et là, j'ai réalisé que la vie n'allait pas être évidente. Ces enfants étaient abandonnés par leur mère et chéries par leur grand-mère : la fille avait deux ans et demi et le garçon en avait six.

Ils n'ont jamais accepté ma présence dans leur vie. Ils avaient leurs habitudes et ne voulaient absolument pas de nouveautés.

Ensuite, commencèrent les violences de la part de mon mari aussi bien physiques que psychologiques, j'en ai vu de toutes les couleurs. Il m'avait même retiré les clés de maison, m'y avait enfermée.

C'était un vrai cauchemar !

Je ne connaissais rien, ni la langue, ni personne. Je ne savais pas où aller ni à qui m'adresser. Cela ne faisait que quelques mois que j'étais ici.

Cette souffrance a duré 5 ans mais j'étais forte, du moins selon mes amis. Celle qui m'a ouvert les yeux était une institutrice belge mariée avec un marocain. Elle avait vu des hématomes sur mon visage, elle en a parlé avec le directeur de l'école, et le directeur en a parlé avec une personne qui tenait à moi. Et cette personne, je l'aimais aussi. Le directeur nous a interpellés, cette situation l'énervait mais, à l'époque, je ne comprenais pas.

Aujourd'hui, je comprends ce qu'il disait, il s'énervait sur mon mari et lui reprochait de me battre, surtout devant ses enfants. Si l'union ne marche pas entre nous, il lui disait de divorcer, il lui avait expliqué qu'il n'avait aucun droit de me battre. À l'école, ils nous ont orientés vers un médiateur familial, où j'ai pu faire connaissance avec un interprète qui m'a bien aidée aussi.

Lors de cette médiation, des psychologues étaient présents, l'interprète et le directeur.

Mon époux n'était vraiment pas conciliant, il n'aimait pas travailler, il était très arriéré et il n'avait pas de vie sociale. L'interprète m'a dit qu'il m'aiderait.

A notre retour à la maison, vous pensez bien, mon mari m'a reproché un tas de choses pour pouvoir encore me frapper. Avec des yeux tout bleus et après avoir déposé les enfants, j'ai été chez l'interprète. Je sais vous en parler aujourd'hui. Après ces cinq longues années de cauchemar, j'ai fait connaissance avec une dame turque, une psychologue. Pour moi, elle vient juste après Dieu, c'est vraiment grâce à elle que j'ai pu m'en sortir. Dès les premières violences, elle m'a accompagnée dans un foyer pour femmes battues. Au début, j'essayais de lui parler en français mais lorsque j'ai vu qu'elle me répondait en turc je ne peux vous expliquer comme je me suis lâchée. J'ai



pleuré toutes les larmes de mon corps... Comme je n'étais pas en règles de papiers, et à cause de ma situation, le CPAS ne pouvait pas prendre en charge mes frais de séjour dans le centre. Je ne saurai vous expliquer combien j'ai pleuré : je ne maîtrisais pas la langue, je ne connaissais pas grand monde, et je ne connaissais rien du pays. Cette dame au grand cœur a fait les démarches afin que je puisse être hospitalisée car j'allais très mal psychologiquement. J'ai été hospitalisée en psychiatrie, je ne comprenais pas pourquoi j'étais là. Je ne savais pas qui allait prendre les frais en charges ! J'ai appris par la suite que c'est la mutuelle qui avait tout pris en charge. Après ce séjour en hôpital, je suis quand même rentrée à la maison mais rien n'avait changé. Je me souviens, la dernière fois qu'il m'a battue avec un objet en métal, j'ai fui, j'ai été voir la police qui l'a convoqué. Ils m'ont placé à nouveau dans un centre. Je ne connaissais que le tram 56 qui allait jusqu'à Schaerbeek. J'essayais de m'exprimer mais en vain : je ne pouvais m'expliquer qu'avec des gestes. Mon mari n'a jamais voulu que je suive des cours de français. Il refusait de comprendre que je devais parler la langue vu que je vivais ici. Dans le tram, j'ai d'abord été dans le sens inverse, j'ai juste dit « Monsieur, Schaerbeek ? », il me rétorquait « Non madame ». Je suis enfin arrivée à Schaerbeek, chez ma psy. Après avoir vu mon état, mon dos, elle m'a juste dit de ne plus retourner qu'il était capable de me tuer. Je n'en pouvais plus de la violence et j'ai demandé le divorce. Cette dame au grand cœur a même cherché des maisons pour moi, j'ai aussi eu beaucoup de soutien de la part des travailleuses sociales. J'aimerais vous expliquer un événement que j'ai vécu, je ne l'oublierai jamais. Il y avait une travailleuse dans un planning familial, elle m'a accompagné jusqu'à la maison de mon ex-mari. Durant l'heure de midi, lorsqu'il a été cherché ses enfants, je suis vite rentrée pour récupérer mes papiers et ma carte SIS. Elle m'a attendue toute chaleureuse, calme et confiante. J'ai trouvé le courage de retourner dans cette horrible maison.

Les Belges sont très humains, et ont beaucoup d'empathie. Rien à dire quoi !

Pour les Turcs, surtout ceux qui sont venus travailler dans le charbonnage, ceux de la première génération, je peux comprendre leurs attitudes et leurs comportements car, eux, ils sont venus pour travailler, gagner plus d'argent et retourner dans leur pays d'origine. Mais, ils ne sont jamais retournés et n'ont pas voulu s'adapter ou ont eu difficile à s'adapter. Les générations suivantes, eux, par contre, je ne les comprends pas. Et surtout les femmes, elles ne se sont pas suffisamment émancipées, même si elles travaillent, elles dépendent de leur mari. Elles remettent leur salaire entre les mains de leur mari et, eux, après avoir remboursé leur prêt hypothécaire, ils passent toute leur journée au café. Moi ça me choque !

Pour moi, les femmes et les hommes doivent être égaux. La femme doit pouvoir avoir sa liberté économique car tout dépend de l'argent : si tu gagnes ton argent, si tu sais faire quelque chose pour toi-même, la vie est supportable.

Regardez-moi. Je n'ai pas su supporter de devoir dépendre d'un homme. Même durant mon union avec mon ex-mari, je faisais de la couture afin d'avoir mon indépendance ou ne serait-ce de quoi pouvoir acheter ce dont j'avais envie. Mais il s'asseyait et comptait mes sous afin de me les prendre. Arrivez-vous à le croire ?

Ce fut horrible, j'ai surmonté, je survis mais les cicatrices sont encore là. Je continue de sourire à la vie. Je me suis réconciliée avec mon passé. C'est chouette de pouvoir rire.

J'ai enfin pu avoir mon premier appartement à moi. Avec l'aide du CPAS et tout ce que l'Etat a mis sur pied pour les femmes. J'ai pu surmonter tous mes soucis. Choses impossibles en Turquie. Et c'est pour ces raisons que je remercie la Belgique.

Par la suite, j'ai trouvé du travail, car recevoir de l'aide du CPAS m'humiliait terriblement. Je me sentais comme une profiteuse, comme une mendicante. J'ai suivi des cours de français et, en parallèle, je cherchais du travail. J'ai été m'inscrire dans une société de nettoyage, sous mes pieds, j'avais des cloches. J'en pleurais.

J'ai dû changer d'appartement car dans mon premier appartement, j'ai été confrontée à du racisme, à de la discrimination dès que mes propriétaires ont su que j'étais alévie. Je trouve que certains ici sont beaucoup plus arriérés que les gens du pays. J'ai quitté l'appartement quatre mois plus tard. J'ai retrouvé un appartement à la chaussée d'Haecht, mes propriétaires étaient plus chouettes mais, eux, ils voulaient absolument me caser avec quelqu'un. C'est dingue ! Les Turcs d'ici adorent mettre des personnes en relation. Mais, moi, je n'en avais vraiment pas l'intention. Je venais de sortir de ma misère. J'ai mon premier travail, un travail de dix heures dans le nettoyage. Je travaillais aussi chez mon avocat cinq heures par semaine.

Et la chance a continué, j'ai trouvé encore un autre mi-temps chez ISPAT.

J'ai toujours eu deux mi-temps. J'ai beaucoup de chance dans mes amitiés. Mes amis m'ont toujours soutenue, mes amis belges me parlaient doucement afin que je puisse apprendre la langue. C'est grâce à eux que j'ai pu perfectionner mon français, ils étaient vraiment très compréhensifs.

Après un souci avec mon inspectrice qui a été vraiment mal lunée, un matin à six heures, elle m'a donné mon préavis.

J'ai même animé des tables de conversations avec des femmes ayant des soucis.

Vous imaginez-vous ? J'ai même été invitée à l'ouverture d'un centre pour femmes par le Bourgmestre, je me sentais très importante... C'était super.

Les Belges ne m'ont jamais fait ressentir que j'étais différente. Mais cette différence au sein de la communauté turque, elle était présente. Je suis sûre qu'une femme ayant vécu des choses terribles ne doit absolument pas dépendre de quelqu'un, elle peut et doit rester sur ses pieds. Elle en a la possibilité en Belgique.

Le mot le plus important pour moi : ne perdez jamais espoir. Et si aujourd'hui je suis la personne que je suis, c'est grâce à l'espoir et au fait de rester active dans la vie. Une femme peut arriver à tout si elle reste forte et garde espoir.

Gencehan Kiliçlar

A mes parents de la part de votre fils, Gencehan Kiliçlar.

Il y a bien longtemps déjà que j'aurai dû vous exprimer toute ma gratitude. Pourquoi je le fais ici à la vue de tout le monde ?

Je ne sais pas exactement sauf peut-être qu'au plus profond de moi-même, je veux que tout le monde sache que vous avez été formidables tout au long de ma vie et surtout que je vous aime de tout mon cœur. Je suis conscient que je ne vous remercierai jamais assez de tous les sacrifices que vous avez dû faire pour que vos enfants soient ce qu'ils sont aujourd'hui.

Originaires d'Igdir, à l'extrême Est de la Turquie, vous avez quitté votre pays, vos amis pour vous installer en Belgique. Vous êtes venus à Bruxelles en 1975, dans la commune de Koekelberg où vous avez enchaîné des petits boulots à la pelle pour pouvoir subvenir aux besoins de la famille.

Vous avez ensuite décidé de devenir indépendant et d'ouvrir un commerce.

Toute une vie de labeurs et de sacrifices pour permettre à vos enfants d'être quelqu'un. Levés très tôt, couchés très tard... Nous en sommes conscients !

Au début des années 80, vous avez déménagé dans le centre-ville de Bruxelles. Et c'est là que je suis né, il y a 27 ans. Vous avez été pour moi un très beau modèle de réussite et vous avez attaché une importance particulière à l'éducation de vos enfants et à la transmission de votre culture.

Vous souvenez-vous, d'ailleurs, des films de Kemal Sunal, que nous regardions ensemble et qui m'ont permis d'apprendre le turc ? Ou encore, de l'importance que vous donniez à suivre l'actualité en Turquie. Il n'y a pas un jour où nous avons raté le journal télévisé de 19h00 (heure turque).

Je me rappelle aussi tous ces fous rires que nous avons eus ensemble en regardant les films de Louis de Funès. Car si moi j'apprenais le turc avec les films de Kemal Sunal, vous c'est avec Louis de Funès que vous appreniez le français. Un travail de longue haleine pour réussir à combiner la culture turque et belge.

Mais vous avez réussi la tâche « haut la main ».

Grâce à vous, j'ai été à l'école à Bruxelles et je parle le français. Pour moi, il n'y a pas de différence entre moi et un belge de souche. Je me sens à la fois Belge et à la fois Turc.

Vous avez permis à vos enfants de suivre le même parcours en leur donnant la même éducation.

D'ailleurs, lorsque nous nous rassemblons pour les repas de famille, nous parlons en français et en turc. Nous pouvons alterner d'une langue à l'autre sans aucun problème et nous savons écrire, réfléchir dans les deux langues.

Je sais que vous avez dû vous intégrer en Belgique et je pense que vous avez réussi. Vous qui avez travaillé toute votre vie, maintenant, retraités, vous pouvez profiter de votre longue vie de labeur.

Il est loin derrière nous le temps où grand-mère, qui travaillait dans le nettoyage de bureau, n'arrivait pas à lire les chiffres et devait demander à quelqu'un d'appuyer sur le bouton de l'ascenseur.

Moi, étant né ici à Bruxelles, je suis conscient que je n'ai pas dû m'intégrer. Et plus Bruxellois que moi tu meurs. Il est vrai que quand nous allions en Turquie, je ne me sentais pas dépaycé mais quand je suis en Turquie la Belgique me manque.

D'ailleurs, je me rappelle que quand j'étais en première année de droit, j'avais réussi ma première session et j'avais trois mois de vacances. Nous sommes alors partis deux mois en Turquie, au bout de vingt jours Bruxelles me manquait déjà.

Je sais que pour certains Bruxelles c'est juste horrible, ce n'est pas beau. Mais moi j'aime de temps à autre sortir de chez moi, me promener dans Bruxelles, admirer les vieux bâtiments, les parcs, etc...

Grâce à vous, je suis entre deux cultures et ces deux cultures forment en moi la culture belgo-turque et c'est la mienne. Certains disent Bruxelles est riche de ses cultures sans trop de convictions mais, pour moi, Bruxelles est riche de sa diversité.

Il est un âge où un homme prend conscience de certaines choses et c'est pour cela que je souhaite vous témoigner toute ma gratitude pour les choix que vous avez faits et qui font qu'aujourd'hui je suis ce que je suis : un homme épanoui.

Que ce soit au niveau du sport ou de l'éducation, vous avez tout fait pour que je réussisse et ce, au prix d'énormes sacrifices. C'est dans cette philosophie que vous m'avez inscrit au basket et au judo. Grâce à vous, j'ai été à l'Institut Saint-Louis pendant 12 ans, j'y ai rencontré des gens de tous horizons : des Marocains, des Tunisiens, des Brésiliens, des Polonais, des Vietnamiens, des Portugais, des Africains, et ces gens sont toujours mes amis.

Vous m'avez permis de comprendre que partager ma culture belgo-turque était un outil d'épanouissement pour moi.

Vous avez toujours été ouverts et tolérants. En primaire, j'ai suivi des cours de religion catholique. A la maison et à la mosquée vous m'avez enseigné l'Islam.

Vous rappelez-vous quand j'étais à Saint-Louis. C'était en hiver, il faisait froid et avec mes amis nous nous étions réfugiés dans la chapelle qui était chauffée. C'était le moment de la communion et le frère distribuait des pastilles. Chacun passait devant lui et recevait une pastille... Quand vient mon tour, le frère me dit que je n'ai pas droit à une pastille parce que je ne suis pas catholique. J'avais huit voire neuf ans, j'étais scandalisé. Le frère m'a alors fait le signe de croix mais ne m'a pas donné de pastille. Il est vrai que je me suis senti exclu à ce moment-là. Ce sont là des souvenirs d'enfance qui me font sourire.

Vous rappelez-vous aussi, après mes études secondaires que je voulais faire médecine mais ce n'était pas pour moi... Moi, je pensais m'inscrire en scientifique mais ma grande sœur m'a dit pourquoi ne pas t'inscrire en droit. Moi, je me rappelle très bien être arrivé sur le campus de l'ULB, d'avoir fait la file et de m'être inscrit. Quand je suis rentré à la maison, vous m'avez demandé ce que j'avais fait de ma journée et je vous ai répondu tout naturellement que je m'étais inscrit en droit.

C'est à ce moment-là que j'ai effectivement pris conscience que je m'étais inscrit en droit et ceci a été la meilleure décision de ma vie car le droit a été une révélation pour moi.

Je me rappelle la fierté qui se lisait dans vos yeux lorsque j'ai été diplômé en 2012 et que quelques mois plus tard, j'ai prêté le serment d'avocat.

C'est vrai qu'il n'y a pas de mots pour vous remercier de tout le travail que vous avez accompli au prix parfois d'énormes sacrifices.

On m'avait demandé de parler de moi. Mais comment parler de moi sans parler de vous, mes très chers parents à qui je dois tant ?

Quel bel héritage vous nous laissez !

Merci et encore merci !



Erdem Resne

Je suis né ici en 1980. Mes parents sont tous deux issus de Turquie, d'Istanbul mais ce sont des gens qui avaient émigré à la base : ils sont nés en Macédoine.

Ils sont arrivés en Turquie alors qu'ils avaient à peine un an. Ma mère est arrivée en Belgique avec mon grand-père, qui faisait partie de la première vague d'immigration et qui était venu travailler dans les usines. Elle avait 9 ans, c'était en 1964. Mon papa, quant à lui, est venu en 1978 par mariage.

Mon histoire commence en 1980.

C'est peut-être une question d'éducation ou d'habitude mais je ne me suis jamais senti étranger en tant que membre d'une communauté, mais parfois étranger comme individu.

Les seules fois où je me suis senti différent en tant que membre d'une communauté, c'est lors de rencontres avec d'autres Turcs comme moi, ou avec des amis marocains; mais eux, étaient victimes de discrimination. Et là, je me disais « tiens, c'est bizarre, je ne me sens pas aussi étranger qu'eux. »

Il y a un épisode (quasiment le seul) qui me reste vraiment en mémoire, un épisode sur l'approche que les gens peuvent avoir par rapport aux migrants.

Un jour, alors que j'étais à Liège pour un reportage sur Mehmet Aydogdu, un peintre belge, la curatrice de l'exposition m'avait entendu parler avec Mehmet Aydogdu, elle m'avait alors demandé : « Ah, vous êtes turc ? » ; je lui avais répondu « Oui, pourquoi ? » ; elle m'avait répondu « Parce que vous parlez bien en français. »

C'est comme si, parce que j'étais turc, j'étais censé ne pas être capable de mettre deux mots de français d'affilée. J'étais un peu surpris mais sans plus. . .

Les seuls liens que j'avais avec la Turquie étaient ceux que je pouvais nouer pendant les vacances. C'est très cliché mais sachez que certaines personnes se sentent étrangères ici, et étrangères là-bas. C'était mon cas, mais encore une fois comme individu.

Nous ne sommes plus tout à fait Turcs à leurs yeux.

Jusqu'à l'université, j'avais beaucoup d'amis turcs mais pas un cadre de vie exclusivement turc.

Par contre, étant donné que ma première expérience professionnelle s'est faite dans le monde associatif, j'ai rencontré beaucoup plus de gens d'origines étrangères que je n'en fréquentais. Là, j'ai eu l'occasion d'être confronté à la diversité pas seulement dans un quartier donné, ni à Bruxelles mais à travers toute la Belgique. Ces rencontres m'ont permis d'avoir un regard différent sur l'immigration. Je suis plutôt un gars qui ne provient pas de la communauté,

mais qui est tombé dedans par après et qui marche un peu à côté.

Pour moi, c'était presque normal de rencontrer des gens sans forcément les juger ou d'avoir des aprioris ou quoi que ce soit; mais, des stéréotypes dans la tête nous en avons tous.

La diversité est une bonne chose, selon moi, mais il faut qu'au sein des familles et des quartiers on ait envie de s'ouvrir à d'autres cultures ou à d'autres personnes. On ne peut pas forcer quelqu'un qui est heureux dans sa bulle à rencontrer ses voisins.

Malheureusement, je trouve que les Turcs sont restés trop centrés sur eux-mêmes. Certes, ils ont des activités économiques et des activités culturelles. Cependant, elles sont principalement centrées vers leur communauté... Les activités sociales sont, quant à elles, centrées vers leurs tissus associatifs et manquent de ce fait, d'une certaine ouverture sur d'autres cultures.

C'est ma vision des choses, celle de ma génération. Effectivement chaque génération aura sa propre interprétation du sujet.

Si on prend la première génération : elle ne s'intéressait que très peu à la politique, à l'économie ou encore au social... Elle était quasiment nulle part, vu que la plupart de ces personnes, pensait n'être ici que pour un court séjour.

Aujourd'hui, pour moi, c'est presque normal que mon fils ou que ma fille aille à l'université et qu'elle réussisse, car je suis capable de l'accompagner.

Moi, dans ma famille, il y a des gens qui ne sont pas du tout sur la même longueur d'onde que moi et qui n'ont pas le même mode vie que moi et ça ne m'empêche pas de les voir et d'avoir des choses à partager avec eux.

Je ne poserais pas la question de savoir où nous sommes arrivés après cinquante ans. Mais plutôt, qu'est-ce qui a changé dans la société belge pour les Turcs en cinquante ans ?

Concernant les différences intergénérationnelles ; je n'ai pas eu l'occasion de connaître la première génération dans ma famille. Mes grands-parents paternels ne sont pas venus en Belgique. Je les ai connus au pays. Ma grand-mère maternelle est décédée assez tôt, et mon grand-père lorsque j'avais dix-huit ans. Ce n'était pas une personne qui parlait beaucoup de son passé. Ma mère maîtrisait suffisamment la langue pour s'occuper de tout ce qui est administratif. Quant à mon père, à titre individuel, il s'agit plutôt d'un discours éducationnel : « je n'ai pas envie d'entendre qu'il a volé ceci ou qu'il a fait cela », c'est quelque chose que j'entendais beaucoup quand j'étais petit.

Je pense que les jeunes Turcs, comparés à d'autres immigrants, ont un déficit de confiance en eux. Et, je pense que c'est dû à la famille : elle ne donne pas beaucoup de responsabilités, le cadre y est autoritaire, strict. Le message positif est là : rester intègre, bon, loyal. Et avec le temps, soit le jeune « pète un câble » et s'affirme, soit il devient relativement timide. Je crois que les jeunes, s'ils ont des problèmes pour s'exprimer, ce n'est pas qu'ils ne connaissent pas le français mais c'est qu'ils n'ont pas confiance en eux. Il faut laisser le droit aux jeunes de faire des erreurs, des bêtises et de s'affirmer. Ils doivent pouvoir suivre le chemin qu'ils veulent.

Je remarque que des gens qui ne naissent pas ici mais viennent de Turquie avec une histoire, un bagage se sentent comme mieux accueillis quand ils migrent, vivent mieux la question identitaire.

Pour parler de valeurs ou de conservation de valeurs, définissons d'abord le concept de valeur. Est-ce que tout ce que nos parents ou grands-parents ont amené ici il y a 40 ou 50 ans sont des « valeurs » ? Peut-être que les immigrés se sont accrochés à des habitudes de tous les jours, qui étaient évidentes en Turquie mais qui, en soi, ne sont pas des valeurs mais bien des habitudes, des manières d'exprimer une valeur. Et les habitudes évoluent en fonction du milieu. Par exemple le respect des aînés, c'est une valeur mais qui est partagée en occident aussi. Par contre, la manière d'agir en fonction de cette valeur chez nous (ne pas parler en leur présence, ne pas se comporter de telle ou telle manière), c'est une habitude qui peut évoluer.

Mes valeurs impliquent que je me comporte en conséquence. Moi, j'ai des valeurs qui me guident dans ma vie et c'est par rapport à elles que je prends position. Qu'elles soient bonnes, belges ou turques, peu importe, ce sont mes valeurs.



Moi, franchement, je suis Belge!

Est-ce le destin ou l'histoire qui l'a voulu, je ne suis pas de ceux qui ont quitté leur pays et traverser les frontières, pour trouver une situation moins précaire. Et si aujourd'hui, je tiens à témoigner c'est au nom de mon grand - père qui, à l'époque, a quitté son pays pour venir travailler en Belgique.

C'était en 1976, il s'imaginait comme la plupart des immigrés rester un bout de temps et puis pouvoir retourner au pays. Pendant deux ans, il a travaillé sans compter et puis effectivement, il est retourné au pays. Très vite, il s'est rendu compte qu'il y avait plus de travail en Belgique qu'en Turquie et il décida donc de revenir en Belgique avec sa femme, ses trois filles et ses trois fils.

En Belgique, mon grand-père était le seul à travailler, les enfants quant à eux étaient scolarisés. Mon père étant l'aîné de la famille a dû quitter l'école et travailler à l'usine.

En 1978, mon père, pour qui on avait déjà choisi sa future épouse, a dû se marier. Il n'avait que 18 ans et sans avoir le moindre mot à dire, il s'est retrouvé face à sa femme, ma mère... Elle, non plus, n'avait pas trop eu le choix. Elle aussi était très jeune, elle n'avait que 16 ans. Mais l'affaire était dans le sac : le mariage a été organisé au village, la robe de mariée a été louée, les photos faites, les démarches administratives à la commune ont été réglées de manière un peu précipitée avec quelques enveloppes sous la table car ma mère n'avait même pas 18 ans. Elle a quitté son pays dans des conditions émotionnelles difficiles ; séparée de sa mère, de ses sœurs, de ses amis et de son village, pour accompagner son mari et toute sa famille. C'était encore un enfant parmi les autres, qui a quitté son enfance pour devenir la belle-fille, la bru. Et la vie n'était pas commode pour certaines belles – filles de culture turque. Cette union a été très compliquée dès le début car tout le monde le sait : être marié de force ça n'a pas spécialement de bons côtés, on apprend à aimer la personne avec le temps mais ce n'est pas un mariage d'amour, dès le début. Partir sur de bonnes bases, c'est mieux !

Il fallait avoir un enfant, pression familiale oblige et je suis né en 80. Je suis le 1er petit fils de ma famille et étant un garçon, j'avais une place privilégiée. Je me souviens que je dormais dans la chambre de mes grands - parents alors que mes parents, eux dormaient dans une grande pièce avec les autres membres de la famille, ayant pour simples séparations des rideaux. Mon père est devenu papa très jeune, ma mère maman très jeune, puis comme des oiseaux, ils ont commencé à faire leur nid.

Après avoir vécu de longues années avec les grands-parents, mes parents ont décidé au début des années 90 d'acheter leur propre maison. Les autres membres de la famille comme mes oncles et tantes continuaient leur intégration et s'installaient au fil des années sur des bonnes bases en travaillant et/ou en poursuivant les études en Belgique. L'idée ou le rêve de retourner en Turquie disparaissait tout doucement. D'une part parce que les conditions de travail et salariales dans les années 80 étaient bien meilleures ici que là-bas et d'autre part les villages de leur région se vidaient et cela n'a fait qu'accentuer un sentiment d'insécurité. Dès lors, ils ont commencé à admettre et réaliser certaines choses et continué à s'ancrer de plus en plus en Belgique, la terre d'accueil de mes grands-parents.

J'ai commencé mes études primaires dans deux écoles différentes à Schaerbeek. Dans la première, l'enseignement n'était accessible que jusqu'en 2^{ème}. Arrivé dans la seconde pour entamer ma 3^{ème} primaire, j'étais dans une classe où le français était devenu la langue seconde. Nous parlions surtout les langues d'origines de nos parents : le turc pour certains et l'arabe pour d'autres.

De même à la maison, nous ne parlions que le turc ou le kurde. Dans de telles conditions, ce n'était pas facile pour moi de pratiquer le français. Ayant des lacunes en français et commençant à être un enfant influencé par les autres, j'ai échoué ma 3^{ème} primaire.

Mon père prit alors la décision de m'envoyer dans une école située au centre-ville fréquentée par la plus jeune de mes tantes suivant des études de stylisme. J'ai intégré une classe assez mixte et multiculturelle, il y avait toujours des enfants turcs et maghrébins mais aussi des enfants européens comme des Français, Italiens, Espagnols, Scandinaves et même Sud-Américain. Ce fut quatre années très enrichissantes et remplies de bons souvenirs. Arrivé en 6^{ème} primaire, on a dû faire un choix. Nous avons hésité entre l'école Fernand Blum située à Schaerbeek et l'Institut Saint-Louis à Bruxelles. Par la force des choses, le choix s'est porté sur Saint-Louis et mon inscription a été acceptée sans soucis.

Ainsi, commençait ma vie d'étudiant de secondaire. En 1^{ère} secondaire, n'étant pas très assidu au travail et régulier, le conseil de classe décida de me faire doubler. Quand mes parents ont voulu me réinscrire dans la même école, on leur a prétexté que j'étais un étudiant perturbateur. N'ayant pas été assidu au travail et ponctuel, il ne me restait que peu d'arguments pour me défendre. Mes parents étaient très déçus et choqués mais je n'étais pas la personne que l'école décrivait.

Après plusieurs entretiens, discussions et même interventions d'une personne externe, ils ont bien voulu me réinscrire sous réserve que je réussisse mes examens de décembre, sinon j'étais renvoyé de l'école.

J'avais alors 13 ans et dès ce moment, j'ai commencé à réaliser beaucoup de choses et je dois l'admettre que ce fut la réelle première claque de ma vie. Il était clair que lorsque je poserais en début d'année mon postérieur sur la chaise et pour toutes les années à venir, c'était dans le but de réussir mes études. J'ai recommencé mon année et finalement cela s'est très bien passé. Il n'y avait pas de miracle. Il fallait travailler et puis réussir.

Par contre, pendant cette période de réinscription pas très rose, j'ai quand même ressenti une certaine pression de la part de mes proches et surtout de l'école. D'une part, mes parents ne voulaient pas que je trame toute ma vie dans un travail manuel et physique comme eux l'ont fait depuis leur arrivée en Belgique. A ce propos, ces derniers me répétaient souvent qu'ils avaient souffert et eu la vie difficile et ne souhaitaient pas que je souffre aussi. Il est vrai que par moment cela m'irritait un peu mais cela m'a permis de prendre conscience de l'importance du travail à fournir au niveau scolaire, en d'autres mots l'importance des études.

D'autre part, au niveau de l'école, on a essayé de me freiner dans mes ambitions. La préfète a même été jusqu'à conseiller à mes parents de me réinscrire dans des écoles à Schaerbeek comme Cardinal Mercier, France Fisher, l'Institut Sainte Famille qui se situaient à proximité du périmètre de l'endroit où nous habitons. Il faut savoir qu'à l'époque les gens avaient beaucoup d'aprioris vis-à-vis de ces écoles. Alors que ces écoles disposent également de très bons professeurs mais aussi des meilleurs machines pour apprendre le métier aux étudiants. Par exemple,

l'école des « arts et métiers » était une des écoles qui disposait des meilleures technologies pour apprendre aux élèves des métiers professionnels comme menuiser ou électromécanicien par exemple.

Pourquoi ne pas donner la chance et encourager les enfants d'origines immigrées de pouvoir faire d'autres études dans d'autres écoles? La société avait tendance à les orienter systématiquement vers des écoles professionnelles. Je trouve qu'il faut sortir ces enfants du quartier où ils habitent et les inscrire dans des écoles situées dans d'autres communes afin qu'ils puissent rencontrer d'autres horizons et cultures et ainsi pourquoi pas créer une meilleure mixité et un meilleur apprentissage.

C'est à ce moment-là que j'ai réalisé la chance d'être inscrit dans une école au-delà des frontières de ma commune, d'avoir pu déjà nouer certaines amitiés et il était hors de question pour moi de baisser les bras et d'accepter la proposition de m'inscrire dans les écoles de ces communes comme cités-dessus et ainsi confirmer l'opinion de cette époque que tous les fils d'étrangers devaient se retrouver dans ces écoles-là (une certaine forme de ghettoïsation). Ce fut un nouveau départ, une rage de motivation et mon objectif premier était de prouver le contraire en prouvant que je pouvais aussi réussir.

J'ai enchaîné et réussi toute mes années avec la mention B. Ma réussite était devenue une obsession, une certaine forme de vengeance. Je me suis dit pendant ces années-là qu'il n'y avait personne qui pouvait décider pour moi. Entendre des mots blessants peut vous marquer à vie. Les coups se cicatrisent avec le temps mais les mots peuvent vous marquer à vie et faire très mal surtout venant de la part des proches.

J'ai terminé mes études secondaires à Saint- Louis et je savais vers quelle voie me diriger. Je voulais faire une formation universitaire en alternance, précisément une licence en sciences commerciales et financières à la haute école «ICHEC/ ISC Saint-Louis ». Ce programme m'intéressait énormément car déjà en première candidature, nous avions la possibilité d'effectuer des stages en entreprise et ainsi pouvoir déjà s'immerger dans le milieu professionnel. Dès les premiers jours de ma 1^{ère} année de candidature, j'ai remarqué que nous n'étions que 3 étudiants d'origine turque. Je ne comprenais pas pourquoi nous étions si peu nombreux.

Etant né en Belgique et sachant qu'il y en a d'autres qui sont nés aussi ici, je ne trouvais pas cette situation normale. Bref, j'ai travaillé comme un dingue tout au long de mes années universitaire. Lors de ma 1^{ère} année, je savais que quelques examens n'avaient pas été, je venais d'une école avec un niveau assez bon mais j'étais conscient que ce n'était pas si évident que ça. Je me suis très vite rendu compte que j'avais certaines lacunes. J'ai dû travailler un peu plus, voir même 2 à 3 fois plus que les autres. Cela s'est même reflété lors des sessions d'examens. J'ai vraiment eu le sentiment que je devais plus travailler qu'un belge de souche. Même en ayant répondu de la même manière, nous étions cotés différemment.

Je me rappelle aussi qu'un jour, mon professeur de néerlandais m'a demandé "Mais où est-ce que vous avez appris la langue ?". Mais à l'école lui ai-je répondu. Pas possible ! Pour ce professeur, je venais des Pays Bas ou j'avais dû probablement aller au moins 1 an en immersion ! Et c'est là que je lui ai répondu : "Monsieur, pour être franc, j'ai toujours aimé étudier cette langue". J'étais conscient que dans le futur, dans ma vie privée et professionnelle, la connaissance d'une deuxième langue nationale ne pouvait être que positif et un atout.

A la maison, mes parents continuaient sans se rendre compte à me mettre une certaine forme de pression. Il arrivait par exemple lorsque je réussissais mes examens, j'étais d'abord content pour eux ensuite pour moi. Mon opinion par rapport aux études était la suivante : j'estimais que le fait d'être diplômé n'était pas une finalité en soi car le principal pour moi était d'être heureux dans la vie mais mes parents en avaient fait une obsession. Mon père, pendant mes années d'études secondaires mais beaucoup moins à l'université, surveillait mes points à la virgule près. Même avec 80 % de moyenne, une interrogation (ce qui arrive chez tous les étudiants) ratée était un échec pour lui.

A la fin de ma première candidature à l'université, j'en ai eu tout doucement marre de cette forme de pression et d'attente, j'ai dit franchement à mes parents que si j'étudiais c'était pour moi et pas pour faire plaisir aux autres. Après cette discussion et avoir mis beaucoup de choses au clair, ces derniers ont été un peu plus compréhensifs. Je me suis rendu compte à ce moment de l'importance de la communication et du dialogue même si les parents ne parlent pas bien le français. Il a suffi que je leur explique simplement et clairement mon point de vue et pour être franc ce fut un nouveau départ.

Aujourd'hui, quand je vois certains jeunes qui ont parfois honte de leurs parents parce que ils ne maîtrisent pas le français. En réfléchissant bien, les parents mettent parfois la pression pour qu'on puisse avoir un meilleur avenir, ils restent toujours nos parents mais ils doivent aussi réaliser que les temps changent et que parfois les enfants ont aussi par moment raison. Enfin, quoi qu'on en pense, on restera toujours le fils ou la fille d'un homme et d'une femme.

Après quatre ans, j'ai été diplômé et obtenu mon diplôme de licence en sciences commerciales et financières. Une fois diplômé, j'ai tout doucement commencé à chercher du travail. En trois mois, j'ai postulé à environ une centaine d'annonces qui correspondaient à mon profil. Le bilan était le suivant : je n'ai reçu que 10 réponses dont 8 négatives! A ce moment, plein de questions défilaient dans ma tête ! J'avais l'impression de ramasser la deuxième claque de ma vie !

De nombreux amis, pour la plupart issus de l'immigration, étaient dans la même situation que moi. Alors que des amis européens voire même africains avaient déjà trouvé du travail. J'étais très content pour eux mais des doutes commençaient à s'installer mais ce n'est pas ça qui allait me freiner. Après ces questionnements et remise en question, je suis reparti de plus belle et mon but à ce moment était d'arriver, soit par la petite ou la grande porte, à trouver chaussure à mon pied ! Après six mois de recherche active, j'ai pu enfin obtenir deux entretiens dans des sociétés du secteur privé mais étrangement, je n'ai pas été retenu avec comme motif que j'étais surqualifié.

Pourtant, je précisais bien que j'étais jeune diplômé et que le salaire n'était pas ma priorité. Mon objectif premier était de pouvoir intégrer une équipe afin de commencer à travailler, avancer et acquérir de l'expérience dans la vie professionnelle. Je commençais vraiment à me poser des questions. J'ai même envoyé un C.V similaire au mien reprenant le même profil mais avec un nom et prénom à consonance européenne et ce CV a eu une réponse positive ! Alors que moi, j'étais resté sans réponse.

Toujours des retours négatifs, à cause d'un nom à sonorité étrangère ? Peut-être oui, peut-être non ! Il était hors de question pour moi de plonger dans ce débat même si au fond de moi je connaissais certaine vérité. Je suis belge avant tout. Je suis né ici et tout ce que j'ai pu faire et obtenir, je l'ai fait sur le sol belge. J'ai découvert la Turquie par l'intermédiaire de mes parents. J'ai été à plusieurs reprises dans ce grand et beau pays. . .

Après une longue année de recherche et sans réponses positives, j'ai alors décidé de postuler dans le secteur public. En 2005, j'ai eu un entretien auprès de la cellule emploi de la Commune de Schaerbeek. J'ai été reçu par la directrice qui avait été un peu surprise que je sois encore sans emploi avec la formation que j'avais pu accomplir.

Cette dernière m'a proposé de prendre contact avec une association au sein de la commune qui recherchait un profil financier.

J'ai appelé le directeur et après discussion, ce dernier a bien voulu accepter ma candidature malgré qu'elles fussent clôturées car la sélection n'avait pas encore eu lieu.

Fin août 2005, le Directeur m'a rappelé et demandé si j'étais toujours disponible et intéressé par le poste. L'entretien a eu lieu en septembre et tout s'est très bien passé. Le lendemain, il m'annonçait la bonne nouvelle. Enfin !!!!

Maintenant, cela fait 9 ans que je travaille pour cette association. J'ai pu mettre pas mal d'outils en place et acquérir de l'expérience. Je fais partie d'une équipe multidisciplinaire, mixte, de différents horizons (des collègues architectes, des secrétaires, des traductrices /interprètes) et tout se passe bien. Cette mixité est notre richesse et franchement, depuis que j'ai intégré cette équipe, je n'ai plus jamais eu de soucis d'être un « Autre ».

J'ai tourné la page et suis passé au-dessus de mes mauvaises expériences antérieures.



Intégration...

Comment écrire les pages d'un calendrier si nombreuses.

Je vais commencer par les petits flashs qui me viennent même actuellement. Issue d'une famille immigrée d'origine turque, je suis le 3ème enfant avec 2 sœurs et 2 frères. Encore aujourd'hui je me souviens de mon 1er jour d'école en maternelle, l'accueil était très chaleureux mais j'étais perdue parmi tous ces enfants et toutes ces personnes adultes que je n'avais jamais vus de ma vie, je pense que ce sont les premiers angoisses marquantes de ma vie, c'est pourquoi le souvenir est encore gravé aujourd'hui, le point rassurant c'était également d'être entouré par son entourage familial comme par exemple les frères et sœurs et les enfants du voisinage.

J'ai tenu à préciser ce point car je pense que le résultat aujourd'hui comme dans l'exemple ci-dessus est de continuer à surmonter les différents épreuves de la vie que j'ai dû surmonter toute seule par la suite jusqu'à ce jour. Dont le résultat est fabuleux bien sûr.

Mes parents qui ne connaissaient pas la langue française n'étaient pas comme aujourd'hui un support pour « nous » les enfants de la première génération. Mais cela ne nous a pas empêchés de réussir nos vies.

J'ai une grande admiration pour mes parents et pour tous ces gens qui ont quitté leur région natale pour venir dans un monde inconnu ne connaissant pas la langue, je précise, afin de gagner leurs vies. Il ne faut surtout jamais négliger leur courage et leur volonté d'aller au-delà pour connaître le meilleur pour eux-mêmes et pour leurs enfants. Sans oublier que leurs objectifs de départs étaient principalement de gagner un peu d'argent et de retourner dans leurs régions. Ce qui n'a pas été le cas...

Je me souviens de mon enfance rue de l'Ascension, dans ces quartiers il y avait peu d'immigrés mais plutôt plus de Belges, actuellement c'est le contraire ou pratiquement il n'y a plus de Belges.

C'était des quartiers où les immigrés étaient bien appréciés par les belges, on était dans une rue où il y avait quelques familles turques, quelques familles marocaines et alors une famille africaine qui m'a marqué à vie. J'avais peur d'eux. Tout simplement parce qu'ils étaient noirs.

Dans ma génération, les enfants allaient à l'école tout seuls, les enfants jouaient dans les rues à volonté, les portes des voisins n'étaient pas fermées à double tour comme aujourd'hui.

Et puis nous avons déménagé dans une rue parallèle, à rue des Secours, rue où Emir Kir était mon voisin. Là je remarquais l'évolution des familles turques, il y en avait de plus en plus. Les familles qui étaient venues en Belgique avec des enfants déjà grands commencèrent à marier leurs enfants avec les jeunes du pays d'origine. Ce qui explique l'évolution et l'ampleur des familles turques. Ce même phénomène se passait bien sûr pour les autres nationalités et les Belges disparaissaient petit à petit de ses quartiers.

Et en grandissant je sentais que quelque chose changeait, je ne pouvais plus jouer dans les rues comme avant et encore moins avec des garçons. Sans explication je devais l'accepter, je n'étais pas si grande, je n'avais pas encore 10 ans.

Les jeunes filles se marièrent à l'âge très jeune, moins de 20 ans. Je ne voulais pas acquérir ma liberté comme eux en m'unifiant avec un inconnu et surtout avec une personne pour qui je n'ai aucun sentiment.

Je ne sais pas pourquoi mais en majorité je voyais bien que toutes ces jeunes filles n'étaient pas heureuses et encore moins libres. Libres dans leurs actes et libres dans leurs pensées et encore moins dans leur vie de couple.

Je voulais plutôt avoir ma liberté seule. Chose accomplie avec le temps.

Les années passèrent, mon adolescence, mes études et puis ma vie professionnelle. Elle est le point culminant de ma vie, j'ai commencé à avoir une certaine autorité et des décisions à prendre.

Comme par exemple aller en vacances avec des amies, chose qui n'a jamais été fait auparavant. J'ai commencé à voyager seule à l'âge de 27 ans.

J'ai également commencé à vivre seule à l'âge de 34 ans. Où là j'étais complètement indépendante et complètement libre.

Ma vie professionnelle m'a permis de vivre pleinement ma vie.

J'ai pu acquérir des biens, je suis libre dans tous mes actes, libre dans mes pensées et j'essaie de continuer à savourer la vie.

Je voudrais vous raconter une anecdote parmi d'autres que mon père a partagée il y a 2 ans... Nous étions à l'hôpital St Jean pour des examens et sur le chemin du retour nous étions en train d'attendre le bus. Mon père en admirant la place Rogier a commencé à parler du passé, il constatait l'énorme changement de cette place et principalement de l'immeuble où il y avait le grand logo de Mercedes sur le toit. Il commença à raconter les moindres détails de cette place et de la rue Neuve.

Puis, il me raconta qu'il avait vécu ce même moment avec sa maman quand il était petit.

Il était venu également, ici, avec elle pour des soins. Il me raconta comment sa maman avait commencé à engueuler les jeunes qui s'embrassaient dans la rue.

Qu'il avait eu beaucoup de mal à faire comprendre à sa maman que c'était normal ici de s'embrasser dans les rues et de se tenir la main et qu'elle aurait continué à engueuler mon père de ce choc qu'elle venait de vivre jusqu'au retour à la maison.

Nous avons commencé à rire d'éclat avec mon père de cette histoire...

Et j'ai continué la conversation avec mon père en lui demandant si lui aussi était choqué de voir des jeunes qui

s'embrassaient dans les rues. Il m'a répondu que oui que lui aussi ça l'avait choqué pour la première fois qu'il avait vu mais qu'il n'a jamais fait ce que sa maman avait fait. Et nous avons continué à rire par la suite.

Aujourd'hui nous pouvons constater que ce genre de problème ne se présentera plus. Nous constatons bien que leurs cultures et leurs façons de voir les choses étaient tout autre à leurs arrivées. Sans oublier que leurs pays d'origine a également évolué davantage jusqu'à ce jour.

Je ne peux qu'admirer leur intégration à travers toutes ces années et principalement pour les premières années les plus difficiles.



Ne pas oublier son origine

Mon histoire commence en 1990 à Bruxelles. Mon père, mon grand-père et mon oncle ont immigré vers la Belgique dans les années septante. Leur migration vient de raisons économiques. En effet, mon père vivait dans un village d'Afyon en Turquie avec très peu de moyens de subsistance.

À cette époque, il y avait beaucoup d'opportunités d'emplois dans plusieurs pays d'Europe. Ils ont introduit une demande de séjour pour la Belgique et leur demande a été acceptée. C'est ainsi que mon père est arrivé, ici, à 19 ans, dans un pays inconnu dont il ne connaissait ni la langue ni la culture.

En ce qui me concerne, j'ai fait mes études primaires et secondaires dans les communes où la population turque vit en ghettoïsation. Mes camarades de classe étaient majoritairement d'origine turque, marocaine ou africaine. Je peux dire que c'est en commençant mes études universitaires que j'ai commencé à côtoyer des « Belges ».

J'assume ma double identité mais je me sens plus Turque que Belge. Il n'empêche que je suis dans un entre-deux c'est-à-dire qu'en Belgique on me demande toujours mon origine et quand je suis en Turquie on me qualifie « d'Européenne ».

Le côté positif de cette double identité est que je suis baignée entre deux cultures, ce qui est d'une part une richesse mais d'autre part ce n'est pas évident car au sein de ces deux cultures, il y a de fortes oppositions. Ces oppositions se manifestent par exemple au niveau de l'éducation.

Je ne choisis pas mes amis en fonction de leurs origines mais en fonction de mes affinités.

Actuellement, il y a de plus en plus de personnes d'origine différente mais je ne dirais pas pour autant qu'il y a une meilleure intégration parce dans plusieurs communes, il y a de fortes ghettoïisations entre communauté de même origine.

Pour moi, le terme intégration est très subjectif, mais je peux dire qu'au niveau linguistique, c'est apprendre la langue du pays d'accueil et au niveau social, c'est être ouvert à la découverte de l'autre.

C'est normal de voir des différences entre les générations dans le sens où nos parents sont plus attachés à la culture turque mais le risque que court notre génération et celles qui suivront est l'assimilation. Il ne faut jamais oublier son origine. Notre devoir est de faire vivre cette culture riche à travers les générations.

Nos parents essaient de nous transmettre la culture turque mais nous n'avons pas toujours l'opportunité de la faire vivre. Par exemple, nos fêtes ne sont pas reconnues par le pays d'accueil.

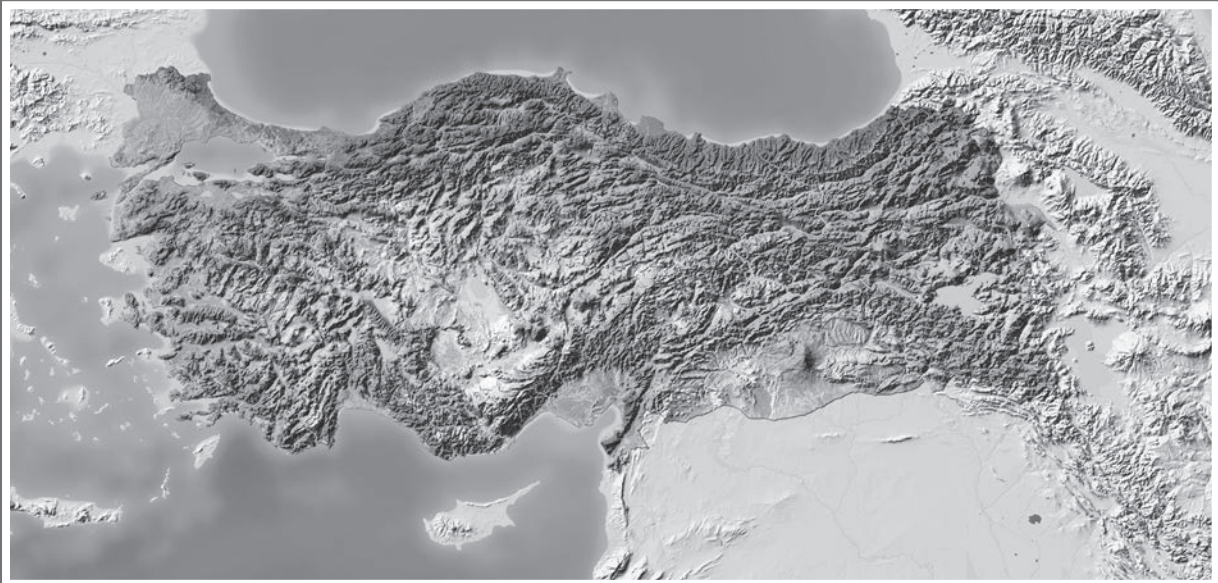
Pour une faible partie de la population turque, je pense que l'intégration s'est faite à partir de la première génération, pour une grande majorité il y a eu une meilleure intégration à partir de la deuxième génération. Le frein des parents issus de la première génération est qu'ils sont dépendants de leurs enfants. Ce qui met à mal le rôle de parents et le rôle de l'enfant dans la société.

Je pense aussi que les services mis en place par l'Etat belge à l'époque n'étaient pas aussi développés qu'aujourd'hui. Ce que j'essaye de dire c'est que l'intégration devait être réciproque. Je pense que la rencontre entre les services et la personne n'a pas été productive et constructive.

On parle toujours de l'intégration de la personne issue de l'immigration mais les habitants du pays d'accueil ne veulent pas toujours accepter la culture de l'autre. L'intégration doit se faire dans les deux sens.

Cette autre population est vue à leurs yeux comme une minorité, mais il ne faut pas perdre de vue que cette minorité est importante et mérite que sa culture soit respectée également.

Les jeunes ne cherchent pas nécessairement à s'intégrer pleinement dans la culture du pays d'accueil, mais se battent en même temps pour faire valoir la reconnaissance de leur culture d'origine.



On parle toujours de l'intégration de la personne issue de l'immigration mais les habitants du pays d'accueil ne veulent pas toujours accepter la culture de l'autre. L'intégration doit se faire dans les deux sens.

Alexandre

Alexandre est né à Midyat qui est une province de Mardin dans la région d'Anatolie du sud-est.

Il y est resté toute son enfance jusqu'à l'âge de +/-15 ans.

Ensuite, il s'est rendu à Istanbul où il enchaîna quelques boulots afin d'avoir une petite situation et aider ses frères plus jeunes. Leur maman est décédée trop tôt et leur papa travailla dur mais ce n'était pas assez pour subvenir à leurs besoins.

En 1978, il a eu 19 ans, il quitta la Turquie et s'envola pour Luganon en Suisse où son frère habitait.

Il choisit cette destination afin de ne pas rester seul. La solitude pèse.

Sa situation en Turquie n'évoluant pas, il avait eu le sentiment de travailler pour 3x rien. Sans parler des conditions de travail qui étaient inadéquates. Il était seul et livré à lui-même.

A Luganon, il trouva un travail de plongeur dans un restaurant. C'est là aussi qu'il dormait. Il y resta 3 à 4 mois mais n'obtint pas de permis de séjour. Il dut alors quitter la Suisse et le voilà, parti pour l'Autriche. A Vienne, il retrouva ses cousins qui acceptèrent de l'héberger. Ils l'aiderent à obtenir ses papiers afin de rester en Autriche mais les démarches furent longues et infructueuses. En attendant, il travailla dans un atelier de couture et se perfectionna dans le textile.

À cette même période, ses frères restés en Turquie décidèrent de partir vers la Belgique. Les attaques et l'insécurité étaient devenues leur quotidien. Sa famille arriva en Belgique où des connaissances les aidèrent à s'installer et à trouver un logement. Alexandre, lui, est toujours en Autriche. Il reçoit un courrier de son grand frère lui demandant de venir les rejoindre en Belgique, il ne sera plus seul, on lui trouvera une femme...

Alexandre vint leur rendre visite deux fois. À sa 3^{ème} visite, il décida de rester. C'était en 1980. Il avait 21 ans.

Il séjourna chez son grand frère et a pu démarrer sa vie car sa famille était déjà installée.

On lui présenta sa mère et le mariage eut lieu.

Le couple trouva un petit appartement en mauvais état mais accepta d'y vivre, un petit temps.

Le CPAS les aida notamment avec le minimex pendant 6 à 7 mois. Une connaissance leur fit visiter des points de repères importants comme l'hôpital le plus proche, la commune, le commissariat de police et une école pour apprendre le français. Alexandre suivit des cours pendant quelques mois puis trouva un boulot dans le monde du textile, chez un patron pakistanais. Ils se lièrent d'ailleurs d'amitié. Il travaillait plus de 10h/jour et améliora sa situation.

Il n'a désormais plus de crainte quant à la sécurité dans ce pays, il sait qu'il doit travailler pour avoir de sous. Il est content d'être venu en Belgique car tout lui semble plus simple. Les soins de santé existent si besoin, il ne manque pas de nourriture, il a un toit et il est courageux.

Il ne se sent pas tout à fait dépaysé car il voit beaucoup d'étrangers autour de lui et ça le rassure quelque part.

Aujourd'hui il se dit que la Belgique est un pays accueillant car il n'a pas vraiment eu de difficulté à obtenir ses papiers de séjour. Mais il regrette la température de la Turquie et sa chaleur humaine.

Maman est tombée enceinte de Michael. Alexandre travaillait beaucoup et savait que tout reposait sur lui. Il savait que ce petit garçon allait grandir dans un pays européen et qu'il allait côtoyer d'autres mentalités.

Alexandre savait qu'en venant en Belgique, les habitudes allaient changer mais a toujours pensé qu'il expliquerait valeurs et coutumes à ses enfants. Bien entendu le fait de vivre en Belgique lui a ouvert les yeux sur beaucoup de choses. Il est devenu plus tolérant et plus flexible. Il se rend bien compte que cette génération aura sa propre idée de la vie et des valeurs. Alexandre ne voulait pas oublier d'où il venait et comment il était arrivé là où il est. Il a toujours respecté les choix et les idées des autres mais garde aussi sa propre opinion.

Un exemple : il a constaté que les européens préféraient laisser partir leurs enfants à l'âge de la maturité pour que ceux-ci s'évoient de leurs propres ailes. Nous aimons les garder le plus longtemps près de nous car ils font partie de nous.

Un point décevant pour lui : les Belges sont de moins en moins croyants et se disent sans religion. A l'inverse de nous les arméniens qui croyons fort en notre Dieu.

Et c'est pour ça que tous les jours, Alexandre remercie Dieu de ce qu'il nous a donné et pour tout ce qu'il a réussi à faire.



L'histoire de toute une vie...

J'ai quitté le village avec cinq amis, après d'avoir reçu nos permis de travail pour aller en Belgique. C'est un ami qui se trouvait déjà en Belgique qui a fait les démarches pour nous. Nous, nous avons dû, juste, fournir des attestations médicales comme quoi on était en bonne santé. De ce groupe de cinq amis qui ont quitté le pays pour trouver l'Eldorado, nous ne sommes, aujourd'hui, plus que deux. Et c'est à ce titre que je souhaite témoigner de ce que j'ai vécu.

Le 12 juin 1971, nous avons alors quitté le village pour rejoindre Istanbul où un avion nous attendait pour Zaventem... nous avons commencé à travailler à Marche-en-Famenne, dans une usine de bois.

Nous vivions dans une colocation où nous partagions les tâches ménagères : l'un s'occupait du ménage, l'autre des achats quant à moi, je m'occupais de faire la cuisine. Il ne faut pas croire que la vie était simple et facile pour nous en ce temps-là. Au contraire, nous ne comprenions pas du tout la langue par exemple. Ce n'était pas évident pour nous de faire les courses car on n'arrivait pas à se faire comprendre. Alors, on a eu l'idée de dessiner les courses dont on avait besoin et on montrait nos dessins au marchand. Je me souviens aussi que le patron nous demandait parfois de faire des heures supplémentaires mais nous ne comprenions pas sa demande !

Pour ma part, j'ai bien essayé d'apprendre la langue. Mais comment apprendre une langue étrangère quand nous restions entre Turcs ? Il n'y avait pas beaucoup de personne avec qui la pratiquer tous les jours. Les quelques mots que j'ai appris au début c'était avec des amis à l'usine...

C'est dans ce contexte que deux années plus tard, nous avons déménagé à Bruxelles : la maison commençait à nous paraître petite et étroite.

Nous nous sommes alors séparés et avons cherché du travail. Moi, j'ai pu travailler à l'usine General Motors durant un an et demi et par la suite, j'ai ouvert un restaurant. Ce restaurant était le moyen pour moi d'exercer le métier que j'avais au pays. Je me rappelle, c'était en 1975 ou 1976, c'est à ce moment-là que je peux dire m'être véritablement installé en Belgique.

Je trouve que les Belges sont des gens chaleureux : ils nous ont toujours aidés que ce soit au niveau du travail, de la langue. Dès qu'on leur demandait de l'aide pour une adresse, ils n'hésitaient pas à vous expliquer et même jusqu'à vous y emmener. Ils nous ont même aidés à trouver un logement!

Ce que je veux dire par là, c'est que je trouve que la population belge m'a bien accueilli et que je n'ai pas souffert ou ressenti de racisme de leur part.

Il est vrai que le fait d'être commerçant m'a facilité les relations et les contacts avec le voisinage. Comme tout le monde j'ai vécu certains événements tristes mais rien de grave en somme.

Force est de constater qu'au fil du temps passé ici, je me suis adapté à la Belgique. Mes enfants sont nés ici et ils parlent parfaitement le français. Vous pensez bien qu'ils sont encore plus ici chez eux que moi-même ! Ils connaissent nos habitudes, nos traditions, mais vivent en harmonie avec celles de la Belgique.

Aujourd'hui, je suis retraité et même si je ne regrette rien, la nostalgie du pays se fait ressentir. J'avoue que depuis que je suis pensionné, je vis 9 à 10 mois en Turquie. Les enfants viennent nous voir pour les vacances et puis retournent travailler en Belgique.

Il est vrai que nous étions cinq amis à partir et nous pensions revenir tous rapidement au pays.

Aujourd'hui, nous ne sommes plus que deux à avoir atteint notre objectif de départ. Même s'il nous a fallu trois-quarts de notre vie pour le faire.



Meytap Pala

Après avoir finalisé mes «projets scolaires», je me suis lancée dans le monde professionnel. Avant d'exercer ma profession actuelle, j'ai voulu découvrir la profession de «juriste» au sein d'une entreprise. Après un parcours de trois ans, dans le service juridique, j'ai principalement voulu développer mes connaissances juridiques au sein d'un cabinet d'avocats situé à l'avenue Louise.

Aussi, je suis également désignée comme administrateur provisoire au sein de la Justice de Paix d'Auderghem.

Je travaille également, au sein du SPF Justice, au Service Tutelle des mineurs étrangers non accompagnés (MENA). Ainsi par le biais de ces multiples phrases, j'ai essayé de vous relater certains faits me concernant.

Néanmoins, je reste assez optimiste pour mon futur et celui de mes proches turcophones.

J'espère avant toute chose que la génération d'aujourd'hui évoluera au mieux, elle-aussi.

Au départ, l'installation a été très difficile pour mes parents.

Ces derniers ont eu d'énormes problèmes de communication et de compréhension.

Une anecdote assez frappante que mon père m'a racontée était le miel: le cousin de mon père voulait acheter du miel, il ne savait pas comment l'acheter. L'épicerie se trouvait au coin de la rue, mais le problème était la langue! Comment dire qu'il voulait du miel. La demande avait été assez simple, avec un doigt tournant dans tous les sens et les mots «viz, viz, viz» faisant penser à une abeille. La vendeuse s'était prise d'un fou rire et avait directement compris. Elle est revenue avec le pot de miel. Elle en avait tellement ri qu'elle lui avait offert ce pot.

Cela me fait penser à un enfant qui ne sait pas parler et qui montre du doigt ce qu'il veut.

Dans le temps, si nous n'avions pas de la famille en Belgique, j'entends par là frère, sœur, papa, maman, les liens d'amitié étaient très forts. L'amitié était plus importante que le lien de sang d'un membre de la famille. A tout moment, tout le monde était soudé, uni.

Quant à moi, je dirais que les études n'étaient pas évidentes.

Mes parents ne savaient pas m'aider pour mes devoirs, mes leçons. A cause de cela, je devais travailler plus que mes camarades de classe. La seule aide que pouvait m'apporter mes parents était simplement l'aide financière ou morale.

C'était suffisant car ils étaient toujours là pour m'épauler.

Arriver à un certain âge, entre frère et sœur, nous avons beaucoup aidé nos parents pour le bon suivi des papiers,

des factures, etc. On devenait interprète sans l'être vraiment.

Dans le temps, les gens étaient très compréhensifs et beaucoup à l'écoute. Actuellement ce n'est plus le cas.

Au niveau des difficultés rencontrées je soulignerais plus le problème de discrimination.

Hormis ce principal problème je n'en soulignerai pas plus.

Toutefois, avec mes proches, les membres de ma famille, je n'ai pas eu de problème pour étudier, au contraire mon père insistait fortement pour qu'on obtienne un diplôme.

L'apprentissage de la langue française ne fût pas si difficile, ayant été, dans l'enseignement secondaire, dans une école où le nombre d'étranger était très succinct, l'apprentissage de la langue française devenait très facile.

Nous sommes originaires d'un pays avec une grande histoire, une grande culture, et différentes coutumes propres à chaque ville et surtout à un pays, la Turquie.

La convivialité est le maître-mot qui préside aux relations autour de la table dans les foyers turcs. Encore aujourd'hui dans plusieurs familles turques, l'accueil se fait au seuil de la porte en vous versant de l'eau de Cologne ou de l'eau de rose parfumée sur les mains. Signe de bienvenue et de convivialité, cette attention est aussi une vraie marque de respect.

Pour un Turc, ce sont des usages quotidiens qui établissent clairement les relations entre individus.

Si vous souhaitez apporter une aide à un Turc en difficulté, quelle qu'elle soit, ne demandez pas s'il a besoin de quelque chose. Il vous répondra non, par éducation et culture. Mais il appréciera votre aide si vous l'apportez spontanément.

La convivialité est une forme de politesse chez les Turcs. Si vous arrivez à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit dans une famille turque, qu'il soit ou non l'heure du repas, il vous sera servi le très rituel thé noir, fort et parfumé, ainsi que des petits plats salés ou sucrés en marque d'attention. Il sera évidemment très apprécié que vous en fassiez autant dans le cas inverse.

Afin de mieux comprendre la culture turque, il faudrait vraiment établir un manuel avec l'explication des codes, afin de décoder ce peuple riche de ses traditions.

Nos cultures ne sont pas toujours appréciées par les Belges. Ces derniers sont assez méfiants. Surtout si on compare le nombre de fois où nous avons invité nos voisins pour prendre une tasse de thé.

Nous ne pouvons pas nous détacher, nous défaire de notre culture; ça serait oublier ses origines.

Toutes nos coutumes sont vraiment devenues un mode de vie.

En Turquie, l'étranger n'est jamais un touriste. Il est un «konuk», un invité au sens fort du terme. Contrairement en Belgique, un étranger restera toujours l'étranger.

Malheureusement, je parle au nom de plusieurs personnes, c'est plus exactement le témoignage de plusieurs Belges d'origine turque.

Ils m'ont tous confirmé que l'insertion dans la société d'avant et de maintenant n'a jamais pu être effectuée. Encore et toujours, les personnes d'origine turque sont souvent placées dans un second plan dans différents secteurs.

La discrimination a existé et je pense qu'elle existera toujours.

Encore aujourd'hui je suis sidérée d'entendre que plusieurs personnes ne savent même pas dans quel continent se trouve la Turquie. Souvent la Turquie est considérée comme un pays arabe, d'autres pensent que la Turquie se trouve près du Maroc.

Sans oublier, le fait, qu'à cause de la mauvaise interprétation de certains événements et d'une méconnaissance de la religion musulmane, nous sommes mis sur un même pied d'égalité que les pays terroristes.

Les médias ont un rôle très important pour la diffusion de l'image des Turcs. Sans oublier tous les problèmes politiques et j'en passe, qui ne font qu'envenimer les situations.

Pour en revenir à cette intégration, tous, nous avons peut être une maison, une voiture, un boulot, de l'argent, mais en soi nous resterons toujours, aux yeux de plusieurs Belges, des Turcs.

En Turquie, l'étranger n'est jamais un touriste. Il est un «konuk», un invité au sens fort du terme. Contrairement en Belgique, un étranger restera toujours l'étranger.

Renoncer à ses rêves

Je suis d'origine turque et suis venue en Belgique dans le but de faire mes études. Après quelques mois, j'ai rencontré un jeune homme d'origine turque également, très charmant qui m'a beaucoup aidée dans Bruxelles. Nous étions de très bons amis pour commencer et nous avons commencé à être plus proches avec le temps.

Après 2 années d'études, nous avons décidé de nous marier, j'étais très amoureuse de lui.

Au début de mon mariage je n'avais pas encore terminé mes études, lui au contraire, il était en dernière année quand je l'ai connu. Il avait réussi à me convaincre de ne pas travailler et qu'il assumerait tout. Assumer pour lui signifiait uniquement m'obliger à ce que je ne travaille pas.

Au cours de mon mariage, j'ai eu 2 filles et un garçon, ce sont les plus belles choses que j'ai pu accomplir dans ma vie. Je ne vivais que pour et uniquement pour eux.

Au fil des années, exactement après 10 ans, j'ai commencé à me sentir inutile et j'avais envie de changer certaines choses. J'avais envie de travailler et être utile pour moi, pour mes enfants et pour mon entourage. J'avais envie d'avoir une vie plus sociable.

Mais en même temps j'avais très peur de me lancer dans le milieu professionnel, d'abord parce que mon mari ne voulait pas que je travaille et ensuite parce que je n'avais plus confiance en moi. Il avait réussi à me faire douter de moi-même parce que pendant plusieurs années il me dénigrait à chaque occasion et me persuadait que je n'étais plus bonne à rien. Que je n'avais aucune personnalité, que je n'étais pas une belle femme et que personne ne m'aurait épousé si lui ne s'était pas marié avec moi.

Mon entourage essayait de me convaincre du contraire mais malheureusement le soutien de mes amies ne me soulageait pas. Mon mari avait réussi à me détruire profondément.

Jusqu'au jour où il a commencé à être violent et à m'interdire de voir certaines de mes amies parce qu'il était persuadé que ce sont mes amies qui me tournaient la tête et qui m'influençaient négativement. Pour lui, je n'étais pas capable de réfléchir et de prendre ce genre de décision.

Avec beaucoup de difficultés nous avons divorcé après 16 mois de séparation. Mais pendant toute cette période j'étais terrorisée par ses différents propos. Il disait qu'il allait me tuer si je divorçais, qu'il me frapperait tellement fort qu'il me rendrait handicapée à vie.

C'était la période la plus douloureuse de ma vie. Difficilement et avec le temps j'ai pu affronter petit à petit mes peurs et commencer à vivre avec plus de courage.

Je ne remercierai jamais assez le centre social pour femme battue qui m'a soutenue. Ce centre m'a écoutée, conseillée, guidée afin que je puisse faire les bons choix. Ce centre m'a encouragée à reprendre mes études, à suivre différentes

formations. C'est là aussi que je me suis rendu compte que je n'étais pas seule, qu'il y avait des centaines des femmes comme moi qui souffraient énormément. Nous avons créé des grandes amitiés dans ce centre y compris avec le personnel.

Mais c'est également à cette époque que j'ai sérieusement pensé à retourner dans mon pays d'origine, la Turquie, car je n'avais aucun membre de ma famille pour me soutenir ici. D'ailleurs si c'était le cas, je ne pense pas qu'il aurait été aussi violent. Mais en même temps, j'étais en Belgique depuis si longtemps, que j'avais tous mes repères ici sans oublier que je me sentais de plus en plus Belge et que la Belgique était devenue mon deuxième pays. Au bout de quelques années déjà, j'étais complètement intégrée. Sans oublier que mes enfants sont Belges également et qu'ils ont tous leur vie ici en Belgique.

Après mon divorce j'ai commencé à suivre certaines formations comme suivre des cours de langues... Puisque je ne pouvais pas exercer le métier que j'avais étudié vu que je ne l'avais pas terminé.

J'ai accepté de partager et de raconter mon parcours depuis que je suis arrivée en Belgique car je sais qu'il y a sûrement encore beaucoup de femmes qui ont peut-être vécu la même expérience que moi ou qui acceptent de ne pas travailler uniquement parce que leur mari le demande.

Par cet écrit, je voudrais juste dire à toutes ces femmes « Ne renoncez jamais à vos rêves et ne doutez jamais de vous-même ».

J'arrive à la conclusion que si un homme essaye de vous changer ou de prendre des décisions à votre place, vous perdez à chaque instant un peu de vous-même et doutez fortement de vos capacités. Vous arrivez à un stade où vous n'avez plus confiance en vous. Et je vous confirme qu'il réussira si vous le laissez faire...

Moi, il avait réussi à m'atteindre et j'étais persuadée que je n'étais plus capable de rien.

Aujourd'hui je sais que mon ex-mari ne voulait pas que je travaille parce qu'il avait besoin de se sentir important et supérieur vis-à-vis de moi et éviter toute concurrence entre nous. Je pense qu'il avait peur de me perdre si j'étais plus indépendante et que c'était sa façon à lui de se protéger de tout danger. Alors que sa conduite a seulement réussi à me détacher de lui et à ne plus l'aimer.

Maintenant je suis mariée à un autre homme qui lui au contraire m'encourage dans toutes mes démarches et me soutient dans chacune des situations que je vis. Il m'encourage à trouver du travail, il m'écoute et me respecte. Il est important d'unir sa vie avec quelqu'un qui vous complète et surtout qui vous comprend.

Il était difficile pour moi de repenser à me remarier car je pensais qu'aucun homme ne voudrait de moi parce que j'étais divorcée et j'avais 3 enfants.

La majorité des femmes se condamnent elles-mêmes, à cause de leur éducation principalement, peur de se faire juger, peur de ne pas donner une bonne image. J'ai appris à me connaître et réussi à me faire respecter en ignorant les personnes mauvaises autour de moi.

Ne renoncez jamais à vos rêves et surtout ne renoncez jamais à vous-même.



*« Il y a deux cadeaux que nous devrions offrir à nos enfants :
le premier des racines, le second des ailes »...*



Editeur responsable SIMA asbl - CICEK Ali-directeur
Rue Brialmont 21 - 1210 Bruxelles - T. 02 219 45 98
sima.asbl@skynet.be - www.simaasbl.be
Bruxelles, novembre 2014.

Entretiens et interviews Pala Kader- Yidirim Buhara- Yilmaz Dilek

Equipe de rédaction Daxhelet Laurent- El Barkani Soraya -Pala Kader-Adam Pascal- Leclercq Maryse

Traduction Pala Kader

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles et le Fonds d'Impulsion à la Politique des Immigrés

Le Conseil d'administration du SIMA asbl tient vivement à remercier

Les personnes qui ont accepté de témoigner et qui nous ont ouvert une porte sur leur intimité.
L'équipe SIMA pour leur sens du professionnalisme et leur enthousiasme



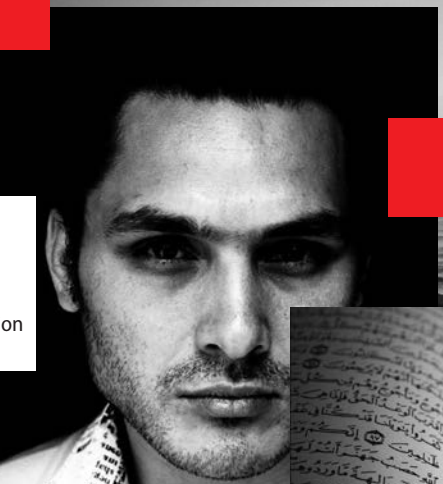
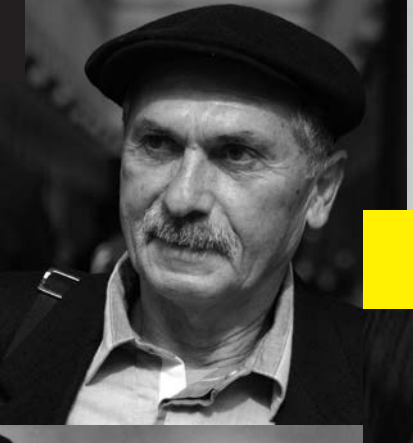
VRANDEL, ISTANBUL
BEYOĞU KÜLTÜRÜNÜN ARISI
TÜRKÇE VE TÜRK ÜLTÜRÜ
Alisma Kitabı

Zo gezegd 1.1

BELGIKA
2014

La Région du Sud
l'Anatolie et

TURK
ATTEMEL DOKÜMANI
A1




FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Une réalisation du **SIMA asbl**
dans le cadre du 50^{ème} anniversaire
de l'immigration turque en Belgique
avec le soutien de la Fédération
Wallonie-Bruxelles et le Fonds d'Impulsion
à la Politique des Immigrés.